

PIANO

Elise Briant

6 janvier 2009

Un tendre merci
à Ysé Brisson et Michel Leviant
sans qui ce roman n'aurait jamais vu le jour

Lettre d'amour

On n'écrit pas de lettre d'amour à sa famille, cela ne se fait pas. Ou si on les écrit, après on les déchire sous prétexte que c'est ridicule. Et on attend qu'il soit trop tard. Quand la vie d'une grand-mère qu'on adorait se résume à un tiret entre deux dates, on grave en lettres d'or quelques mots sur sa tombe. Oh, mes frères et sœurs savent combien je les aime. Mais comment trouver les mots justes ? Tout ce que je pourrais écrire paraîtra convenu et ils ne sentiront pas la chaleur de mon cœur à travers ces pages qui ne leur brûleront pas les mains. Ils n'entendront pas les tremblements de ma voix qui souffre de se taire. Ils ne verront peut-être même pas les perles qui tombent de mes yeux. Maman, au fond de ton ventre j'étais si bien, nourrie de tes songes, seulement tu as dû faire pour nous tant de sacrifices. Aujourd'hui que nous avons grandi et que nous nous sommes tous envolés, tu ne t'en plains jamais, tu entends nous protéger de ton chagrin, mais ton silence me tue. Laisse-moi t'offrir ma parole. Papa et toi, vous ne vivez pas dans mon cœur, vous lui permettez de battre. Ecoutez-le. Que votre sève coule dans mes branches qui fleurissent, et un jour je vous nourrirai de mes fruits en espérant que vous n'en serez jamais rassasiés.

Délivrance

En feuilletant de vieux albums photos, je suis tombée sur un cliché aux couleurs passées qui montre ma mère, toute jeune encore, ses cheveux blonds décolorés par le soleil, perchée sur un quatre-quatre à la lisière du désert. Au dos, elle a griffonné ces quelques lignes : « Toutes ces femmes qui oublient qu'elles ont le droit de rêver. Elles élèvent leurs enfants et se dévouent à leur mari. Moi je n'ai encore personne, ni mari, ni enfants. Et après ? Si je veux me respecter, je ne dois pas me laisser impressionner par mes peurs. Mon mari, c'est la vie, et chaque matin, je la serre dans mes bras, je l'épouse librement. Mes enfants, ils ont encore le temps, ils ont toute ma vie pour venir au monde. Je ne veux pas sacrifier mes rêves. »

C'était juste avant qu'elle ne rencontre papa. Elle était encore en Algérie, elle profitait du soleil et prenait des kilos à cause des pâtisseries au miel qui la narguaient à chaque coin de rue. Elle avait fait ses études en France, mais ce n'était pas son pays. Ici, elle retrouvait ses racines, la chaleur de sa famille. Ma grand-mère l'étouffait d'amour et de loukoums, parce qu'elle redoutait qu'elle veuille repartir de l'autre côté de la Méditerranée. Maman, ce petit nid douillet lui rognait les ailes. Elle avait eu trop d'amies qu'elle pleurait en silence à l'idée qu'elle ne les reverrait plus jamais, elles qui étaient enfermées par leur père, puis par leur mari dès qu'elles devenaient femmes. Elle m'a parlé de sa meilleure copine qui avait à peine douze ans quand elle est venue se réfugier chez elle, la veille de son mariage avec un homme qu'elle ne connaissait même pas. Oh, comme elles ont pleuré toutes les deux cette nuit-là, pleuré leur enfance sacrifiée avant l'heure...

Depuis, elle en avait tant connu d'autres. Toutes ces jeunes filles soumises qui avaient senti, toujours trop tôt, couler sur leurs cuisses la vie qu'elle ne voulaient pas partager avec un homme. Le souvenir de leur naufrage avait chaviré ma mère, et aujourd'hui à l'aube de sa vie, si elle n'entendait pas faire le deuil de l'amour, elle voulait avant tout sa liberté.

Et puis elle s'est mariée et bientôt, elle a attendu son premier enfant. Mon père était ravi, lui qui rêvait d'avoir autour de lui toute une ribambelle de marmots. Ensuite il leur a fallu patienter près de six ans avant de pouvoir annoncer à Clara, leur fille chérie, qu'elle allait bientôt devoir les partager avec une petite sœur. Et c'était moi.

Je suis née en banlieue parisienne, dans un hôpital décrépi où l'on s'est empressé d'attacher un numéro à mon poignet, de peur sans doute que je m'évade. Maman avait tenu à accoucher dans cet endroit sordide parce qu'elle avait une très bonne amie qui était sage femme là-bas. Elle avait gardé de mauvais souvenirs de son premier accouchement et son amie Madeleine, la sage femme, lui avait assuré que l'obstétricien qui travaillait avec elle était certes un peu rude, mais qu'il connaissait son métier mieux que personne. La maternité ressemblait plus à une maison d'arrêt qu'à un endroit où l'on vise la délivrance, mais maman avait confiance en cet homme rustre au point de refuser de lui administrer une péridurale sous prétexte qu'il n'y avait aucune raison que l'accouchement ne se déroule pas bien.

Pourtant, je lui ai donné du fil à retordre, parce que moi, sa tête ne me revenait pas et je lui ai montré mon derrière potelé pour qu'il comprenne bien qu'il était inutile d'insister et que j'étais bien résolue à camper fermement sur mes positions, avec ma maman pour moi toute seule. Cette histoire a bercé mon enfance. Il paraît que le combat fut épique, entre cet homme qui n'entendait pas perdre une bataille où son honneur était en jeu, et moi qui m'accrochais comme je pouvais aux parois glissantes du ventre de ma mère pour n'avoir pas à affronter ses manières par trop brutales. Hélas je n'étais pas de taille. Toute une longue nuit, j'ai lutté pied à pied, mais je commençais à fatiguer lorsqu'au petit matin j'ai cru apercevoir

de la lumière au bout du tunnel. Ce qui ne m'a pas empêchée de redoubler d'ardeur malgré mon épuisement, dans un sanglant corps à corps où je défendais vaillamment chaque pouce de terrain avec l'énergie du désespoir. A tel point que l'obstétricien a finalement dû s'armer de forceps pour venir à bout de ma résistance opiniâtre.

C'est lui le premier homme qui m'a prise dans ses bras.

Du haut de sa victoire, il me toise avec un sourire vaguement suffisant :

- Tu sais, ma chérie, j'en ai eu des bien plus récalcitrantes...

Quel toupet ! J'ai poussé un cri strident de protestation. On peut dire que ce fut mes débuts dans la musique.

Un mouchoir brodé de larmes

De ma petite enfance, il me reste encore aujourd'hui sur les lèvres le goût délicieux des framboises qui poussaient dans le jardin derrière notre pavillon de banlieue. Il me reste aussi le sel de mes larmes. Elles sont précieuses, ces quelques gouttes de rosée qui sont l'essence même de notre vie. A tel point que j'avais décidé de les récolter sur un mouchoir en coton blanc que ma grand-mère m'avait brodé à mes initiales : LB. Lise Belsidière. A chaque fois qu'elles perlaient sur mes paupières, j'approchais le mouchoir pour y recueillir ce rare trésor. Longtemps, très longtemps, j'ai gardé ce vieux morceau d'étoffe, jusqu'au jour où il a disparu : pensant bien faire, maman l'avait jeté, elle n'y avait pas senti le poids de mes chagrins. Je ne lui ai jamais raconté l'histoire de ce mouchoir, et je ne l'ai pas non plus remplacé. C'était pourtant tellement grisant de le serrer entre mes doigts quand je me sentais un peu triste. A son contact, les larmes commençaient directement à couler et j'en étais plus vite libérée.

Que de fois ma grande sœur Clara m'aura fait pleurer ! Elle m'a toujours fait sentir à quel point j'étais une intruse dans cette famille où jusqu'à ma venue intempestive, elle avait agréablement régné en despote. Dès que je pense à elle, j'en ai le cœur serré. Du jour où, blottie dans les bras de maman qui venait d'accoucher dans la souffrance, j'ai fait intrusion dans la vie de cette petite fille qui suffisait amplement jusque-là à faire le bonheur de ses parents, j'ai espéré trouver en elle une protectrice qui me dorloterait. Maintenant, c'est fini, peut-être qu'on a raté le coche : elle est maman à son tour, je vis ma vie

sans elle. Pourtant, j'en suis restée inconsolable. J'ai tant attendu de ces retrouvailles qui n'ont jamais eu lieu.

A ma naissance, Clara s'était réjouie dans un premier temps, semble-t-il, à l'idée de partager bientôt ses jouets avec une sœur cadette à qui elle apprendrait la vie. Seulement mes parents, novices en la matière, ont fait preuve d'une certaine maladresse puisque leurs premiers mots en me ramenant de l'hôpital ont été : « Attention, c'est très fragile, un bébé, tu ne peux pas encore la porter toute seule. » Qu'importe, Clara continuait d'être émerveillée devant ce petit animal fébrile qui tétait avidement. Mais chaque fois qu'elle faisait mine de vouloir m'approcher, tout le monde volait aussitôt à mon secours. Au point qu'un beau jour elle en a eu assez : décidément, j'étais trop nulle, on ne pouvait rien faire de moi. Alors, elle m'a tourné le dos, moi qui avais tant besoin d'une alliée dans ce monde de grandes personnes où la présence d'un autre enfant me rassurait.

A quatre ans déjà, je savais parfaitement que je n'avais le droit sous aucun prétexte de passer la porte de sa chambre, pourtant pleine de richesses inouïes qui m'attiraient sans doute davantage encore de m'être ainsi interdites. Basée sur la peur et l'intimidation, sa stratégie à mon égard avait le mérite de la simplicité : toute occasion lui était bonne pour abuser de son pouvoir et me mettre à genoux. On avait un cousin, qui était son acolyte, même si c'était un garçon, car il n'y avait entre eux que trois mois d'écart. Il lui avait offert une grosse araignée en caoutchouc et Clara s'était prise d'amour pour cet animal féroce. Quelle joie pour elle de découvrir que moi, j'avais une peur bleue du monstre ! Profitant d'un moment où je tentais de négocier avec elle l'ouverture d'éventuels pourparlers, elle m'a dédié son plus aimable sourire :

- Viens, tu peux venir dans ma chambre si tu veux. Et quand tu arrives devant moi, tu te retournes.

Moi, dans mon petit pyjama Pomme d'Api, tellement fière d'être reçue en ambassade dans cette noble assemblée où ne présidaient que des ours en peluche et des poupons sans culotte, j'avance vaillamment et Clara sur son trône me répète, toujours aussi souriante :

- Maintenant, tourne-toi.

Aussitôt, j'obéis sans me faire prier. C'était un des rares moments où on se parlait sans se crier dessus. Sans méfiance, je me retourne, et là, je pousse un hurlement de terreur ! Clara tient par une patte l'araignée redoutable qu'elle agite devant mes yeux, et voilà qu'elle la glisse sous mon pyjama en riant aux éclats. Au secours ! La bête cherche mon point faible, je ne sais pas, elle se met à descendre le long de mon échine. D'horreur, mon hurlement s'étrangle dans ma gorge, plus aucun son n'en sort. L'araignée me possède, je me mets à tétaniser, de rose pâle je passe au mauve, puis au violet. Ma sœur commence à s'inquiéter, elle me secoue par les épaules.

- Lise, eh, c'était pour rire ! C'est une fausse araignée, c'est pas une vraie.

Seulement moi, je ne pouvais plus bouger. Mes pensées étaient bloquées dans mon pantalon de pyjama où je sentais l'affreuse bestiole continuer sa virée malfaisante. Alors, Clara s'affole, elle appelle ma mère :

- Vite, maman ! Dépêche-toi ! Lise, je sais pas ce qu'elle a, ça va pas du tout !

Quand ma mère m'attrape dans ses bras, l'araignée tombe par terre, inanimée.

- Clara, tu vas la rendre cinglée ! Mais ça va pas ?! Qu'est-ce qui te prend de la martyriser sans cesse ! C'est ta petite sœur ! Tu dois l'aimer comme nous on t'a aimée...!

Une larme silencieuse a laissé un sillon luisant sur la joue de mon bourreau. Maman n'avait pas dit : « Comme nous on t'aime ».

Si Clara m'interdisait sa chambre, je dois reconnaître qu'elle avait ses raisons. Elle avait le goût de l'ordre et chez elle, tout était bien rangé, son lit était toujours nickel, ses vêtements parfaitement pliés ou accrochés à des cintres dans sa penderie. Elle ne se serait jamais couchée en oubliant de glisser ses mules à paillettes sous sa table de nuit, à un endroit où elle n'aurait qu'à les enfiler au réveil. Alors qu'il faut bien l'avouer, j'étais un rien brouillonne. Mes poupées se vautraient par terre au milieu d'un fatras de jouets, on n'arrêtait pas de trébucher dessus. Si je trouvais un chausson le matin au pied

de mon lit, c'était un vrai coup de chance, mais alors deux, ça tenait carrément du miracle ! Dès que mes parents ont fini de tapisser ma chambre d'un papier peint aux mille fleurs, je n'ai eu qu'une envie, celle d'essayer illico ma nouvelle boîte de feutres aux couleurs toutes plus chatoyantes les unes que les autres. Mon choix s'est porté d'emblée sur un indigo ravissant, qui me rappelait mes premières vacances à la mer.

Mon père nous avait emmenées dans un endroit idyllique, à Cadaqués, un pittoresque village de la côte espagnole. Dans cette eau tiède, presque chaude, j'étais au paradis. Si petite face à l'immensité de la Méditerranée, je riais aux éclats en battant follement des jambes pour faire des éclaboussures. Maman me tenait sous les bras, émue devant la joie simple de son bébé. Ces vaguelettes scintillantes, c'était la promesse que la vie est belle, capricieuse, généreuse au-delà de toute espérance.

Voilà sans doute pourquoi j'ai choisi cette couleur indigo pour barbouiller les murs de ma jolie chambre. Une feuille blanche, c'était beaucoup trop petit pour exprimer tout mon désir de grandir. Quel bonheur de gribouiller mes envies de fillette parmi les fleurs du papier peint, impatiente que mes parents découvrent tout ce qui me trottait dans la tête. Mais même ma chambre était trop petite, alors d'un pas affirmé, mon feutre bleu à la main, j'ai décidé de conquérir le territoire de mon ennemie jurée. N'écoutant que ma vaillance, je m'apprêtais à griffonner sans vergogne les murs immaculés de la chambre de Clara, qui n'aurait jamais osé étaler ainsi ses sentiments aux yeux du monde. Mais là, horreur ! surgit la princesse des lieux qui se jette sur moi comme une furie. Je m'enfuis en courant. Bien sûr, je pleure à chaudes larmes devant ma défaite, dépitée de n'avoir pu achever mon chef d'œuvre. Au fond de moi-même, je savais pourtant que je venais de livrer une bataille qui ferait date : j'avais bel et bien osé défier ma grande sœur dans son antre, et ce malgré ma terreur de ses inévitables représailles.

A ma grande surprise, j'ai dû affronter aussi l'indignation de mes parents. Incapables de comprendre comment j'avais pu commettre un tel acte barbare, ils m'ont expliqué sans

ménagement qu'il n'était pas question de changer un papier peint qu'ils venaient à peine de poser. C'est ainsi qu'en pénitence, je suis restée plusieurs années à devoir tristement contempler mes joyeux graffitis. Mais cette première défaite ne m'avait pas du tout fait admettre la supériorité que prétendait se donner Clara. Quelques semaines plus tard, j'ai de nouveau franchi la frontière interdite et je me suis jetée hardiment dans le gouffre. Avec quel bonheur farouche j'ai ouvert toutes ses petites boîtes si bien rangées, renversant leur contenu par terre avant de procéder à un pillage en règle ! De toutes les merveilles ainsi éparpillées, je me suis hâtée de faire disparaître mes préférées dans ma poche pour garder quelques trophées que je serais fière d'exhiber à la maternelle en signe d'éclatante victoire.

Comme il fallait s'y attendre, peu de temps après ce valeureux exploit, Clara a lâchement profité d'un goûter où j'avais été invitée par ma meilleure copine pour faire incursion à son tour sur mon territoire. A mon retour, j'ai découvert atterrée qu'elle avait fait le pire du pire : elle avait osé violer ma boîte à secrets, celle où je rangeais des petits cailloux, des bouts de papier aluminium – parce qu'ils brillaient et que je trouvais ça magnifique – et les précieuses perles en plastique rose qui étaient un jour tombées d'un de ses bracelets et que je m'étais empressée de lui subtiliser. Désormais, la guerre était déclarée entre nous. Une guerre sans merci qui devait se poursuivre encore maintes années sans que l'arrivée de mon frère, puis celle de ma petite sœur, ne puissent y mettre un terme, avec son lot de coups bas, d'impitoyables vengeance, d'amères rebuffades, de victoires sans lendemain...

Les petits

J'allais sur mes quatre ans lorsque j'ai vu s'arrondir ma mère devant la vie qu'elle allait encore donner. Rares instants de complicité entre Clara et moi, où on passait ensemble sous sa robe pour lui enfoncer traîtreusement le doigt dans le nombril, avant de s'enfuir en gloussant tandis qu'elle poussait de hauts cris. Il n'y avait rien qu'elle détestât autant que ce sacrilège : voir sa progéniture toucher le cordon qui la rattachait à ses premiers souvenirs.

Comme elle allait se coucher de plus en plus tôt, chaque fois que mon père était à la maison c'est lui qui venait me border dans mon lit et me faire un câlin avant que je m'endorme. Depuis ma plus tendre enfance, quand ma mère s'occupait de moi en sa présence, que ce soit pour me changer la couche ou même simplement me donner à manger, je la repoussais d'un geste bref et la sentence tombait :

- Pas toi.

Alors mon père s'approchait, fier comme un coq.

- Laisse, je m'en charge.

Profondément vexée, maman me balançait dans les bras de son mari comme un paquet trop lourd, sachant bien qu'elle allait me récupérer sous peu, puisque le travail de mon père l'obligerait bientôt à repartir.

Ce soir-là, il s'avance, souriant, vers mon lit à barreaux. Moi qui voulais tellement grandir, je ne les supportais plus, ces maudits barreaux qui m'emprisonnaient dans ma chrysalide de bébé. J'avais hâte de m'envoler et les paroles de mon père m'y ont aidée lorsqu'il m'a susurré à l'oreille d'une voix affectueuse :

- Ça y est, c'est pour demain. Tu vas avoir un petit frère.

Oh, quel bonheur d'apprendre cette grande nouvelle avant Clara ! J'étais sûre qu'il ne lui avait pas encore annoncé. Ravie, je n'avais plus désormais qu'à attendre avec impatience la venue de ce fameux petit frère. Pourtant, je n'étais pas sans inquiétude. Serait-il comme les garçons de mon école, qui ne voulaient pas dormir au moment de la sieste et pleurnichaient pour un oui ou pour non ? Ou alors comme notre voisin, cet affreux rouquin qui venait toujours demander à jouer avec ma grande sœur sans même me gratifier d'un petit bonjour ?

Le lendemain, toute la journée, j'ai attendu. Venue pour s'occuper de Clara et de moi, ma grand-mère était surtout obligée de veiller sur mon père qui tournait en rond comme une toupie en bout de course, incapable de se rendre utile, visiblement dépassé par les préparatifs de cette nouvelle naissance qui comblait pourtant ses vœux. Ma grand-mère avait fait des crêpes pour fêter la venue du petit Mathieu qui allait désormais agrandir notre famille. Je lui disais :

- Il faut que j'arrête d'en manger. Sinon quand il arrivera, il aura faim et il aura rien.

Ma grand-mère approuvait :

- Oui, tu as raison. On va lui en garder trois. Et une seule pour ta mère.

J'étais d'accord : le partage me semblait tout à fait équitable.

Quand Mathieu a enfin débarqué à la maison, il disparaissait littéralement au milieu de tous les linges dont il était entouré. J'étais déçue, j'aurais bien voulu voir sa tête pour savoir s'il me ressemblait ou s'il ressemblait plutôt à Clara. Quand j'ai fini par l'apercevoir, quelle n'a pas été ma surprise ! S'il ressemblait à quelque chose, c'était à un des nombreux bébés dont Happy, notre hamster femelle, avait récemment peuplé sa cage. Voilà à quoi mon petit frère m'a tout de suite fait penser : à une de ces adorables petites boules sans poils.

Au début, je n'ai pas eu le droit de le toucher, à peine le droit de l'effleurer. Et puis un jour, maman me l'a mis dans les bras. Du haut de mes quatre ans, je me sentais une reine. Rien n'avait autant d'importance que ce nourrisson qu'on m'avait confié à condition de rester bien assise sans faire la folle, moi

qui d'ordinaire n'arrêtais pas de gigoter. Du coup, j'étais changée en statue, je n'osais même pas le bercer, je me contentais de le serrer contre mon cœur qui battait la chamade.

Au fil des semaines, je me suis réjouie de voir grandir le petit Mathieu. Depuis qu'il avait des cheveux, il ne ressemblait plus du tout à un bébé hamster. Comme il était tout rond, on aurait plutôt dit le Bouddha agréablement dodu posé sur la table de nuit de mes parents. Il en avait le sourire paisible, le sourire de celui qui se sait le bienvenu dans ce monde.

On avait à peine eu le temps de s'habituer à la présence de ce nouveau petit frère qu'une seconde fois tout a basculé. Ma mère devenait de plus en plus fatiguée, mais ce n'était pas la faute de Mathieu, ni la nôtre d'ailleurs. C'était juste qu'elle allait donner son souffle à une nouvelle vie, encore une fois, quel courage ! Ne t'inquiète pas, maman, tout ira bien. Je suis là, je m'occupe de tout.

Maintenant, c'était au tour de Mathieu d'être emprisonné dans son lit d'enfant. Le matin dès mon réveil, je ne prenais même pas le temps d'enfiler ma robe de chambre, je courais déjà voir si lui aussi était réveillé. J'entrais dans sa chambre d'un pas léger, heureuse de pouvoir veiller sur lui. En m'apercevant, il gazouillait de plaisir, ses yeux riaient tant qu'on ne les voyait même plus. Même si je n'avais pas le droit de le sortir de son lit, j'aimais bien jouer à travers les barreaux avec son petit pied nu ou bien ses doigts minuscules qui essayaient de s'agripper aux miens.

Les neuf mois de la grossesse se sont écoulés ainsi. Quand j'ai appris que cette fois j'allais avoir une petite sœur, j'avoue avoir été déçue, craignant de la voir s'allier un jour à Clara. Avec un pincement de cœur, je me disais que je n'avais vraiment pas besoin d'une nouvelle ennemie. Surtout, je regrettais que Mathieu doive bientôt partager sa chambre avec elle, j'aurais voulu le garder pour moi toute seule. Alors j'ai proposé à mon père :

- Pourquoi Mathieu dormirait pas dans ma chambre ?
Comme ça, si le bébé crie, ça le réveillera pas.

- Mais non, mon chou, c'est adorable. Ne t'inquiète pas, il est tellement petit, il va s'y habituer. Toi, c'est mieux que tu aies ta chambre à toi.

Et puis tout est allé très vite et ma petite sœur est arrivée. Il était convenu qu'elle s'appellerait Judith, mais comme par magie, au premier instant où maman, les larmes aux yeux, l'a prise contre son sein, elle s'est écriée :

- Ma petite Stella !

Mon père, qui était juste derrière, s'est étonné :

- Stella ?

- Ben oui. C'est ma petite Stella.

Alors que personne n'avait jamais entendu prononcer ce nom auparavant, ma petite sœur avait choisi de s'appeler ainsi, et de son doux regard qui ne voyait pas encore les yeux de ma mère, elle lui avait fait comprendre que « Stella », ça lui plaisait. Nous qui attendions Judith, nous avons vu arriver mon père de retour de la maternité, et il nous a annoncé, radieux :

- Ça y est, Stella est née.

On s'est tous regardés, avec ma grand-mère qui cette fois encore était venue pour l'occasion aider mon père à s'occuper de nous. On était ravis, on trouvait que « Stella », c'était très joli. Sauf que le lendemain à l'école, mon voisin a raconté à tout le monde que j'avais une petite sœur qui portait le nom d'une bière.

Me voyant consternée, ma grand-mère, qui répondait au doux nom de Gracieuse, m'a avoué qu'elle-même avait toujours eu une sainte horreur de son prénom. Elle en avait honte parce qu'elle se trouvait un peu ronde. Elle m'a confié, sous le sceau du secret, que dans sa jeunesse, si un garçon l'invitait à danser, elle prétendait toujours s'appeler Gracie. Ça m'a fait rire. Elle s'était inventé ce prénom ridicule pour être à la mode. Moi je trouvais que ça lui allait tellement bien, Gracieuse. Gracieuse, délicieuse... Elle nous parlait souvent de son Algérie natale, dont elle avait la nostalgie. Jadis, elle avait habité un petit village en bordure du désert, Bordj El-Haouès, où elle avait vécu heureuse avant d'être contrainte d'émigrer, comme tant d'autres après l'indépendance, loin des paysages dévorés de soleil qui avaient enchanté ses jeunes années. Purs

moments de bonheur, quand on se réunissait autour d'elle et qu'elle faisait revivre, rien que pour nous, ses souvenirs de là-bas qui sentaient bon les épices. Son sourire s'élargissait et ses histoires prenaient alors la forme des dunes du Sahara, qui changent au gré du vent. Comme elle était à moitié sourde, elle parlait fort et on pouvait presque entendre dans ses récits mugir la violence indomptée d'une tempête de sable...

Même avec son nom de bière, Clara a tout de suite accepté Stella, comme elle avait d'ailleurs accepté Mathieu sans la moindre réticence. Moi, elle m'en voulait d'avoir essayé de lui voler sa place dans le cœur de nos parents, mais les deux autres, ce n'était pas leur faute, ils avaient seulement besoin d'amour et elle était toute prête à leur en donner. Quant à Stella, elle s'est très vite accrochée à son frère et ils sont devenus inséparables. J'étais bien obligée d'admettre que mon père avait eu raison de les installer tous les deux dans la même chambre. Même quand ils ont grandi, on a continué à les appeler « les petits ».

Encore tout bébé, Stella avait pour habitude d'escalader son lit à barreaux pour atterrir dans le lit de Mathieu. A peine leur avait-on souhaité bonne nuit, elle n'attendait même pas qu'on ait fermé la porte pour jouer à l'acrobate ! Le lendemain matin, on la retrouvait douillettement collée à lui, son bras potelé entourant la taille de son frère, le pouce dans la bouche, bienheureuse. Et pendant la journée, c'était pareil, elle le suivait partout. Quand il s'aventurait à gravir laborieusement notre escalier, aux marches trop raides pour qu'elle arrive à se hisser derrière lui, elle commençait aussitôt à crier de sa voix pointue : « Mathieu ! Mathieu ! », en attendant que quelqu'un en ait assez de l'entendre s'égosiller ainsi et la prenne dans ses bras pour la monter d'un étage rejoindre enfin son cher et tendre. Elle avait pour lui un véritable engouement, dont il profitait pour jouer les tyrans domestiques. Il suffisait à Mathieu d'annoncer : « Perdu camion rouge » pour que sa petite sœur déambule à quatre pattes partout dans la maison à la recherche du camion de pompiers disparu. Ou de se plaindre : « Stella méchante » pour qu'elle se mette à hurler à la mort afin de lui prouver à quel point il avait tort. Pour ça, elle était

redoutable. Lorsqu'elle braillait, ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour, c'était à décrocher les lustres ! A chaque fois, maman accourait dans la panique, persuadée qu'elle s'était blessée et qu'il fallait au plus vite la conduire aux urgences !

D'un naturel placide, Mathieu n'a pas tardé à se laisser dépasser par sa cadette, infiniment plus débrouillarde que lui. Il traînait encore toute la journée la couche aux fesses alors que Stella était très vite devenue propre et n'en avait déjà plus besoin pour dormir. Aussi vive qu'il était paisible, elle ne ratait jamais une occasion d'inventer de nouvelles bêtises qui faisaient la joie de son frère. Si on avait le malheur de les laisser seuls cinq minutes dans la cuisine, elle se jetait sur la motte de beurre qu'elle bouloittait en entier, ça ne lui faisait pas peur, et Mathieu était comme au spectacle, il applaudissait avec enthousiasme ! Ou bien, autre réjouissance, elle renversait dans le creux de ses paumes le yaourt de son goûter dont elle champouinait copieusement la caboche de son frère, et lui, pour lui rendre la politesse, se faisait un plaisir de badigeonner à son tour les cheveux de Stella de petit suisse ou de fromage blanc. Il fallait les voir se tordre de rire tous les deux, ils étaient aux anges. Et après, c'est moi qui me faisais gronder pour ne pas les avoir surveillés d'assez près !

La maison des citrouilles

Entre-temps nous avons quitté la banlieue parisienne pour déménager à Pau, dans le sud de la France, où mon père avait été muté pour diriger une entreprise de fabrication de fibres de verre. Ma grand-mère Gracieuse, qui habitait Toulouse, en a profité pour venir nous voir plus souvent. De notre première année là-bas, je n'ai pas gardé grand souvenir. Nous savions que notre séjour n'était que provisoire. Nous logions dans un appartement du centre ville que mes parents avaient trouvé en attendant d'avoir la joie d'habiter la maison de leurs rêves, qu'ils avaient décidé de se faire construire pour s'assurer qu'elle soit bien à leur goût. Ils avaient choisi un beau terrain au sommet d'une colline qui surplombait les vignobles du Jurançon, et mon père lui-même en avait dessiné les plans. Dès que son travail lui en laissait le loisir, il passait des heures à peaufiner une maquette de la maison et je me hâtais de finir mes devoirs pour gagner le privilège envié de rester assise à ses côtés, muette d'admiration, à le regarder faire. J'étais fascinée par son infinie patience. Le front plissé, il découpait avec un soin méticuleux de petits morceaux de carton ou de balsa qu'il assemblait avec de la colle forte, en commentant parfois tel ou tel détail de l'architecture à mon intention :

- Là, je vais renforcer le balcon grâce à cette allumette. Ça va être costaud, on pourra tous s'y asseoir pour observer les étoiles.

Consciencieusement, il serrait l'allumette contre le carton jusqu'à ce que la colle ait séché assez pour que ça tienne tout seul.

- Tiens, qu'est-ce que tu en dis ? Et si on se rajoutait un petit grenier tant qu'à faire ? Comme ça vous pourrez y faire tout le bazar que vous voudrez...

Moi j'acquiesçais, ravie.

- Elle va être bientôt prête ?

- J'espère que ça ne va pas prendre plus d'un an.

- Non, je veux dire la maquette. Je pourrai choisir ma chambre ?

- Oui, tu auras la plus belle parce que tu m'as bien aidé.

- Et le jardin, il est comment ?

- Tu vas voir, on va y aller dimanche. On voit les Pyrénées, c'est un endroit incroyable, vous allez adorer.

Le jour dit, nous nous sommes tous les six entassés dans la Renault blanche de mon père. Tout le monde jacassait en même temps et Stella s'est mise à piailler dans son couffin. J'ai tapé sur l'épaule de maman pour lui dire comme une confidence :

- Je crois qu'elle en a marre des déménagements.

- Tu peux la rassurer, c'est pas pour demain. On n'a même pas commencé les travaux.

En arrivant à un tournant de la route, mon père a ralenti.

- Attention, les enfants ! On arrive.

Il descend la grande côte en accélérant pour nous faire un peu peur et se gare juste en bas de la colline, triomphant :

- Regardez-moi cette jolie maison ! Elle n'est pas belle, avec son grand balcon qui donne sur la montagne ? Magnifique, non ?

Mais j'ai beau regarder partout, je ne vois pas la moindre maison. En riant, mon père sort de la voiture.

- Venez, je vais vous montrer où elle va être.

A vrai dire, on ne voyait pas les montagnes non plus, il y avait trop de nuages. Mais quelle importance ? Il fallait juste faire preuve d'un brin d'imagination ! En sifflotant, mon père détache Mathieu qui dort paisiblement dans son siège d'enfant, pendant que maman récupère Stella, dont le grand chagrin s'envole dès qu'elle la prend dans ses bras. Je suis descendue à mon tour avec Clara pour admirer le paysage. A flanc de colline, notre terrain était en friche. En contrebas, commençait

la forêt. J'ai galopé dans les hautes herbes, en faisant le tour de notre future maison.

- Papou ! Elle est trop belle !

Et Clara de renchérir :

- Et les montagnes aussi ! On dirait une carte postale...!

Maman tenait à ce que notre maison soit toute en bois. Elle aime la nature et entendait se sentir chez elle comme dans une vaste forêt. Elle voulait que ce soit comme une bouffée d'air pur pour tous ceux qui en franchiraient le seuil. Seulement mon père était très pris par ses nouvelles fonctions à la tête d'une société qui démarrait à peine, et elle-même était débordée par ses quatre enfants, qui demandaient chaque jour un peu plus d'attention. Du coup, ils ont fait confiance à l'entrepreneur et n'ont pas surveillé la construction d'assez près. Au bout d'un an de retards divers et variés, à chaque fois que maman entrait dans sa nouvelle maison pour vérifier l'avancement des travaux, elle se mettait à pleurer. C'était un tel désastre que l'architecte a décidé de retirer ses billes. Le responsable du chantier croulait sous le poids de cette énorme bâtisse qu'il n'arrivait pas à terminer. Incapable de faire face, il a choisi à son tour de tirer sa révérence, dans l'espoir qu'on ne le retrouve jamais. Il est vrai qu'il laissait derrière lui d'autres maisons inachevées aux fondations imparfaites, tristes fantômes qui le hantaient au point qu'après quelques mois, il s'est suicidé.

C'est alors que les propriétaires de l'appartement qu'on louait à Pau, revenus des Etats Unis plus tôt que prévu, nous ont poliment mis dehors pour réintégrer leurs pénates. Ce qui fait qu'on a dû emménager dans cette maison folle, qui tenait par miracle, construite en dépit du bon sens sur un sol argileux sans cesse parcouru de glissements de terrain...

Quand j'y suis entrée la première fois, j'ai cavale partout pour visiter chaque pièce. C'était magique, il n'y avait même pas de vitres aux fenêtres. C'était comme si on habitait un gros, gros chêne dans un beau jardin. Comme il n'y avait pas encore d'escalier, il y avait des échelles un peu partout, et gravissant leurs barreaux de bois vermoulu où j'attrapais des échardes, je me sentais un nouveau Robinson Crusoë à la recherche du

bonheur. Mon père était désespéré, ma mère ne disait plus rien, mais nous on était parfaitement heureux : on avait une maison unique au monde.

En tout cas, mes parents n'avaient plus le choix. Bon gré, mal gré, ils allaient devoir continuer les travaux tous seuls. Cette maison, il fallait bien la terminer. Tous les soirs en rentrant du travail, tous les week-end, toutes ses vacances, mon père les passait la ponceuse dans une main, l'espoir dans l'autre. Il lui fallait finir au plus vite ces murs tout de guingois pour que maman sèche enfin ses larmes.

Renonçant à regret à ses projets de peindre des aquarelles dans son petit atelier qui donnait sur les montagnes, année après année mon père a pansé les blessures de cette maison bancale qu'il avait pourtant pris tant de soin à dessiner. Quant à ma mère, elle s'était réfugiée dans le jardin. Nous avons un immense terrain et elle le peuplait d'arbres fruitiers, de fleurs sauvages. Elle s'était même mise à faire un potager, où elle avait planté des graines de citrouille qu'elle avait semées côte à côte sans réaliser qu'elles allaient devenir énormes. Elle voulait aussi faire pousser des haricots, des tomates, des salades. Nous, on avait plutôt envie de fraises et de framboises. Alors, elle avait tout mélangé, au petit bonheur. Cet hiver-là, chaque jour on avait au menu de la soupe à la citrouille. C'était la seule chose qui avait poussé. Des citrouilles, il y en avait partout ! Des centaines de grosses citrouilles joufflues. Devant une telle invasion, maman en offrait à tout le monde et nul ne venait nous rendre visite sans repartir avec au moins une citrouille sous le bras. Stella et moi, nous avons passé une après-midi à en ramasser pour les vider et en faire des lampions qu'on avait disposés dans toute la maison. Je la trouvais belle, notre maison, avec ses cartons aux fenêtres et cette armada de citrouilles qui s'entassaient joyeusement un peu partout, même si mes parents se désolaient de nous faire vivre dans un tel chantier.

Ils en avaient été réduits à nous loger tous ensemble dans la même chambre, la seule à avoir des vitres à sa fenêtre. On dormait alignés comme les sept nains. Il y avait Grincheux, c'était Clara, qui commençait à se plaindre de ne jamais

pouvoir inviter ses copines chez nous de peur qu'on se moque d'elle à l'école. Joyeux, c'était Stella, avec sa manie de nous réveiller avec des guilis. Dans cette maison des courants d'air, Mathieu s'était enrhumé et faisait un Atchoum tout à fait adéquat. Quant à moi, j'hésitais entre Simplet et Blanche Neige, qui se languit de voir venir son Prince Charmant...

En tout cas, j'attendais les week-ends avec impatience car j'avais hâte de faire du bricolage avec mon père. Au début, quand on demandait à mes parents de les aider, ils se montraient réticents, préférant qu'on aille s'amuser dehors pour profiter du soleil. Et puis un jour, mon père s'est dit que ce serait plus sympathique d'avoir des petites mains pour l'assister dans son ouvrage. Comme il n'avait guère le temps de jouer avec nous, c'était une façon de vivre une aventure en famille. Moi, j'adorais ça, c'était comme la construction d'une cabane, mais en beaucoup plus grand. La petite Stella restait toujours accrochée à mon père comme un moussaillon qui veut se faire bien voir du capitaine pour prendre du grade dans la famille. Elle avait le don de se rendre utile : tantôt elle lui tenait son verre de bière, tantôt elle s'asseyait en face de lui dans le garage, une demi-douzaine de longs clous vrillés au creux de ses petites mains, et pour l'encourager elle scandait au rythme de ses coups de marteau la chanson favorite de ma grand-mère :

*- Quand je danse avec mon frisé,
il me tient si bien enlacée
j'en perds la tête
je suis comme une bête...!*

Lorsqu'elle chantait, ma petite sœur laissait échapper des papillons multicolores de sa poitrine. Mon père avait beau n'avoir absolument aucune oreille musicale et chanter lui-même comme une casserole, il savait néanmoins reconnaître le talent et soutenait mordicus que les vocalises de Stella rendaient ses coups plus sûrs et donc la charpente d'autant plus solide.

Quand je repense à cette maison de mon enfance, cette drôle de maison dans laquelle on a grandi, un sourire venu de loin se pose sur mes lèvres, où se mêlent la joie et la tristesse, au souvenir de ses murs branlants, de son toit inachevé qui

laid filtrer par endroits de minces rayons de soleil où dansait la poussière. Lorsqu'il pleuvait, c'était nettement moins drôle. Elle avait fait naufrage, cette maison. Elle gisait comme une épave échouée sur le sol argileux, avec son ossature de bois qui pourrissait un peu plus à chaque nouvelle averse. Ses os humides ne séchaient jamais, même si pour briser le sortilège, mon père avait crépi l'extérieur en rose saumoné. Quand on la voyait de loin, elle semblait pimpante. Mais son rose à joues se craquelait déjà, les planchers qui nous portaient gémissaient plaintivement sous nos pas, et comme le bois avait joué, les portes fermaient mal. Je sens encore le froid de l'hiver qui s'engouffrait à travers les nombreuses fissures. Régulièrement, on entendait maman crier si fort que ses paroles résonnaient dans toutes les pièces : « Il y a une porte ouverte, ça caille ! Je vous en supplie, fermez tout, qu'on ne chauffe pas pour rien ! » Certains jours, elle baissait les bras et se laissait aller au découragement. S'enfermant dans sa chambre, elle se cachait sous sa couette fleurie pour pleurer ses espoirs envolés. Elle qui aurait tant voulu offrir à ses enfants une maison solide pour y grandir à l'abri des tempêtes, elle se retrouvait à devoir les élever dans cette ruine ouverte à tous les vents. Un soir, tard, en l'épiant par la fenêtre de la cuisine, je l'ai surprise à quatre pattes dans le jardin au milieu des citrouilles, qui restait là à les contempler d'un œil incrédule. Et même la lune au-dessus de la crête des montagnes avait l'air d'une pâle citrouille.

Aujourd'hui, on ne voit plus la maison de mes parents, qui est totalement enfouie sous la verdure. Pour se consoler de notre départ, maman peut se dire qu'elle a enfin réalisé son rêve : elle habite dans la jungle de ses désirs inassouvis. Elle qui a renoncé à cette liberté qu'elle avait tant attendue dans sa jeunesse, dans l'espoir de nous offrir la nôtre. C'est comme si sa pendule s'était arrêtée le temps de quatre vies. Elle n'aura vécu que pour nous, en s'oubliant à petit feu. Et aujourd'hui, si sa maison tient encore miraculeusement debout, je me dis que c'est uniquement grâce à nos souvenirs qui la peuplent, comme un mystère nostalgique qui suinte de ses murs de bois fissurés.

La chevelure de la pianiste

A l'époque où la maison était toujours en chantier, et ça promettait de durer encore des mois, un piano a passé la porte un beau matin pour s'installer paisiblement dans le havre du salon. A la grande joie de mes parents, Clara avait décidé de se mettre à la musique, pour la seule raison que sa meilleure amie prenait déjà des cours et qu'elle n'entendait pas se laisser devancer dans ce domaine.

Acheté d'occasion, il avait fière allure, notre piano. C'était un Gaveau quart de queue, couleur bois. J'étais impressionnée par ma grande sœur, qui commençait par régler la hauteur de son tabouret, attachait ses longs cheveux noirs pour être plus tranquille, puis se mettait à exécuter consciencieusement ses gammes, les sourcils froncés, totalement absorbée par la musique que ses doigts maladroits faisaient naître. Jalouse de ce nouveau talent que je lui découvrais, je restais à traîner aux alentours à faire semblant de m'amuser toute seule, mais mes oreilles n'en perdaient pas une note. Moi aussi, à mes heures, je me hissais sur le tabouret et je plaquais sur le clavier des accords dissonants. Cela ne durait jamais bien longtemps, Clara ne tardait pas à débouler comme une furie dans sa hâte de me réduire au silence :

- T'es vraiment malade ! Tu vas tout casser !

Elle me balançait par terre comme un gros sac de puces, et alors qu'elle n'avait absolument pas eu l'intention de faire du piano à ce moment-là, elle s'y installait à ma place pour m'infliger ses mélodies laborieuses, juste histoire de me faire enrager. Et j'étais obligée d'attendre qu'elle se lasse de jouer les virtuoses pour revenir pianoter en sourdine dès qu'elle avait

le dos tourné. Stella, qui me vouait une admiration sans borne, accourait aussitôt avec son panier en osier qu'elle ne lâchait que pour aller dormir, et de sa voix de bébé :

- Moi aussi, je veux faire la musique.

Oh, son sourire, quand je la prenais dans mes bras pour la soulever ! Heureuse, elle se juchait à califourchon sur mes cuisses et toutes les deux, on pianotait au gré de notre fantaisie. Ne voulant pas être de reste, Mathieu ne tardait jamais à nous rejoindre pour participer à nos récitals improvisés. Alors, j'en prenais un sur chaque genou, et vogue la galère, avec le petit panier de Stella qui dansait gaiement à son coude pour marquer la cadence !

Debout dans l'encadrement de la porte, Clara nous écoutait sans faire de commentaire, caressant d'une main rêveuse sa longue chevelure, mais son silence même sonnait comme un reproche. Je la trouvais si belle. La beauté même. J'avais six ans, elle en avait douze, le double de mon âge. A mes yeux, elle était une fleur épanouie au parfum suave, alors que je me sentais encore prisonnière de mon bouton de rose, avec ma tignasse ridicule. Tous les quatre, on avait hérité des cheveux noirs de mon père. Quel dommage, j'aurais tant aimé être blonde comme maman. Mais le pire, c'est que j'avais l'air d'un garçon. J'étais toute bouclée et on aurait dit que mes cheveux refusaient obstinément de pousser. Une fois, je me souviens, dans une épicerie, la dame encaisse la monnaie que ma grande sœur lui tend.

- Merci, ma belle, le compte est bon. Et ton petit frère, il ne veut pas un bonbon ?

Le petit frère, c'était moi ! Rouge de honte, j'ai couru dans la rue jusqu'à la voiture de ma mère où je me suis enfermée. Mes pauvres bouclettes, qu'est-ce qu'elles m'en auront fait baver ! Maman semblait prendre un malin plaisir chaque mois à me couper les cheveux encore plus courts. Je la revois encore qui me lorgnait d'un œil suspicieux.

- Tiens, il me semble qu'ils ont poussé un peu ? Ce soir on va égaliser tout ça, hein, qu'est-ce que tu en dis ?

Bien sûr, je protestais :

- Pourquoi tu veux toujours me les couper ?

- Pour les renforcer, tiens. Ils sont tellement fins, tu as encore des cheveux de bébé.

Et Clara d'en rajouter une couche :

- Tu pourrais même lui raser la tête, elle a un crâne parfait.

- Eh, ça va pas ?! Toi aussi, tu as un crâne parfait...!

Même Gracieuse, ma grand-mère, s'en mêlait à l'occasion :

- Lise, ta maman a raison. Comme ça, plus tard ils seront beaux. Pas comme moi, avec mes trois poils sur le caillou. Regarde, j'arrive à peine à faire mon chignon...!

Bref, c'était l'union sacrée contre mes boucles noires. Et plus j'admirais Clara, plus je me sentais moche. Au point qu'un soir, en rentrant du travail, mon père m'a trouvée en train de jouer avec mes Playmobil, une serviette de toilette nouée sur la tête en guise de chevelure. Il n'y avait rien à faire, dès que je rentrais de l'école, je mettais ma perruque de coton pour oublier la splendeur des cheveux longs de ma grande sœur. Pendant des semaines, j'ai arboré cette serviette et je disais à mes parents :

- Vous avez vu mes beaux cheveux ? Ils sont longs, hein ?

Et eux se contentaient de rire, sans deviner ma détresse.

A cet âge-là, pour me regarder dans la glace au-dessus du lavabo et pouvoir me coiffer, j'étais obligée de me hausser sur la pointe des pieds. Un matin, en entrant dans la salle de bain, mon père m'a surprise en train de broser désespérément ma tignasse rebelle dans l'espoir absurde de faire pousser mes cheveux plus vite en leur tirant dessus !

- Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Tu ne sais pas te coiffer...!

Souriant, il m'a pris la brosse des mains.

- Regarde, on dirait un petit lion. Je vais t'aider. Je connais bien ce problème, on a les mêmes cheveux tous les deux. Tu ressembles tellement à ta mère, mais ça, tes bouclettes, aucun doute, c'est moi.

Réjoui de cette preuve indéniable de sa paternité, il s'est baissé pour fouiller dans le meuble sous le lavabo.

- Ah, voilà ce qu'il nous faut.

En le voyant brandir le petit vaporisateur qui servait à arroser les cactus posés sur le rebord de la fenêtre au-dessus de la baignoire, je me suis inquiétée :

- T'es sûr que c'est de l'eau, au moins ?

Ma question l'a fait rire :

- Allez, ferme les yeux ! En fait, c'est de la vinaigrette, on va te manger en salade. Une bonne salade d'asperges...!

Et il m'asperge sans crier gare, tout fier de sa bonne blague. J'avais l'air d'un vieux pinceau...! Après quoi, il s'arme d'un peigne et me trace consciencieusement sur le crâne une raie de mathématicien, sans tenir compte de mes grimaces, car son peigne avait la dent dure. Petite touche finale : il me fait un cran, qu'il dessine à l'aide de son pouce humecté de salive. Puis avec la satisfaction de l'œuvre accomplie, il m'attrape sous les bras pour me permettre d'admirer ma coiffure dans la glace.

- Alors, tu te trouves belle ?

Heureuse, j'ai craché sur mon pouce pour corriger un peu la boucle noire qui retombait en accroche-cœur sur mon front d'enfant. Mon père m'a reposée par terre et m'a glissé dans l'oreille :

- Va montrer à maman.

Pour le remercier, je lui ai dédié mon plus beau sourire édenté de fillette qui vient de perdre deux dents de lait.

Les dattes fourrées

Les dents ont repoussé. Pas mes cheveux. J'entends encore ma grand-mère s'extasier : « Oh, comme elle est mignonne avec ses petites bouclettes...! » en me les ébouriffant exprès, alors qu'elle savait parfaitement que j'avais horreur de ça. Mais d'elle, j'acceptais tout. Elle avait beau être déjà assez âgée, elle mettait du soleil dans notre vie. Je me souviens de ce Noël où elle était venue réveillonner avec nous. Il faisait très doux pour un mois de décembre. Les nuits étaient froides mais lorsque la journée s'avavançait et que le soleil grimpait au-dessus des sommets, la fraîcheur matinale ne tardait pas à laisser la place à une bienfaisante tiédeur qui sentait presque le printemps, au point que les premiers boutons d'or étaient sortis avec plusieurs mois d'avance et qu'on pouvait déjeuner dehors sur la terrasse. Les poings sur les hanches, Gracieuse défiait les montagnes d'un air farouche :

- Gardez vos neiges éternelles, on vous les laisse...!

Maman est venue nous rejoindre avec un parasol pour que ma grand-mère ne reste pas ainsi en plein soleil.

- Ça y est, j'ai couché les petits. C'est toujours la croix et la bannière pour leur faire faire la sieste...

- Et Clara ?

- Elle est en train de faire ses devoirs. La pauvre, je crois qu'elle en a encore pour un moment...

Comme le parasol n'avait pas servi depuis l'été, quand maman l'a ouvert on a vu qu'il était plein de toiles d'araignée.

- Lise, va vite me chercher une éponge humide, je vais lui faire un brin de toilette.

Le temps que je coure dans la cuisine, elle a tiré deux chaises en plastique, une pour Gracieuse et l'autre pour elle, sous le parasol qu'elle a débarrassé de ses toiles d'araignée d'un rapide coup d'éponge avant de s'installer face aux montagnes, histoire de souffler un peu.

Curieusement émue, je les regardais, ma mère et ma grand-mère, comparant leurs profils : c'était attendrissant, elles avaient exactement le même nez. Elles étaient là toutes les deux à profiter du soleil sans remarquer que je les observais. Gracieuse portait un chemisier blanc, elle n'avait même pas mis de pull-over. On n'aurait jamais cru qu'on était fin décembre. Quant à maman, elle était tout de bleu vêtue, avec sa jupe longue en jeans et un petit pull en soie qui mettait en valeur ses jolies formes. J'avais de la chance, elle était délicate et encore très belle malgré ses quatre maternités. Elle m'a prise sur ses genoux et je me suis blottie contre elle. Dans l'ombre du parasol, ma grand-mère a étendu ses jambes grassouillettes pour qu'elles soient au soleil.

- Ça, c'est un vrai Noël comme je les aime. On se croirait presque en Algérie...

Pour fêter ce beau temps inespéré, Gracieuse a subitement eu l'idée de préparer des friandises arabes. Elle avait un faible pour les pâtisseries trop sucrées ou dégoulinantes de miel qui lui rappelaient son pays. C'était l'affaire d'un coup de voiture. Profitant de la sieste des petits, maman m'a emmenée en ville acheter les ingrédients nécessaires à la fabrication de dattes fourrées. Une heure plus tard, de retour à la maison, on a trouvé ma grand-mère endormie sur la terrasse. Comme le soleil avait tourné, maman a voulu déplacer le parasol et ça a réveillé Gracieuse, qui s'est étirée langoureusement sur sa chaise en plastique.

- Alors, qui c'est qui m'a laissée pioncer comme ça ?

J'avais deux paquets de dattes cachés derrière mon dos, un dans chaque main.

- Grand-mère, quelle main tu choisis ?

Dès qu'il s'agissait de jouer, Gracieuse était toujours partante. Longuement, elle a fait mine d'hésiter. Et puis elle s'est décidée pour la gauche.

- Gagné !

Quand je lui ai tendu le paquet de dattes, elle m'a retournée pour voir ce que j'avais dans le dos, et là, elle a découvert le deuxième paquet. En riant, elle s'est levée de sa chaise pour aller poser les dattes sur la table.

- Bon, ce qu'il nous faut, c'est des couteaux, et un petit bol chacune.

Je suis repartie en courant dans la cuisine. Maman avait déjà commencé la pâte d'amande, c'était le plus long à préparer. Venue nous rejoindre, Gracieuse n'a pas tardé à vouloir s'en mêler :

- Dis, tu as pensé à faire dorer les amandes avant de les réduire en poudre ?

- Ah non, désolée.

- Que tu es bête...! Ça ajoute un petit goût fumé.

- Maman, de la pâte d'amande j'en ai fait mille fois. Je ne les fais pas dorer, et je t'assure, on s'en passe très bien.

- Après tu fais chauffer la poudre avec le sirop de canne ?

Heureusement que ma mère avait bon caractère...!

- Oui, et je mélange jusqu'à ce que ça se décroche bien de la casserole.

Son sourire patient a eu le don de vexer Gracieuse, qui s'est penchée pour renifler la voluptueuse odeur sucrée qui montait de la pâte d'amande en train de cuire, avant de reconnaître, un peu à contrecœur :

- Je vois que tu n'as pas besoin de moi.

Laissant maman à ses fourneaux, elle est ressortie et je l'ai suivie sur la terrasse avec deux bols vides et deux couteaux que j'avais choisis bien pointus. Ma grand-mère a commencé par sortir les dattes de leurs petits paquets.

- Viens, Lise, tu vas m'aider à les dénoyauter. Tu vas voir, c'est pas bien compliqué, avec un peu d'entraînement... Il faut juste faire attention à ne pas les couper en deux. Comme ça, on pourra mettre la pâte d'amande à l'intérieur...

Heureuse sans doute de trouver en moi une disciple plus attentive que ma mère à ses conseils culinaires, elle m'a montré comment piquer les dattes avec la pointe de la lame, en

tournant jusqu'au noyau pour le faire sortir du fruit. Mais très vite elle s'est inquiétée de me voir manipuler le couteau.

- Tu sais, moi je suis obligée, mais toi tu devrais pouvoir retirer le noyau avec tes ongles, en essayant de garder la datte la plus entière possible. Si tu n'y arrives pas, je ferai des petites entailles et tu finiras à la main.

Mes premières dattes n'étaient pas vraiment réussies. Grand-mère en riant s'est dépêchée d'avaler les morceaux qui s'étaient séparés avant de se remettre à creuser ses petits trous avec son couteau pour retirer les noyaux proprement. Mais après quelques dattes, je me suis fait la main. Les doigts poisseux, j'allais de plus en plus vite et mon bol se remplissait à vue d'œil, tandis que Gracieuse continuait son minutieux travail d'orfèvre, en essayant vainement d'accélérer la cadence pour me rattraper. Tantôt elle se plaignait de ne pas avoir assez d'ongles, tantôt elle accusait ses rhumatismes qui la faisaient souffrir. Jusqu'au moment où estimant que j'avais pris trop d'avance, elle s'est froidement emparée de mon bol presque plein qu'elle a échangé sans vergogne avec le sien.

Revenue auprès de nous, maman lui a demandé :

- Dis, ça fait combien de temps que tu n'as pas mangé de dattes fourrées ?

- Trop longtemps...!

- C'est-à-dire ?

En mâchonnant pensivement une datte dénoyautée, Gracieuse a répondu :

- La dernière fois que j'en ai préparé, c'était pour Germain, alors tu penses...! On était encore en Algérie. Le plus drôle, c'est qu'il détestait la pâte d'amande, tu te souviens ?

Avalant sa bouchée, elle m'a fait un clin d'œil.

- Tant mieux, comme ça on en avait plus...!

J'ai vu maman sourire avec nostalgie en évoquant ainsi le souvenir de mon grand-père. Je me sentais un peu de trop, moi qui ne l'avais pas connu. Sur ce, Clara a débarqué, ravissante avec ses deux tresses qu'elle s'était amusée à ramener en bandeaux autour de sa tête.

- Je peux vous aider ?

Je me suis empressée de lui déclarer que ce n'était plus la peine, on avait presque fini. Mais ma grand-mère m'a aussitôt rabrouée :

- On n'est jamais de trop pour cuisiner. Tiens, prends le couteau de ta petite sœur, elle ne s'en sert pas...

Sans même me jeter un regard, Clara s'est appliquée à imiter les gestes de Gracieuse. Après avoir dénoyauté sa première datte, elle l'a négligemment déposée dans mon bol, ce qui m'a fâchée :

- Eh, tu vas te chercher un autre bol, ça c'est le mien...!

- Qu'est-ce que ça peut te faire ? Elles sont pour tout le monde, ces dattes...!

Dans ces conditions, je n'avais plus trop envie de continuer. J'étais outrée qu'elle m'ait volé ma place : ce n'était pas juste, c'était moi qui avais commencé à cuisiner avec Gracieuse, non ? Pour bien faire son intéressante, Clara a demandé, la bouche en cœur :

- Après qu'est-ce qu'on en fait, de toutes ces dattes ?

Revenue du fond de la cuisine avec sa pâte d'amande toute fraîche, maman a posé le saladier de verre sur la table.

- Maintenant, il n'y a plus qu'à les remplir de pâte d'amande et on pourra les manger.

Je lui ai tendu une datte dénoyautée.

- Vas-y maman, tu nous montres ?

- Oh, c'est pas sorcier, regarde...

Prenant un peu de pâte dans ses doigts, elle en a recouvert la datte, en remplissant le trou laissé par le noyau.

- Le tout c'est de faire quelque chose d'un peu joli.

Rien qu'à la voir faire, Gracieuse en salivait déjà :

- La première, c'est pour moi, d'accord ?

Quand maman lui a tendu la datte fourrée, elle ne l'a même pas mâchée, elle l'a avalée directement. En la voyant commencer à crachoter, à s'étouffer, je me suis jetée sur elle et je lui ai tapé dans le dos pendant que Clara se ruait dans la cuisine lui chercher un verre d'eau.

- Allez bois, dépêche-toi, bois !

Après avoir avalé son grand verre d'eau, Gracieuse a gémi :

- Je vous jure, c'est pas marrant de vieillir...

- Pourquoi tu dis ça ? Ça n'a rien à voir ! Tu es trop gourmande, tu te précipites sur cette pauvre datte qui ne t'a rien fait...!

Hochant tristement la tête, Gracieuse nous a dévisagées tour à tour, maman, Clara et moi.

- Quand je serai trop vieille, vous continuerez à vous occuper de moi comme ça ? Je veux dire, dans mes vieux jours...

Attendrie, Maman a caressé sa joue ridée.

- Tu es déjà vieille, je te signale. C'est maintenant, tes vieux jours.

- Non mais quand je ne pourrai plus me débrouiller toute seule ?

- Ah, là, c'est autre chose...! On t'emmènera faire une virée en voiture, et hop, on te laissera sur le bord du chemin...!

Avec un dévouement qui ne s'était jamais démenti, Gracieuse avait pris soin de sa propre mère aveugle et l'avait accompagnée année après année jusqu'à la mort, sans jamais se plaindre, malgré ses trois enfants à charge et son travail d'infirmière. Brave Gracieuse, si courageuse, qui ne supportait pas l'idée de devenir à son tour une charge pour les siens.

- Tu ne m'enverras jamais dans une maison de fous ?

- Tu veux dire une maison de vieux ?

- Ben oui, c'est pareil...!

Angoissée, elle a saisi la main de maman qu'elle a serrée entre ses doigts noueux.

- Promis ? Tu me garderas quoi qu'il arrive ? Même si je devenais complètement gâteuse ?

- Promis.

- Alors, crache par terre.

- Non mais ça va pas ?! Pas devant mes filles.

C'est Clara qui a craché pour faire plaisir à Gracieuse, ce qui lui a valu un sourire reconnaissant. Mais moi, du coin de l'œil, je continuais à surveiller ma grand-mère, j'avais peur qu'elle s'étouffe à nouveau. Et quand en toute innocence, elle a tendu la main vers une nouvelle datte, j'ai vite éloigné le bol hors de sa portée.

- Ça suffit...! Après si on les mange, il va rester trop de pâte d'amande...

On s'y est mises toutes les quatre et bientôt, toutes les dattes fourrées se sont retrouvées sur un large plateau de bronze gravé de figures géométriques qui avait jadis appartenu à ma grand-mère, un des rares vestiges d'Algérie à n'avoir pas été perdu dans ses déménagements successifs. Joliment disposées en cercles concentriques, les dattes dessinaient comme une sorte de rosace toute poisseuse, mais fort appétissante. Elles étaient si belles dans leur habit de fête, c'en était presque dommage de les manger. Mais Gracieuse ne l'entendait pas ainsi. Sans plus attendre, elle s'est mise à en picorer au hasard, sans se soucier du patient agencement qui nous avait pris tant de temps à parfaire. Alors j'ai proposé :

- Maman, tu nous fais du thé à la menthe ?

Tout son entrain revenu, Gracieuse s'est hâtée vers la cuisine en nous lançant :

- Asseyez-vous, mes chéries, dégustez vos dattes. C'est moi qui prépare le thé !

Mathieu et Stella étaient réveillés depuis longtemps. On les a appelés afin qu'ils viennent admirer notre chef d'œuvre. Pour nous faire plaisir, les petits ont applaudi à tout rompre et maman leur a donné en récompense une datte fourrée à chacun, en leur conseillant de surtout bien mâcher, pas comme certains ! Ils étaient trop mignons tous les deux, à mastiquer en chœur d'un air méfiant, chacun guettant la réaction de l'autre avant de décider s'il fallait savourer cette friandise inconnue, ou bien la recracher avec dégoût. Maman et Clara ont échangé un regard inquiet, elles s'attendaient au pire.

- J'en veux une autre, a été le verdict de Stella.

- Moi aussi, a renchéri Mathieu.

Au-dessus des montagnes enneigées, le soleil commençait à décliner, mais il faisait encore très doux pour la saison.

La jupe de princesse

Comme Gracieuse n'était pas une grande solitaire, depuis qu'elle était veuve elle aimait de temps en temps se faire héberger chez l'un ou l'autre de ses enfants à tour de rôle, sous prétexte qu'elle habitait à Toulouse un quatrième étage sans ascenseur et que ses jambes commençaient à fatiguer, d'autant qu'elle accusait quelques kilos de trop. Elle n'aurait même pas eu l'idée de demander la permission à sa progéniture avant de débarquer avec armes et bagages, mais tant ses deux fils que sa fille se pliaient de bonne grâce à ces visites, qui pouvaient durer parfois plusieurs semaines.

Pour ma part, dès qu'elle nous annonçait sa venue, j'étais si impatiente de la voir arriver que je cochais au feutre rouge les cases sur le calendrier de la cuisine. Quand venait enfin le jour tant attendu, je me badigeonnais copieusement d'eau de Cologne après la douche, sachant que ça la flatterait de sentir qu'on suivait son exemple, elle qui se frottait soir et matin la poitrine avec son « eau de vie », comme elle l'appelait, pour garder la santé. La journée semblait interminable et j'en venais à me dire qu'elle avait dû rater son train. D'autant plus vive était ma joie d'entendre ses éclats de voix dans le jardin. Je cours ouvrir et là, j'aperçois le taxi qui repart et la silhouette plantureuse de ma grand-mère au milieu de toutes ses valises qui encombrent l'allée. Eh oui, comme elle entendait se sentir chez elle, à chaque fois, elle se croyait tenue de déménager la moitié de ses affaires. Souriant d'une oreille à l'autre, je me précipitais dans ses bras, j'enfouissais mon nez dans son corsage rebondi, humant le doux parfum de nos retrouvailles : son eau de Cologne et la mienne, qui se confondaient à s'y

méprendre. C'était délicieux. Elle ne manquait jamais de déposer des bises sonores sur mes joues, car les vrais bisous se doivent de claquer. Ça, c'est elle qui le disait, et moi je la croyais. Ainsi adoubée, je repartais vers la maison, titubant sous le poids de sa plus grosse valise qui me cognait les jambes, pour annoncer la bonne nouvelle :

- Grand-mère est arrivée !

Et tout le monde d'accourir. Quel bonheur c'était de la revoir ! Le premier soir, on faisait toujours la fête. Il arrivait même que mon père débouche pour l'occasion une bouteille de champagne. Gracieuse adorait ça, et pourtant à la fin du repas, son verre était presque toujours plein. Le dîner était gai, nous parlions tous en même temps, ce qui fait que régulièrement, ma grand-mère était obligée de hurler : « Stop ! Vous oubliez que je suis sourde ! ». Alors on répétait deux fois, trois fois la dernière blague, jusqu'à ce qu'elle rigole à son tour. C'était uniquement pour nous faire croire qu'elle avait compris et qu'il était temps de passer à la blague suivante.

Il y en avait une qui la faisait toujours autant rire, c'était l'histoire du sourdingue qui va chez le docteur, désespéré : « Docteur, je n'en peux plus, j'ai des flatulences à longueur de journée, et vous vous rendez compte, je ne les entends même pas » « Ah, ne vous inquiétez pas, j'ai exactement ce qu'il vous faut. Vous prendrez ce médicament trois fois par jour, une pilule à chaque repas. » L'autre est fou de joie : « Oh, merci, docteur, vous me rendez la vie. J'en avais assez de ne plus rien entendre, pas même les jérémiades de ma femme... » « Ah non, Monsieur, vous m'avez mal compris. Vous allez seulement péter plus fort ». Voilà la blague favorite de Gracieuse, qui nous la ressortait à la moindre occasion.

Elle s'enfonçait dans l'oreille un appareil de plastique relié à un petit boîtier qui lui rendait la vie plus supportable. Nous, ses petits-enfants, on se disputait chaque jour pour savoir qui aurait le privilège de lui régler son oreille. Ça sifflait toute la journée, au désespoir de maman, qui excédée, finissait par perdre patience :

- C'est pas possible, ce sifflement, c'est insupportable...!

Et ma grand-mère de sourire, candide :

- Ben, oui, mais si je baisse le son, ça ne siffle plus, sauf que je n'entends plus rien...!

C'était pour moi un tour de passe-passe époustouflant : grâce à ce petit boîtier, Gracieuse pouvait à volonté s'ouvrir ou se fermer aux bruits de l'extérieur. Elle était drôle, parfois quand elle se fâchait, on la voyait triturer son appareil pour essayer d'éteindre le son. Comme ça, plus besoin de s'énerver, tout allait bien. C'est qu'elle était philosophe, ma grand-mère ! Elle croquait la vie à pleines dents, même si les derniers temps, elle y laissait son dentier. Ça aussi, c'était magique, elle pouvait ôter ses dents quand bon lui semblait. Je ne manquais jamais ce rituel, l'instant où les ayant déposées dans le verre à moutarde posé à cet effet sur le lavabo, elle retrouvait sa tête de bébé et se tournait vers moi en imitant un nourrisson qui réclame son lait. J'adorais jouer avec elle à la maman : pour la calmer je lui donnais un biberon imaginaire qu'elle tétait goulûment, puis je lui faisais une petite tape sur les fesses avant de la pousser vers son lit.

Gracieuse adorait mon père, qui le lui rendait bien. Il la charriait sans cesse, et elle gloussait comme une gamine délurée quand en hommage à son énergie débordante, il l'appelait « Mémé Zatopek », du nom du quadruple champion olympique de course à pied. Ils formaient un drôle de couple tous les deux. Ils se moquaient sans cesse l'un de l'autre et n'arrêtaient pas de se jouer des tours pendables, mais si une tierce personne s'avisait de leur faire une remarque, aussitôt ils faisaient front commun, et gare à l'imprudent qui devait essuyer le feu croisé de leurs railleries. Dès que maman avait le dos tourné, ma grand-mère refilait en douce à son gendre sa part de tarte ou de gâteau, quitte à s'en resservir une autre. C'est qu'il était au régime, le pauvre, et ces petits écarts étaient les bienvenus. En échange, régulièrement, il s'employait à soulager ses rhumatismes. Il se targuait d'avoir des dons de magnétiseur et elle était la première à pouvoir en témoigner. Elle s'allongeait, les yeux fermés, et mon père dessinait des cercles avec ses mains au-dessus de son corps relaxé pour faire circuler l'énergie des pieds à la tête. Après quoi, ma grand-mère nous expliquait, malicieuse, que le fluide de son

gendre la faisait rajeunir de vingt ans et que ma mère avait intérêt à se méfier ! Certes, elle plaisantait. N'empêche qu'elle était terriblement coquette. Si coquette qu'à quatre-vingts ans bien sonnés, alors qu'elle n'y voyait rien sans ses lunettes, elle se refusait obstinément à les mettre devant nous sous prétexte qu'elles lui donnaient mal à la tête. C'était ridicule, nul n'ignorait dans la famille qu'elle se trouvait moche avec. Et moi, un jour, j'ai voulu l'encourager :

- Tu sais, quand tu les mets, on voit moins tes rides.

Vexée, elle me rétorque, mi-figue, mi-raisin :

- Quelles rides ? J'ai une peau de jeune fille. Tu connais mon secret ? C'est la crème Nivéa.

Gracieuse emportait partout ces petits pots, dans son sac à main, jusque dans son lit, ils ne la quittaient pas, c'était sa panacée universelle.

- Crois-moi, rien ne vaut ma crème Nivéa.

- Moi non plus, je veux pas avoir de rides, grand-mère. Mets-moi un peu de crème.

Et elle me tartinait allégrement le bout du nez.

- Voilà, maintenant tu es quand même plus présentable.

J'aimais la regarder se coiffer. Elle avait quelques longues mèches grises qu'elle entortillait en chignon. A chaque fois, elle se plaignait :

- Ah, bigre ! Il y a vraiment plus d'épingles que de cheveux...

Et de passer la main dans mes courtes boucles noires, qu'elle m'ébouriffait, joyeuse.

- Un jour, je me couperai les cheveux comme toi.

- Ah, oui, grand-mère. On se mettra de la Nivéa dans les cheveux et on se transformera en Iroquois.

- Super ! Comme ça, on ira scalper ta grande sœur...!

Rien n'arrêtait Gracieuse. En sa compagnie, la vie devenait un pur enchantement. Comme elle cousait à merveille, chaque fois qu'on déchirait un pantalon ou qu'on faisait un accroc dans un pull-over, on courait dans sa chambre avant que mes parents ne se soient rendus compte des dégâts, et elle s'empressait de les réparer, sans même une remontrance. Elle était notre sauveuse.

Je me souviens d'une des plus grosses bêtises de la petite Stella. Comme maman préférait les céréales non traitées aux insecticides, il y avait souvent des mites qui voletaient dans sa cuisine. Elle n'osait pas les tuer, mais ma petite sœur n'avait pas de tels scrupules. Il fallait la voir se jeter sur la fenêtre pour écraser féroce­ment ces malheureuses bestioles ! Un jour que mon père lui avait offert une jolie paire de ciseaux à bouts ronds avec des oreilles de lapin, Stella n'a rien trouvé de mieux, pour étrenner son nouveau cadeau, que d'étaler sur son lit le contenu de ses tiroirs et de découper systématiquement tous ses habits. En découvrant l'ampleur du désastre, ma mère atterrée n'en croyait pas ses yeux :

- Stella, c'est toi qui as fait ça ?!

Et ma petite sœur, l'innocence même et la main sur le cœur :

- Non, c'est pas moi, c'est l'ermite.

Réprimant mal son envie de rire, maman n'a pas eu le courage de lui donner la bonne fessée qu'elle aurait pourtant largement méritée. Dans un ultime sursaut d'autorité, elle lui a quand même fait comprendre qu'il n'était pas question de lui renouveler sa garde-robe massacrée. Comme ça, la prochaine fois elle ferait peut-être un peu plus attention à ses affaires. Gracieuse en a été quitte pour tâcher de raccommo­der ce qui pouvait l'être. S'armant de patience, elle a recousu de son mieux les vêtements déchiquetés de ma petite sœur en piochant, au petit bonheur la chance, parmi tous les coupons de tissu disparates qui lui tombaient sous la main. Stella était aux anges. Pendant les semaines qui ont suivi, on l'a vue parader fièrement dans toute la maison, déguisée en Arlequin multicolore.

Comme je ne pouvais m'empêcher d'envier ses glorieux costumes rapiécés, j'ai demandé à ma grand-mère de m'aider à me confectionner une vraie jupe de princesse comme dans les contes de fées. J'en ai choisi la couleur : elle était bleu ciel, d'un bleu pâle comme ces jours froids d'hiver où même quand il n'y a pas de nuages on ne sent pas le soleil. J'étais tombée amoureuse de ce tissu dans le magasin et Gracieuse m'a approuvée sans réserve. Toute l'après-midi, je suis restée enfermée, moi qui déteste ça d'habitude, à coudre sous ses

directives. N'ayant pas la persévérance d'aller tout à fait jusqu'au bout, j'ai discrètement laissé par-ci par-là quelques épingles en vadrouille, persuadée à juste titre que sans ses lunettes, ma grand-mère n'y verrait que du feu. Le soir, quand mon père est rentré à la maison, je me suis dépêchée de mettre ma jupe, et comme une ballerine qui tourne en rond dans sa boîte à musique, j'ai tourné, tourné, pour lui faire voir comme elle était belle et m'allait à ravir. Chez nous, c'était devenu un rituel : dès que maman nous offrait une jupe ou une robe, on l'enfilait par dessus le pantalon pour aller plus vite et on se transformait en derviche tourneur. Mon père était content, il adorait nous voir en robe. A son grand regret, Clara ne consentait presque jamais à porter autre chose que ses vieux jeans effrangés, c'était sa façon d'affirmer son indépendance. Mais moi j'étais heureuse de lui faire plaisir. Souvent, après avoir gambadé toute la journée dans le jardin et pris ma douche, je courais dans mon armoire enfiler une robe en l'honneur de mon père, et Stella en faisait autant, pour qu'il soit fier de ses filles au repas.

Quand il s'est approché pour admirer ma belle jupe bleue, il a commencé par me complimenter sur sa couleur. Mais le voilà qui s'étonne :

- Eh, Lise, t'as pas fini ton travail, ma puce, t'as encore des épingles...

- Je sais, mais c'était trop long. Grand-mère a dit que je pouvais les garder.

Fieffé mensonge s'il en fut, mais je savais bien qu'elle ne me démentirait pas.

- Enlève cette jupe, m'a dit mon père.

J'étais déçue, mais j'ai obéi. A contrecœur, je lui ai tendu ma toute première création. Sans un mot, il a pris la jupe et il est parti dans la chambre de Gracieuse. Timidement, je l'y ai suivi, curieuse de savoir ce qu'il mijotait. C'est la première fois que j'ai vu mon père devant une machine à coudre. Après avoir retiré une à une toutes les épingles, il a terminé l'ourlet en deux temps, trois mouvements. Même si j'avais entendu dire qu'il avait fait de la couture dans le temps, je ne l'avais encore jamais vu à l'œuvre et là, j'étais surprise de lui découvrir ce

nouveau talent. Surprise, mais au fond pas tant que ça. Je tenais une nouvelle preuve de cette évidence : à part chanter juste, mon père savait décidément tout faire.

Les bouquets de la Saint-Jean

Chaque année, le 24 juin, c'était le branle-bas de combat à la maison. En cette saison, il fait presque toujours beau dans les Pyrénées, mais le jour de la Saint-Jean il n'est pas rare que les éléments se déchaînent. Qu'importe ! Qu'il pleuve ou qu'il vente, nos parents nous emmenaient parcourir la campagne avoisinante en quête de fleurs et d'épis de blé, afin d'assurer que l'année à venir nous soit belle et prospère. Les fleurs, c'était pour le bonheur, le blé, pour la richesse. J'entends encore maman nous préciser : « Attention, la vraie richesse : celle du cœur ». C'était une de nos traditions familiales à laquelle elle tenait tout particulièrement. Et nous, nous étions enchantés d'aller ainsi tous ensemble, les pieds dans la gadoue et le nez au vent, glaner la promesse d'une année nouvelle qui comble nos espérances.

Comme il fallait que toute la famille soit au complet, on était obligés d'attendre que mon père rentre du travail. A peine avait-on entendu sa voiture vrombir dans l'allée qu'on se ruait tous en une joyeuse bousculade vers la porte d'entrée pour sortir l'accueillir sur le perron en lui brandissant sous le nez ses lourdes bottes au cuir éraflé.

- Allez, papa, dépêche-toi ! C'est aujourd'hui qu'on doit cueillir la vie.

C'est qu'il fallait faire vite, avant que le soleil ne se couche. Quelques jours avant, on avait repéré dans les environs un champ de blé qui ferait parfaitement l'affaire. Tous les six, on s'y précipitait, en franchissant les clôtures pour prendre des raccourcis à travers les pâturages. Une fois rendus sur place, c'était l'heure de la moisson. Un petit coup d'œil alentour pour

s'assurer qu'il n'y avait pas de paysan en vue, et chacun de nous arrachait dix épis de blé, qui nous apporteraient la plénitude. Son éternel panier d'osier à la main, Stella en coupait régulièrement deux fois plus que son lot. Elle prétendait que c'était pour notre grand-mère, mais personne n'était dupe. On savait fort bien qu'elle les garderait pour elle.

Pour ce qui est des fleurs sauvages, on pouvait en récolter un peu partout. Dans tous les fossés de campagne, il en poussait à foison parmi les hautes herbes, des coquelicots, des iris, des boutons d'or, il n'y avait qu'à se pencher pour les cueillir, c'était la course à qui ramènerait le bouquet champêtre le plus fourni, le plus exubérant. Puis à la nuit tombante, on rentrait à la maison, fourbus d'avoir ainsi galopé dans les collines, les bras chargés de jolies fleurs et d'épis de blé. Les épis, on les laissait dehors sur la terrasse, à sécher à la lune. Par contre on rassemblait tous nos petits bouquets et maman en composait une grosse gerbe colorée, qui sentait bon la campagne. Ensuite, il n'y avait plus qu'à choisir un endroit où l'accrocher dans la maison, pendue à un clou par une vulgaire ficelle. Et pendant de longs mois, jusqu'à l'année suivante, ces fleurs séchées, mélancoliques, dont les pétales flétris avaient pris en se fanant des teintes automnales, continuaient à déverser sur nous des souvenirs parfumés d'espoir et de soleil.

L'envol

Avec l'âge qui faisait de ses quatre étages toulousains une pénible épreuve, Gracieuse habitait de plus en plus souvent chez nous. Alors qu'elle jouait fort bien du piano, elle chantait faux, encore pire que son gendre, ce qui n'est pas un mince compliment. Sourde comme elle était, elle ne se rendait pas compte du massacre et se vantait volontiers de sa voix de soprano lyrique, mais qui aurait eu la cruauté de la détromper ? Au moins elle y mettait tout son cœur, et personnellement, je trouvais qu'en comparaison, bien des cantatrices de talent auraient mieux fait d'aller se rhabiller ! Parfois, elle s'amusait à jouer les divas, agrémentant ses chansonnettes d'une chorégraphie très simple : tapant dans ses mains ou battant du pied pour scander la mesure, ou même se risquant à un semblant de danse du ventre, elle faisait revivre pour nous un refrain de sa lointaine jeunesse qui redonnait des couleurs à la grisaille de nos hivers.

Après s'être ainsi égosillée toute la sainte journée, un soir pour m'endormir elle m'a chanté une berceuse de sa voix chevrotante. Lorsqu'elle s'est penchée pour me dire bonne nuit, je lui ai pris la main et lui ai demandé de m'apprendre à jouer du piano comme elle. Ma grand-mère m'a dévisagée, songeuse.

- C'est vrai, moi à ton âge, je jouais déjà toutes les polonaises de Chopin. Enfin, j'essayais. A l'époque, il n'y a que moi qui ai eu le droit de faire de la musique, parce que j'étais une fille. Après mes frères m'en ont voulu, ils étaient jaloux...

- C'est quoi, une polonaise ?

- C'est une danse. Chopin s'était exilé en France, mais son pays lui manquait, alors il écrivait des mazurkas, des valse, des polonaises pour ne pas oublier ses racines...

La tête nichée dans mes oreillers, je lui ai chuchoté, histoire de la taquiner :

- Comme toi quand tu manges tes loukoums en cachette.

Levant une main dodue pour m'intimer le silence, Gracieuse a soulevé ma couette, m'a tirée du lit sans un mot et m'a entraînée dans les méandres de notre vaste maison. Quand elle s'est plantée devant le piano, je me suis étonnée :

- Maintenant ? C'est déjà tard.

L'air grave, elle s'est assise sur le tabouret et m'a prise sur ses genoux.

- Il n'y a pas d'heure pour devenir pianiste.

Du bout des doigts, en effleurant à peine les notes, elle s'est mise à caresser le clavier de haut en bas, puis de bas en haut.

- Tu vois, Lise ? Toutes les touches se ressemblent. Il y en a des blanches, il y en a des noires. Et heureusement qu'il y a des noires pour qu'on puisse s'y reconnaître. Imagine le bazar, s'il n'y avait que des blanches !

Ça m'a fait rire, je trouvais ça plutôt drôle.

- Allez, je t'apprends à reconnaître le do et le fa. Après, tu retournes te coucher, d'accord ?

Oh, j'étais d'accord pour tout.

- Tu vois, le do, c'est celle-là : c'est la blanche avant les deux touches noires. Et le fa, c'est la blanche avant les trois touches noires.

En fredonnant en sourdine, elle s'est mise à picorer des do et des fa un peu partout sur le clavier. Ça n'avait pas l'air si compliqué : je savais déjà reconnaître deux notes sur sept. J'ai fait le calcul, sur la semaine, je connaissais déjà le lundi et le jeudi.

A la fin de cette toute première leçon, ma grand-mère m'a raccompagnée dans ma chambre. Après avoir tapoté mes oreillers et m'avoir bordée dans mon lit, elle s'est penchée à mon oreille pour me chuchoter, malicieuse :

- Do do...!

Mon rêve, c'était qu'elle me laisse un jour l'accompagner au piano. Et il n'a pas tardé à se réaliser. Je m'en souviens encore, tout le monde était sorti, on était seules toutes les deux dans la maison. D'un geste royal, Gracieuse a posé son bras potelé sur le quart de queue du Gaveau devant lequel je m'étais installée, prête à jouer, et elle s'est inclinée profondément pour saluer le salon vide.

- Eh, grand-mère, attends, tu as même pas chanté !

- C'est important, ma petite, si tu veux mettre le public dans ta poche, tu dois d'abord les saluer. Savoir bien saluer, c'est déjà la moitié du boulot.

Alors, je me suis levée de mon tabouret et j'ai fait ma plus jolie révérence. Gracieuse m'a souri, on était prêtes pour commencer.

Comme je ne connaissais encore rien à la musique, je me suis contentée d'écouter ma grand-mère chanter à pleins poumons sans trop savoir où poser mes doigts pour l'accompagner. A la fin du morceau, elle a de nouveau salué, puis s'est tournée vers moi, narquoise :

- Dis donc, on ne peut pas dire que tu m'as tellement aidée.

Un rien vexée, je lui réponds :

- Attends, c'était juste la répétition ! Maintenant, on recommence pour de vrai...!

Le tout accompagné d'une nouvelle révérence pour être bien sûre de gagner la faveur de notre public bien-aimé. Aussitôt, Gracieuse m'a imitée, avant de se remettre à chanter de plus belle. Moi, je m'en donnais à cœur joie, je tapais dans tous les sens pour aider ma grand-mère à s'égosiller dans ses élans lyriques. Et comme par miracle, la musique a pris son envol.

Duo avec Clara

Par la suite, chaque fois qu'il lui arrivait de loger chez nous, Gracieuse en profitait pour me donner des cours de piano. Comme je commençais à me débrouiller un peu, j'ai bientôt pu répéter un petit canon avec elle. Ça me mettait en joie de la voir pousser au maximum le niveau sonore de son appareil pour bien en profiter, et tant pis pour le sifflement !

- Après tout, disait-elle, quand Beethoven a dirigé sa *Neuvième Symphonie*, il était sourd comme un pot. Surtout joue bien fort pour être sûre que j'entende tes fausses notes.

Avec ma grand-mère, j'étais prête à travailler des heures, tellement c'était agréable de pianoter à quatre mains. D'ordinaire, sa patience était sans limites, mais ce jour-là, Gracieuse s'est lassée la première. Quand on a enfin atteint la double barre, elle m'a poussée du coude.

- Allez, hop ! C'est parti pour un bon goûter !

Je n'avais aucune envie d'en rester là, mais Gracieuse lorgnait ostensiblement la porte ouverte de la cuisine.

- Ecoute, on a déjà travaillé beaucoup. Il vaut mieux en faire un peu tous les jours...

- Mais grand-mère, j'aime pas jouer toute seule.

- Pourquoi tu ne demanderais pas à Clara ? Elle joue bien, elle pourrait t'accompagner pour tes petits quatre mains. Moi, je n'ai pas que ça à faire...

J'ai senti comme un frisson d'effroi rien qu'à envisager une telle éventualité, mais Gracieuse a insisté :

- Franchement, je ne comprends pas que vous soyez comme ça toutes les deux, comme chien et chat. Tu as la chance

d'avoir une grande sœur. Moi, j'en aurais rêvé. Au lieu de ça, j'ai eu cinq frères, merci...!

Voyant que je ne répondais rien, elle m'a reproché :

- Lise, je trouve que tu ne fais pas assez d'efforts. Clara peut t'apporter beaucoup. Et je suis sûre qu'elle ne demanderait pas mieux. Mais il faut aussi que tu y mettes du tien.

D'un seul coup, dans ma tête tout a chaviré : ma grand-mère, mon alliée de toujours, n'était plus de mon côté.

- Enfin, tu as peur de quoi ? Quand tu es née, je peux te dire qu'elle t'attendait, elle était trop contente. Je me souviens, ta mère était ronde comme un ballon. Clara n'arrivait pas à comprendre comment un bébé pouvait tenir là-dedans. Un jour, ta maman lui a montré sa dernière échographie. Et tu sais ce qu'elle a dit, ta sœur ? « Oh, vous avez vu, elle suce son pouce ! » Le lendemain dans une pharmacie, elle a absolument voulu une tétine. Ta maman s'est fâchée : « Tu es trop grande ! » « Mais non, c'est pas pour moi, c'est pour le bébé ! » Tu l'as gardée longtemps, cette tétine. Après, tu n'en voulais pas d'autre...

Muette, je restais là sur mon tabouret de piano, les yeux baissés sur les touches silencieuses.

- Pourquoi tu n'irais pas la voir, qu'est-ce que ça coûte ? Juste pour lui dire que tu aimerais jouer ce morceau avec elle...

- C'est pas vrai, grand-mère...! J'ai jamais eu envie de jouer avec elle !

- Regarde-moi dans les yeux. Lise, ne mens pas. Tu en crèves d'envie.

Devant mon mutisme, elle m'a prise dans ses bras pour me chuchoter :

- Allez, file, ma belette. Va voir ta sœur.

- Ça sert à rien, elle va dire non.

Quand je me suis décidée à entrer chez Clara, je l'ai trouvée devant sa glace en train d'essayer des habits de maman. Trop tard pour reculer ! En apercevant mon reflet dans son miroir, elle a gracieusement pirouetté sur elle-même, mais sa voix tremblait d'indignation :

- Eh, tu sors d'ici ! Personne t'a invitée !

Comme à chaque fois que j'osais faire intrusion dans sa chambre bien rangée, elle a fait vibrer de l'index le ressort de sa lampe de bureau en proférant d'un air de menace :

- Attention, c'est le diable qui arrive...!

Mais au lieu de rebrousser chemin comme elle s'y attendait, je suis restée là, clouée sur place. La gorge nouée, j'ai réussi à balbutier :

- Pourquoi tu m'aides jamais avec mon piano ?

Clara a eu l'air étonné.

- Pour quoi faire ? Tu as grand-mère, elle joue bien mieux que moi.

- Mais tu voudrais pas, juste une fois ? Pour l'anniversaire de papa, qu'on lui fasse la surprise ?

Impatiemment, ses doigts ont papillonné vers moi pour me congédier, seulement elle ne m'avait pas répondu. Implorante, j'ai bredouillé :

- Alors, c'est oui ?

Vêtue de sa robe de soirée des années soixante-dix, Clara est allée s'asseoir sur son lit pour chausser des escarpins vernis à talons hauts de ma mère.

- On va d'abord répéter. Après, on verra si tu arrives à jouer sans faute, je tiens pas non plus à me ridiculiser.

Oh, j'ai vite déguerpi avant qu'elle ne change d'avis et j'ai couru dans la cuisine rejoindre ma grand-mère qui m'avait préparé un bon goûter.

Les jours qui précédèrent l'anniversaire de mon père furent houleux. D'autorité, Clara avait décrété qu'on interpréterait un *lander* de Schubert, qu'elle jouait sans difficulté aucune. Mais moi, j'avais peine à suivre ma partie. Elle m'avait obligée à écrire de grands chiffres rouges pour marquer les doigtés sur la partition et chaque fois qu'on jouait, elle exigeait que je compte les temps à voix haute pour ne pas me laisser distancer. Régulièrement je m'embrouillais, ce qui avait le don de l'agacer au plus haut point :

- T'es débile ou quoi ?! Tu ne sais pas compter jusqu'à quatre ?

Moi, j'exultais. Pour la première fois, je jouais du piano avec ma grande sœur.

La poule rousse

En nous écoutant interpréter pour lui notre duo, mon père semblait ému aux larmes, mais je me demande si ce n'était pas surtout de nous voir ainsi assises toutes les deux ensemble au piano en bonne amitié, comme deux sœurs qui s'entendent bien. C'était si rare. A cause des six ans qui nous séparaient, Clara était pour moi à des années lumière. Par contre je me suis toujours sentie proche de Mathieu et de Stella, bien qu'il y ait presque la même différence d'âge entre nous. Depuis leur naissance, j'ai veillé sur eux avec l'impression de leur être comme une seconde maman. J'imagine que Clara a dû parfois se sentir bien seule devant notre inséparable trio de mousquetaires, et j'espère qu'elle nous a pardonnés depuis de l'avoir trop souvent écartée de nos jeux. On aurait dû se rappeler que les trois mousquetaires étaient quatre.

Lorsque ma petite sœur et mon petit frère ont eu respectivement quatre et cinq ans, je me suis mis en tête de leur apprendre à lire et à écrire. Mathieu en avait vite marre et courait jouer dehors, mais Stella s'appliquait derrière sa craie qu'elle n'arrivait même pas à tenir correctement. Et c'est ainsi qu'un beau jour, toute fière, elle s'approche de mes parents, un bouquin à la main et leur dit :

- Asseyez-vous et écoutez.

Elle leur a lu l'histoire de la poule rousse qui était maligne et ne s'est pas laissé manger par le renard. Maman riait, persuadée qu'elle l'avait apprise par cœur, jusqu'au moment où mon père a réalisé, incrédule :

- Mais elle sait lire?! Non? Lise, c'est toi qui lui as appris...?!

C'était mon heure de gloire. Je me pavanais dans le salon en affectant une modestie de bon aloi. Mathieu gloussait de la stupeur de mes parents, lui qui ne savait pas la première lettre de son alphabet alors qu'il avait un an de plus que Stella. Mais il n'était pas d'un naturel jaloux et se faisait un bonheur à l'idée d'avoir à disposition dans sa chambre sa petite sœur pour lui faire la lecture.

Avec Mathieu et Stella, nous étions insatiables d'histoires. Le soir, on se collait tous les trois dans le lit de mes parents et on appelait maman à cor et à cri jusqu'à ce qu'elle débarque, un livre de contes à la main.

Je la vois arriver, rayonnante. Elle sait que ce soir elle a une mission à accomplir : elle va déposer ses trois bébés devant les portes du rêve avant qu'elles ne s'ouvrent pour les laisser entrer dans un sommeil réparateur. Elle laisse le livre sur le lit et s'en va pour revenir presque aussitôt avec des petites bougies. Dans le tiroir de sa table de nuit, elle prend des allumettes et commence à disposer ses bougies un peu partout dans la chambre en nous demandant de fermer les yeux, pour la surprise.

Nous bien sûr, on trichait par principe, ne serait-ce que pour savoir si les deux autres n'en faisaient pas autant. J'adorais la chambre de mes parents. J'y venais seulement pour écouter des histoires ou pour dormir avec maman les jours où mon père était en voyage. C'était une chambre avec quatre petites fenêtres carrées sans rideaux qui laissaient entrer la lumière. Maman avait tendu des tissus indiens brillants sur les murs et au plafond était suspendu un lustre des mille et une nuits orné de scintillantes pampilles de cristal qui répandaient des arcs-en-ciel. En attendant, après avoir allumé tour à tour toutes ses petites bougies, maman éteignait la lampe de chevet et nous chuchotait :

- Ça y est, vous pouvez ouvrir les yeux.

Nous, feignant l'étonnement, on s'extasiait :

- Ah, c'est beau !

Les flammes des bougies vacillaient dans une pénombre propice à faire renaître la magie ancienne des légendes. Avec un sourire qui promettait monts et merveilles, maman s'asseyait

sur le bord du lit, elle ouvrait le livre de contes et choisissait une histoire dont elle déroulait pour nous les péripéties, changeant de voix selon les personnages, s'arrêtant parfois pour nous laisser le temps d'admirer les paysages traversés, nous faisant ainsi découvrir au fil des pages de prodigieux royaumes depuis longtemps disparus, peuplés de belles princesses à marier, de braves petits tailleurs et de redoutables dragons.

Après, elle devait presque toujours réveiller Mathieu et Stella, qui s'étaient endormis avant la fin, pour les ramener tout somnolents dans leurs lits respectifs. Moi qui étais plus grande, je réclamais à chaque fois une autre histoire. Alors, il arrivait à ma mère de me laisser le livre de contes que j'emportais comme un précieux trésor dans ma chambre, où j'avais le droit de bouquiner encore un peu avant de m'endormir. Quel délice de me glisser sous ma couette et de faire à mon tour la lecture à haute voix à mon vieil ours en peluche. Oh, il n'était pas si vieux que ça. En fait, il avait mon âge puisque j'en avais hérité à ma naissance. Mais Gracieuse m'avait expliqué qu'avec les ours, il convient de multiplier par sept. Bien sûr, il ne savait pas compter, le malheureux, n'ayant jamais mis les pieds à l'école, et il n'avait pas eu la chance non plus d'apprendre à lire. C'est pourquoi, malgré l'heure tardive, il semblait prendre un tel plaisir à m'écouter lui conter mes histoires. Dans sa candeur, il croyait sans doute que je les inventais au fur et à mesure.

Premier concert

C'étaient les vacances. Tout en m'adonnant aux joies de la lecture, je me consacrais de plus en plus au piano. Mathieu et Stella auraient bien voulu jouer aussi, mais la plupart du temps, c'est Clara qui accaparait le clavier. Lasse de nos sempiternelles chamailleries, maman a fini par nous suggérer d'essayer, pourquoi pas, d'autres instruments de musique. Comme ça, rien ne nous empêcherait de jouer tous les quatre ensemble. Quelle bonne idée ! Tout de suite on a été partants.

Les leçons de Gracieuse portaient leurs fruits. Devant mes rapides progrès, Clara, qui craignait sans doute que je joue bientôt mieux qu'elle, a annoncé à mes parents qu'elle préférait finalement se mettre à la harpe. Mathieu, lui, a opté pour le violon. Un matin, on l'avait surpris dans le jardin à jouer de l'archet avec un bout de bois qu'il frottait avec une incroyable virtuosité sur un autre bout de bois, serré sous son menton comme un Stradivarius. Mon père était estomaqué. Comme à la maison nous n'avions pas la télévision – mes parents en faisant une question de principe – il se demandait où mon petit frère avait bien pu voir se produire un violoniste. Quelques mois plus tard, lorsqu'on a inscrit Mathieu à l'école de musique, j'avoue que les premiers temps, j'ai regretté qu'il ait troqué ses deux bouts de bois contre ce beau violon. C'était tout bonnement insoutenable, il fallait vraiment l'entendre pour y croire ! Même maman, qui pourtant était inconditionnelle, l'envoyait s'exercer dans sa chambre, où il serait plus tranquille, disait-elle. Sitôt la porte refermée, elle se bouchait les oreilles en faisant des grimaces, car les couinements stridents résonnaient dans toute la maison, ça vous donnait la

chair de poule. La première fois que Gracieuse a entendu jouer mon petit frère, elle s'est exclamée : « Bravo, Jojo la grincette, c'était magnifique ! » et elle a collé deux bises sonores sur ses joues encore rouges de l'effort accompli.

Un soir où mon père était en voyage, Mathieu a déclaré pendant le dîner qu'il ne voulait plus jouer de violon et avant que quiconque ait pu dire un seul mot, il a fondu en larmes. Il s'est mis à sangloter si fort qu'il en avait des hoquets. Maman ne comprenait pas. Il venait tout juste de commencer, jusque-là ça avait eu l'air de lui plaire. Elle est venue s'asseoir à côté de lui, l'a pris sur ses genoux et lui a chanté une chanson de Barbara pour bercer son gros chagrin. Dès qu'il s'est un peu calmé, elle lui a demandé :

- Qu'est-ce qui se passe ? C'est ton professeur qui n'a pas été gentil ?

Mathieu s'est remis à pleurer de plus belle.

- Qu'est-ce qu'il t'a dit qui t'a fait de la peine ?

On a entendu mon petit frère balbutier d'une voix noyée de larmes :

- C'est que... Mon violon est vivant.

Maman le regarde, étonnée. Attendrie, elle lui caresse les cheveux.

- Bien sûr, mon chéri, qu'il est vivant.

A ces mots, Mathieu s'effondre sur son épaule.

- Mais je lui fais mal ! Vous entendez pas ?! Je lui fais mal !

- Qu'est-ce que tu racontes, mon cœur ? Il a besoin de toi, ce violon. C'est pas le moment de le laisser tomber.

- Je lui fais mal aux oreilles !

- Tu ne lui fais pas mal du tout. Vous vous habituez seulement l'un à l'autre. Ça prend un peu de temps, c'est normal. Sois patient. Moi je sais qu'un jour, tu joueras tellement bien, tu vas voir, il en redemandera !

Alors de toute la force de ses petits bras, Mathieu a enserré le cou de maman pour la remercier.

De son côté, après avoir commencé à travailler sur une harpe celtique, Clara était passée à la grande harpe à pédales. La grande harpe porte bien son nom. Elle est imposante et en même temps féminine, tout en courbures avec ses longs fils

tendus. La première fois que je l'ai entendue sonner, je me suis sentie frémir, j'étais sous le charme. Ma sœur était devenue une déesse de la musique, portant l'instrument contre son sein, ses longs cheveux flottant comme une ombre derrière elle, et à chaque corde pincée, une sonorité magique s'échappait de la table de la harpe, qui semblait chanter les jours anciens où le bois était encore un arbre, quand bruissait le vent printanier dans ses feuillages.

Cette image s'est vite envolée quand brusquement Clara a laissé la harpe retomber sur ses pieds et s'est levée pour se plaindre que les cordes en boyau arrachaient les doigts. Elle avait des mains fines, si blanches qu'elles en étaient presque transparentes. Quand elle avait choisi de jouer de la harpe, elle n'avait pas prévu que ça deviendrait pour elle une telle torture. C'est vrai, ça paraît si facile, il n'y a qu'à pincer les cordes et elle laissent échapper un soupir angélique. Mais jour après jour, ses doigts se gonflaient d'ampoules douloureuses, au point que maman a été obligée de lui acheter un produit en pharmacie, utilisé en principe pour badigeonner les coussinets des chiens de chasse. Après chaque séance de harpe, Clara laissait tremper ses doigts meurtris dans la solution, en maudissant le jour où elle avait choisi cet instrument barbare.

Pendant qu'elle se lamentait ainsi, Mathieu et moi, on s'était lancés dans de petits duos, lui au violon, moi au piano. A force de s'exercer jour après jour, mon petit frère commençait à faire de sérieux progrès, même s'il y avait encore des fausses notes par-ci par-là. Mais ça ne me dérangeait pas plus que ça. C'était la vie, ces fausses notes. Il était adorable avec son petit violon qu'il serrait si fort sur son menton qu'il en attrapait des rougeurs. Et de plus en plus souvent, il réussissait à faire chanter mélodieusement ses deux bouts de bois, comme deux silex entrechoqués font jaillir à la longue une flamme dans la nuit.

On s'était fixé un objectif ambitieux : il fallait qu'à la fin du mois d'août – c'est dire qu'il nous restait à peine six semaines – on se produise tous les deux en concert dans le salon. Ça serait épatant, on inviterait des amis, on leur jouerait de la musique, à la fin tout le monde nous applaudirait ! Mon petit

frère était si enthousiaste à l'idée d'avoir bientôt un auditoire qu'il s'est acharné au travail pour ne pas risquer de décevoir notre futur public.

La date fatidique approchait à grands pas. On avait choisi des petites pièces d'un superbe recueil de musique intitulé *Pour distraire Petit Père*. De son écriture d'écolière, Stella s'était appliquée à inscrire les titres, sans la moindre rature, sur le programme qu'elle avait agrémenté d'un joli dessin de son cru, représentant des clés de sol multicolores qui valsaient parmi les étoiles filantes. Elle tenait à participer à sa façon et avait décidé qu'elle profiterait de l'entracte pour faire une quête, en misant sur l'engouement d'un public de mélomanes conquis d'avance. Maintenant je comprenais mieux pourquoi elle avait tant insisté le week-end dernier pour que les amis de mes parents, venus nous rendre visite, soient là pour notre petit spectacle.

Le jour dit, Clara a voulu se joindre à nous au dernier moment. Nous étions en pleine répétition quand elle a débarqué dans le salon en brandissant le programme de Stella d'un air vindicatif. Avec Mathieu, on ne s'est pas arrêtés de jouer pour autant, on a fait semblant de rien : toujours plus fort, toujours plus faux, jusqu'à ce que ma grande sœur referme délibérément le couvercle du piano, manquant de peu de m'écrabouiller les doigts.

- C'est quoi, cette histoire de concert à la gomme ? Moi, je croyais que c'était une blague ! Je suis même pas au programme ! Moi aussi, je veux jouer, il n'y a pas de raison !

Il était clair qu'avec sa harpe, elle entendait nous voler la vedette. Mathieu n'a trop rien dit, mais je me suis insurgée :

- C'est ça ! Un duo à trois, génial !

- Eh, j'ai aucune intention de jouer avec vous ! Vous faites la première partie, après j'enchaîne avec un récital de harpe, comme ça tout le monde sera content !

Attirée par nos cris, Stella est venue voir ce qu'il en était. Clara lui a fourré son programme froissé dans les mains.

- Tiens, tu peux en refaire un autre et tu me rajoutes dessus ! Sinon je dis aux parents que vous voulez pas me laisser jouer !

Sur ce, elle a tourné les talons et nous a plantés là. A la réflexion, Stella n'était pas contre l'idée de rallonger le concert : plus ça durerait, plus les spectateurs seraient prêts à déboursier au moment de payer leurs places. Refusant d'entrer dans ce genre de considérations financières, j'ai rouvert mon piano pour reprendre notre répétition interrompue, mais Mathieu, croyant qu'on en avait fini, avait déjà détendu son archet et s'apprêtait à ranger son violon dans son écrin de velours. Outrée de voir tout le monde se liguier ainsi contre moi, j'ai récupéré nos partitions et je suis partie bouder dans mon coin. Oh, je ne suis pas allée bien loin, je me suis postée derrière le rideau pour essayer de surprendre ce que les petits allaient pouvoir se dire dans mon dos. Ce qui m'a permis d'entendre Mathieu confier à Stella :

- Elle râle parce qu'elle aurait préféré jouer toute seule, pour être sûre d'avoir la vedette.

Ah, s'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais tout annulé, tiens... Je n'avais plus la moindre envie de jouer, ni seule, ni accompagnée. Rien, plus de musique ! Le silence.

A ce moment, j'entends maman qui nous appelle :

- Les enfants, venez goûter ! Venez prendre des forces avant votre concert...!

Sur le chemin de la cuisine, je croise Clara, belle comme un cœur dans une délicieuse robe rose fuchsia qui lui allait à ravir. Narquoise, elle saisit d'une main sa longue tresse et la fait virevolter sous mon nez pour me narguer.

- Eh, cocotte, j'espère que tu vas pas garder ce t-shirt immonde ! Si les invités te voient comme ça, ils vont repartir illico presto...!

On peut dire qu'elle avait le don de me couper l'appétit. J'ai quand même raflé un pain au chocolat qui traînait sur le plan de travail avant de filer dans ma chambre au plus vite chercher une tenue qui puisse rivaliser avec la sienne, tout en sachant que c'était peine perdue. J'avais éparpillé tous les habits de mon armoire sans rien trouver qui me plaise un tant soit peu et je venais juste de balancer mon dernier pantacourt sur le parquet jonché de vêtements divers quand ma mère est

apparue dans l'encadrement de la porte, avec sur son visage un tendre sourire.

- Dis-moi, ma poupée, c'est ça que tu cherches ?

Une robe rose pendait à son bras.

- Maman ! Oh, c'est pour moi ?!

- Non, c'est pour ton frère.

Folle de joie, je me suis jetée à son cou. Elle disait toujours qu'elle me connaissait comme si elle m'avait faite, et chaque jour m'en apportait une nouvelle preuve. Je me suis mise à danser tellement j'étais heureuse.

- En plus, c'est la même que Clara !

- Oui, et j'en ai aussi trouvé une pour Stella. C'était une super solde : trois pour le prix d'une...!

Dans l'attente des invités, les ultimes préparatifs ont été fébriles, mais au premier coup de sonnette, nous étions fin prêts. C'était incroyable, un vrai défilé ! La plupart de nos copains de classe étaient déjà rentrés de vacances et ils étaient tous là, nos voisins, les amis de mes parents, même des employés de l'usine de mon père, nul ne manquait à l'appel. Pendant un quart de seconde, j'ai béni Clara de nous avoir rejoints. C'était sûr, sa harpe allait faire sensation, ne serait-ce que pour la beauté de l'instrument. Tandis que se pressaient les derniers retardataires, je me suis faufilée à l'extérieur et j'ai fait le tour de la maison en courant comme une dératée pour essayer de me calmer un peu. Stella est sortie sur le perron, toute mignonne dans sa robe rose identique à la mienne.

- Lise ! Lise ! Mais à quoi tu joues ?

- Ça va, j'arrive !

- T'es même pas coiffée !

Ciel, dans la panique j'avais complètement oublié ! Et là, c'était trop tard. Fonçant dans le placard de l'entrée, j'y ai dégotté un vieux chapeau appartenant à Gracieuse, en osier bleu pâle orné d'un ruban rose fané, dont je me suis prestement coiffée avant de me retourner vers ma petite sœur :

- Voilà ! Ni vu, ni connu !

Mais elle était déjà repartie, je l'entendais dans le salon présenter de sa petite voix flûtée le plus grand concert de tous

les temps, interprété par Lise Belsidière au piano, Mathieu Belsidière au violon et Clara Belsidière à la harpe. Quand je suis entrée dans la pièce, quelle émotion ! Mes deux parents au premier rang et tout ce monde, rien que pour nous, je n'en croyais pas mes yeux. Un vrai public, un auditoire attentif qui bruissait d'impatience. Dire que tout ça, c'était mon initiative... Prise d'une soudaine envie de jouer, je me suis installée au piano sans laisser à Stella le temps d'achever son discours et j'ai commencé par un joyeux petit boogie, qui bien évidemment n'était pas prévu au programme. Contrariée, ma sœur m'a jeté un regard noir, ce qui ne lui était pas facile avec ses yeux pervenche. Tout le monde riait, j'étais contente. Mathieu n'a pas tardé à nous rejoindre, son archet à la main, bientôt suivi de Clara, qui sous ses airs bravaches n'avait l'air qu'à moitié rassurée. Nous avons salué en chœur pour nous présenter, ainsi que me l'avait appris Gracieuse. Quel dommage qu'elle ne soit pas là, elle aurait été fière de nous, même si j'étais obligée de retenir d'une main son vieux chapeau d'osier de peur qu'il tombe.

Pendant le concert, pour être aussi de la fête, Stella avait absolument tenu à tourner les pages de nos partitions. Vu qu'elle savait à peine lire les notes, c'était épique, elle ne s'y prenait jamais au bon moment, à chaque fois on était obligés d'improviser en attendant qu'elle se décide enfin à passer à la page suivante. Abandonné à lui-même, Mathieu ralentissait un peu, le temps qu'elle nous rattrape. Le pauvre, il transpirait sur son violon et je l'accompagnais de mes arpèges tant bien que mal, en regardant ma petite sœur sourire gentiment au public sans se douter une seconde qu'elle avait sur nous une bonne dizaine de mesures de retard !

Comme annoncé sur le nouveau programme dûment revu et corrigé, Clara a assuré la deuxième partie du concert en interprétant avec brio de petites danses populaires celtiques. Comme pour nous, Stella lui tournait les pages de sa partition, seulement cette fois, elle allait beaucoup trop vite, on aurait dit qu'elle essayait de rattraper le temps perdu. Heureusement que Clara savait ses morceaux par cœur. Après avoir refermé la partition, Stella a été obligée de revenir quelques pages en

arrière en s'apercevant que sa grande sœur était loin d'en avoir fini et continuait comme si de rien n'était à pincer rêveusement les cordes qui vibraient sous la caresse de ses doigts.

Malgré ces incidents de parcours, lorsque la grande harpe a égrené son dernier accord mélodieux, on nous a fait à tous les quatre un véritable triomphe. Sans même attendre notre salut final, les enfants ont commencé à se bousculer autour du piano pour tambouriner à qui mieux mieux sur le clavier. En voyant tout le monde se lever, Stella s'est empressée de récupérer mon chapeau en osier pour aller faire sa quête avant que les resquilleurs aient pu filer en douce. Maman avait préparé des gâteaux, comme beaucoup d'autres invités qui avaient apporté des tartes, des bonbons, et même du vin. C'est ce soir-là que j'ai bu mon premier verre, bien mérité, de Jurançon blanc. J'ai même trinqué avec mon petit frère qui s'était servi du jus de raisin et zigzagait entre les grandes personnes en faisant semblant d'être pompette. Assise près de sa harpe, Clara, l'air songeur, montait la garde pour s'assurer que personne ne s'avise d'y toucher. Si j'avais osé, je me serais bien remise au piano pour jouer encore et encore...

Une fois tous les invités repartis, quand il a fallu regagner ma chambre jonchée de vêtements éparpillés, je me suis longuement admirée dans la glace avant de me déshabiller pour me mettre en pyjama. Il faut dire que nos robes roses assorties nous avaient valu notre lot de compliments. J'ai soigneusement pendu la mienne à un cintre dans mon armoire vide, sous le regard indulgent de mon fidèle ours en peluche. Honteusement négligé en ce jour de liesse, il était resté toute la journée au pied de mon lit à se morfondre. En voulant le prendre dans mes bras pour le consoler, j'ai découvert sous son derrière pelé le billet de vingt francs que Stella avait caché là pour me faire la surprise. Ma part du butin. J'étais touchée, c'était la première fois de ma vie que je gagnais mon propre argent. Ma petite sœur s'était montrée étonnamment généreuse, même si je ne me faisais guère d'illusions : si elle m'avait donné ce billet, c'est qu'elle n'avait sans doute pas réussi à le faire entrer dans la fente étroite de sa tirelire, un hibou ventru de porcelaine qu'elle aimait à secouer en rythme

pour en faire tinter les pièces de monnaie. A chacun, sa musique...!

La maîtresse de violoncelle

De ce premier concert, dont le succès nous avait galvanisés, est née l'idée de créer un quatuor, car bien entendu, Stella n'entendait pas se contenter de tourner les pages à contretemps ou d'être notre trésorière, elle voulait jouer aussi, comme tout le monde. Et du piano, c'était ça ou rien ! Elle n'avait quand même pas fait toutes ces gammes avec Gracieuse pour des prunes ! Elle en avait les larmes aux yeux rien qu'à l'idée d'être obligée de changer d'instrument. Alors, c'est moi qui me suis dévouée. J'ai opté pour le violoncelle, dont la plainte mélancolique avait su toucher mon cœur d'enfant quand ma mère nous avait fait écouter un disque de Pierre Fournier.

- Quel merveilleux violoncelliste ! Vous entendez comme il sait faire vibrer les cordes de son âme ?

Et de nous expliquer qu'au départ, il était pianiste de formation. Atteint de poliomyélite, comme il ne pouvait plus actionner correctement les pédales de son piano, il avait dû se reconverter. En quelques années de labeur acharné, il avait réussi à devenir un violoncelliste reconnu, qui faisait l'admiration du monde entier.

Va pour le violoncelle ! D'autant que mon père adorait cet instrument, il disait que c'était celui qui chantait le mieux la souffrance des hommes. C'est lui qui m'a accompagnée à mon premier cours à l'école de musique. Nous étions si isolés dans notre maison perdue en pleine campagne que nos parents étaient toujours obligés de nous conduire partout. Avec quatre enfants, ils étaient servis ! Les malheureux, quand je pense à tous ces kilomètres sans jamais se plaindre, à nous trimballer

ainsi par monts et par vaux...! En tout cas, ce jour-là, mon père sifflotait au volant, heureux de me voir me lancer dans cette nouvelle aventure. Moi qui avais attendu ce cours avec impatience, je commençais à regretter d'avoir renoncé au piano. Seulement il était trop tard pour reculer, j'étais inscrite dans la classe de Mademoiselle Saurel et mon violoncelle m'attendait à l'école de musique, qui me le prêtait pour les quatre premières années d'étude. En entrant avec moi dans le bâtiment, mon père était rayonnant, on aurait dit que c'était lui qui allait prendre son premier cours. Je l'ai suivi sagement, avec une petite appréhension quand même, mais la curiosité l'emportait et plus on montait les étages, plus je me sentais légère. Arrivés au cinquième, mon père m'a serré les mains avec effusion et m'a dit :

- Ça y est, Lise, on y est. C'est juste au bout du couloir, c'est écrit sur la porte : « Claude Debussy ». C'est le nom de ta salle.

J'étais contente qu'il soit avec moi pour ce premier cours et j'espérais qu'on allait bien s'amuser. Quand j'ai frappé, j'ai entendu une voix nasillarde m'ordonner sèchement d'entrer. Etonnée, j'ai levé les yeux vers mon père qui m'a ouvert la porte en souriant.

Dans cette salle, j'ai eu la surprise de voir une bonne dizaine de violoncelles couchés par terre à même le plancher comme s'ils étaient malades. Mademoiselle Saurel n'était plus toute jeune et sa peau un peu flasque laissait mollement retomber ses bajoues. Le plus surprenant, c'était ses yeux globuleux de batracien. Quand mon père nous a présentés, je m'attendais presque à ce qu'elle se mette à croasser ! La mine revêche, elle s'est dirigée vers les violoncelles et en a choisi un qu'elle m'a tendu comme à contrecœur, en me toisant d'un air de vague reproche.

- Tu es grande pour ton âge. Je pense que le quart sera trop petit, on va essayer le demi.

On ne peut pas dire qu'elle me donnait vraiment envie de commencer mon initiation, mais j'ai pris le violoncelle dans mes bras. Il était encombrant, je ne savais trop quoi en faire. Mademoiselle Saurel m'a désigné une chaise. A peine étais-je

assise qu'elle m'a enjoint de sortir ma pique. Ma pique ? Je ne voyais même pas de quoi elle parlait.

- Regarde, sous le violoncelle tu as une pique que tu peux régler pour qu'il soit à la bonne hauteur. Je vais te montrer.

Et elle a attrapé son propre instrument, qui était d'un beau bois rouge, pour me faire la démonstration. Puis m'ayant repris mon violoncelle, elle l'a passé à mon père.

- Suivez-moi.

Tout au fond de la salle, derrière l'armoire à partitions, il y avait un vieux piano droit qui ne faisait pas le fier au milieu de tous ces violoncelles. Mademoiselle Saurel nous a expliqué qu'il y avait quatre cordes, du grave vers l'aigu, qui sont do, sol, ré et la. Sans un regard pour moi, elle a interrogé mon père :

- Elle a déjà fait un peu de piano ?

- Oui, on en a même un à la maison.

- Ah, parfait. Avec les chevilles, vous pourrez accorder chaque corde sur la note du piano. C'est mieux si vous lui faites, parce qu'elle est encore petite. Si jamais une corde casse, ça peut faire mal.

Elle m'a fait peur avec ses histoires. Pendant des semaines, chaque fois que je prenais le violoncelle, j'avais la trouille que les cordes m'exploient à la figure. Mais mon père gérait la situation. Tous les deux, trois jours, il accordait l'instrument. Comme il n'avait aucune oreille, c'était plutôt comique ! Je jouais un do sur le piano, et je lui disais : « Monte. Non, là tu descends ! Monte encore. Non, baisse, baisse ! », et ainsi de suite, jusqu'à ce que le violoncelle soit à peu près accordé.

Apparemment, c'est moi qui ne l'étais guère. Avant la fin de ma première leçon, j'avais appris à ma grande déception que moi non plus je n'avais rigoureusement pas d'oreille, ni d'ailleurs le moindre sens du rythme. Et ça ne s'est pas arrangé lors des leçons suivantes. Mademoiselle Saurel était une vieille fille acariâtre qui semblait trouver un malin plaisir à se venger sur moi des humiliations subies au cours d'une longue carrière de médiocrité musicale. En l'entendant me démontrer clairement et sans appel que je n'étais pas musicienne pour deux sous et ne saurais en aucun cas le devenir, mon père avait été éberlué qu'on ose tenir ce genre de discours à une

gamine de même pas dix ans. Sur le chemin du retour, pour me consoler, il m'a prise sur ses genoux à l'avant de la voiture et m'a laissée tenir le volant jusqu'à la maison.

- Tu vas voir, ma biquette, on va lui prouver qu'elle se trompe !

Douche froide

Pour la rentrée des classes, mes parents ont fait cadeau à Clara d'un beau scooter blanc qui lui permette d'aller seule au lycée de Pau, la grande ville la plus proche, à une dizaine de kilomètres de chez nous. Ils étaient trop pudiques pour lui offrir ouvertement sa liberté et n'osaient pas lui dire qu'elle pourrait désormais aller chez ses copains à sa guise. Grisée par cette indépendance qu'elle n'avait même pas eu à réclamer, ma grande sœur s'était prise d'amour pour son engin pétaradant et régulièrement, elle le passait au jet d'eau et l'astiquait jusqu'à le faire briller comme s'il sortait tout droit du magasin. Seulement, de semaine en semaine, elle revenait de plus en plus tard, tant et si bien que mon père a commencé à perdre patience :

- Chérie, c'est important qu'on sache à quelle heure tu rentres. Sinon après on s'inquiète, on va finir par appeler la police, c'est ça que tu veux ?

Tout de suite Clara s'est rebiffée :

- Oh, c'est bon, papa. Je révisais mes maths avec Emma. Tu la connais, pas besoin de te faire un dessin.

Mais mon père se faisait du souci et pour une fois, il était bien résolu à ne pas céder :

- Ecoute, jusqu'à dix-huit ans, je suis désolé, c'est nous qui sommes responsables. Alors, dorénavant, tu es gentille, tu rentres tout de suite après les cours, et puis voilà...!

Autour de la table, plus personne ne pipait mot. A ma grande surprise, Clara n'a pas insisté, elle a continué son repas sans broncher. J'ignorais ce qu'elle avait en tête, mais la connaissant, j'étais intimement persuadée qu'elle n'en resterait pas là. Les jours suivants se passèrent sans incident notable.

Et puis un beau soir, ma grande sœur est de nouveau rentrée très en retard. Nous avons déjà presque fini de dîner quand le moteur de son scooter a vrombi dans l'allée. Aussitôt mon père s'engouffre dans le garage, dont il ferme la porte à clé pour empêcher Clara de s'y garer. Tant qu'à faire, il ferme aussi toutes les autres portes du rez-de-chaussée à double tour avant de revenir terminer son dessert. Quand la sonnette a retenti, Stella s'est levée d'un bond pour aller ouvrir, mais mon père l'a attrapée par le bras et l'a fait rasseoir.

- On la laisse un peu dehors, comme ça elle va peut-être comprendre...! Je veux bien être gentil, mais il y a des limites.

Clara a recommencé à sonner de plus belle, encore et encore, au point que maman a fini par monter se réfugier dans sa chambre en nous laissant nous débrouiller avec le dîner. L'atmosphère était plutôt tendue. Mathieu fixait mon père avec des yeux de merlan frit, Stella se demandait si ça valait la peine de pleurnicher à tout hasard, et moi je me contentais de faire ostensiblement grise mine en dégustant en silence mon yaourt à l'ancienne. Mais mon père n'entendait pas se laisser impressionner par notre réprobation générale. Une fois terminé son repas, il a débarrassé la table sans se presser. Alors qu'il était en train de remplir le lave-vaisselle, on a vu Clara frapper à la fenêtre de la cuisine, elle devait vraiment se demander ce qui se passait. Ce qui n'a pas empêché mon père de continuer à ranger les assiettes et les verres à leur place, comme si de rien n'était. Derrière la vitre, Clara m'adressait de grands signes de plus en plus véhéments. Et moi, le nez dans mon yaourt, je faisais semblant de ne pas la voir alors que je mourais d'envie d'aller lui ouvrir.

Au bout d'un moment, jugeant que ce manège avait assez duré, mon père nous a priés d'aller nous coucher. Oh, ça n'a pas traîné...! Sans demander notre reste, on lui a fait une bise et on a filé au lit. Puis comme il le faisait chaque soir, il a éteint les lumières du rez-de-chaussée. Après m'être lavé les dents, je suis revenue comme une petite souris pour ne pas manquer la suite des événements. Seulement voilà, il ne se passait plus rien. Je commençais sérieusement à m'en faire pour ma sœur. On n'allait quand même pas la laisser coucher à la belle

étoile...! Alors que le silence régnait dans la maison, la sonnette a retenti une fois de plus, interminablement. J'ai entendu la voix excédée de mon père, qui criait depuis sa chambre :

- Allez, c'est bon, Lise, va lui ouvrir ! Et qu'elle ne vienne pas me déranger, j'en ai assez de ses caprices.

Tremblante, je suis allée tourner le verrou et Clara est rentrée comme une furie.

- C'est quoi cette famille de barjos ?! C'est pas ma faute si vous dînez à huit heures du soir ! J'espère au moins qu'il était bon ton yaourt...!

C'est à moi qu'elle remontait les bretelles ! J'aurais dû la laisser dehors, tiens...

Depuis cette soirée mémorable, Clara n'a plus jamais été en retard. N'empêche que j'avais envie de lui poser des questions, je me doutais qu'elle nous cachait quelque chose. Mon père devait s'en rendre compte aussi, mais il ne se sentait pas le cœur de l'interroger au risque de la voir s'éloigner encore davantage. De plus en plus souvent, il venait s'asseoir à côté de moi quand j'étais au piano, ou alors il venait me border dans mon lit, ce qui ne lui était plus arrivé depuis des années. Il me disait : « Toi, tu es encore mon bébé. Hein, tu es mon bébé ? » Tant que je ne lui aurais pas répondu : « Mais oui, papa », je savais qu'il ne s'en irait pas. Clara avait grandi trop vite, il ne s'y était pas suffisamment préparé, il l'admettait lui-même. Pourtant, chaque fois qu'il la voyait prendre la route sur son scooter, il ne pouvait s'empêcher de sourire, attendri de la voir si belle avec ses cheveux longs qui dépassaient de son casque.

Tandis que Clara poursuivait ses études au lycée de Pau, cette année j'ai eu la chance d'être dans la même classe que Mathieu et Stella. Dans notre petite école de campagne entourée de prés où pâturaient les vaches, nous étions en tout et pour tout dix-huit élèves, ce qui fait qu'il n'y avait qu'une seule et unique salle de classe où nous étions tous regroupés quel que soit notre niveau. Quand la maîtresse était débordée, il lui arrivait de confier aux plus grands la délicate mission

d'aider ceux qui étaient moins avancés, et le tout se passait plutôt à la bonne franquette.

Lorsque Mathieu et Stella sont arrivés dans cette école, ça faisait déjà trois ans que j'y étais inscrite. Le jour de la rentrée, je tenais mon petit frère d'une main et ma petite sœur de l'autre. C'était la première année où ils allaient en classe. Jusque-là, maman avait préféré les garder avec elle à la maison. Stella se réjouissait à l'idée de pouvoir enfin s'amuser avec d'autres enfants, mais Mathieu était inconsolable, il ne cessait de se retourner dans l'espoir que la voiture de ma mère soit encore en vue, alors qu'elle était déjà loin. Il n'arrivait pas à se faire à l'idée qu'elle nous ait ainsi abandonnés tous les trois dans ce paysage bucolique, en compagnie d'un troupeau de vaches occupées à brouter paisiblement. Alors, j'ai lâché Stella et j'ai pris mon frère dans mes bras. Il collait son petit nez humide dans mon cou, mais dès que les autres enfants sont accourus pour voir à quoi ressemblaient les nouveaux, il s'est empressé de sécher ses larmes et de sauter à terre en faisant comme si on se connaissait à peine !

On venait d'hériter d'une nouvelle maîtresse. Elle était très jeune, ce qui nous la rendait au premier abord plutôt sympathique, mais elle semblait désemparée face à ces enfants de tous âges dont elle allait avoir la responsabilité. Elle voyait bien que c'était un peu le bazar, alors pour rétablir l'ordre, la voilà subitement qui se met à crier. Dans cette école, on n'avait pas l'habitude de ce genre d'approche pédagogique, aussi personne n'a bougé quand elle a hurlé :

- Allez vous asseoir !

Comme elle était novice, elle avait oublié que ce n'était pas une classe comme les autres : avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvions pas nous asseoir sans avoir été au préalable répartis en petits groupes selon notre niveau scolaire. Comme personne n'a eu la témérité de lui expliquer ce détail, elle a bondi sur un des plus grands, un des meneurs sans aucun doute, l'a saisi par le poignet et l'a pratiquement assis de force sur une chaise pour qu'il montre l'exemple aux autres. Effrayé, mon petit frère s'est remis à pleurnicher sans se douter qu'en se faisant ainsi remarquer, il allait au devant de gros

ennuis. Avec une nervosité qu'elle avait peine à dissimuler, la maîtresse s'approche de lui, le regard furibond.

- Pourquoi tu pleures ?

Terrifié, Mathieu s'est carrément mis à hurler, on aurait dit le mugissement d'une sirène de la défense anti-aérienne annonçant un raid ennemi. Le message était sans équivoque : « Tous aux abris ! » Complètement dépassée par la tournure des événements, la maîtresse a commencé à secouer mon petit frère par les épaules pour essayer de le faire taire.

- Arrête ! Arrête ! Tu vois bien qu'à cause de toi, personne ne peut travailler !

C'était pathétique. On faisait tous cercle autour d'elle, à la contempler comme une bête curieuse. Pâle comme un linge, elle a attrapé Mathieu par la taille et l'a fourré sous son bras, avant de filer avec lui aux toilettes. Il n'y avait plus un bruit dans la classe, on se regardait, atterrés à l'idée que chaque jour on aurait à subir l'hystérie de cette harpie. Ne tenant pas à subir le même sort que son frère, Stella avait pris son cartable et avait prudemment choisi n'importe quel pupitre pour s'y installer. Moi, je m'inquiétais surtout de ne pas les voir revenir. Qu'est-ce que la maîtresse pouvait bien être en train de lui faire ? N'y tenant plus, j'ai couru vers les toilettes, imaginant le pire, et je n'ai pas été déçue ! En la voyant tenir la tête de Mathieu sous le robinet d'eau froide, j'ai été tellement choquée que je ne savais même pas comment réagir. Fallait-il bondir sur elle toutes griffes dehors ? Ou courir dans la classe prévenir les autres qu'elle était folle à lier ? Avant que j'aie rien pu décider, elle m'a aperçue.

- Et toi, qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?! Toi aussi, tu veux tâter de l'eau froide ? Il n'y a même pas l'eau chaude dans cette école !

Et d'attraper un torchon sale pour essuyer vigoureusement les cheveux trempés de Mathieu, qui n'osait pas me regarder tellement il avait honte. Pauvre petit bonhomme, son premier jour de classe ! Encore heureux qu'il n'ait pas attrapé de bronchite.

Par la suite, un des élèves m'a raconté que profitant de l'absence prolongée de la maîtresse, Stella s'était jetée la tête

la première dans son sac à main pour lui voler toute la monnaie dans son portefeuille. Quand elle nous a vu revenir tous les trois, ses yeux pervenche brillaient comme des étoiles. Elle venait de rendre la justice à sa manière.

De retour à la maison, Mathieu s'est bien gardé de souffler mot de sa punition, et sans nous concerter, Stella et moi avons respecté son silence. Devant notre évident manque d'enthousiasme, maman était surprise, elle qui avait rencontré notre tortionnaire la veille et l'avait trouvée fort sympathique. Moi, j'avais de la peine à cacher mon inquiétude : entre cette maîtresse débutante et l'acariâtre Mademoiselle Saurel, mon professeur de violoncelle, je me disais que cette année-là, j'étais bien mal lotie...!

L'anniversaire

Heureusement qu'à la maison, c'était plus gai. J'allais bientôt avoir dix ans et ça me réjouissait. Pour la première fois, je passais à deux chiffres, ces deux chiffres que j'allais désormais garder toute ma vie. Oh, comme j'avais hâte d'être grande ! La veille de mon anniversaire, blottie sous ma couette, j'étais fière d'être encore réveillée alors qu'il était tard, et j'ai rallumé la lumière pour commencer un dernier conte de fées en attendant minuit, l'heure fatidique qui sonnerait la fin de mon enfance. Dans ma chambre de bois, je me sentais embarquée comme sur un bateau en partance vers des rivages inexplorés. Quel immense bonheur de lire en douce alors que mes parents me croyaient endormie. Comme mes journées étaient toujours trop courtes, c'est la nuit que je rattrapais le temps qui court. Et là, c'était lui qui allait devoir se dépêcher, parce que moi, j'étais loin devant !

Seulement quelques pages plus tard, je me sens prise par un désir soudain de dormir. Pas besoin d'appeler le marchand de sable, j'ai à peine le temps d'éteindre et de cacher mon livre sous l'oreiller que déjà, mes yeux se ferment.

Le lendemain matin, c'est le clapotis sinistre de la pluie qui m'a réveillée. Voilà qui ne me plaisait pas du tout. Quelle drôle d'idée de pleuvoir un jour pareil ! Comme à chaque fois que je prenais une année, j'ai attendu dans mon lit, impatiente de savoir qui de ma famille allait arriver en premier dans ma chambre et me souhaiter un bon anniversaire. Je guettais le moindre bruit, essayant de deviner les pas que j'entendais. Je reconnaissais toujours le pas de mon père qui faisait crisser le parquet plus fort. Je reconnaissais aussi le pas de maman,

léger, sourd, car elle n'avait jamais de chaussons aux pieds. Et le pas de Clara qui claquait à cause de ses talons, d'autant qu'elle avait sa chambre au rez-de-chaussée, ce qui l'obligeait à faire couiner l'escalier pour nous rejoindre.

Il restait donc deux petits pas que je ne distinguais jamais. Était-ce mon petit frère, était-ce ma petite sœur, qui commençait à courir dans la maison ? La curiosité montait : qui allait gagner le trophée du premier baiser de mes dix ans ? Mais j'entends des chuchotements. Le métronome de mon cœur s'accélère. Je ne peux m'empêcher de sourire. Qui va entrer dans ma chambre ? Je ne bouge plus, il ne faut surtout pas qu'on sache que je suis réveillée depuis longtemps.

Lorsque ma porte, doucement, tout doucement, commence à grincer, ma respiration se ralentit, mes yeux se ferment. Ça y est, je pense que j'ai vraiment l'air endormi. Mes bras meurent d'envie de repousser ma couette, j'ai des fourmis dans les jambes tellement ça les démange de bondir hors du lit. Mais tout mon petit monde m'obéit et personne ne bouge, je dors comme un loir, c'est tout juste si je ne ronfle pas, quand tout à coup, j'entends un rire joyeux juste au-dessus de mon nez. J'ouvre les yeux et je découvre le visage enjoué de Stella, toute fière de s'être levée avant les autres pour me montrer que cette année encore, je pourrai compter sur sa fidélité. Mais déjà, j'entends les pas désordonnés de mon petit frère. Je les embrasse tous les deux, et même si dehors la pluie redouble, je m'en fiche carrément, j'ai dix ans, la vie est belle, d'autant que maman vient d'entrer à son tour :

- Ah, cette fois, ce n'est pas moi la première.

J'ai ri, car la tête de mon père n'a pas tardé pas à se montrer et cela me faisait plaisir de voir que tout le monde avait pensé à moi. A ce tableau de famille, ne manquait que Clara. Je me doutais que ce ne serait pas elle qui me réveillerait, mais ça ne m'empêchait pas d'être un peu déçue. Maman m'a demandé ce que je voulais manger aujourd'hui. C'était un de nos rituels. Le jour de son anniversaire, on avait le droit de choisir tout ce qu'on voulait. Alors que j'hésitais depuis la veille entre un gâteau au chocolat avec plein de chantilly et une charlotte aux fraises, ou même deux glaces au caramel, une fois posée la

question fatale, mon esprit s'embrouille, mon ventre a oublié sa leçon et je dis à maman :

- J'en sais rien, peut-être qu'on peut faire les courses ensemble, on décidera au magasin...

Alors, Stella se met à sautiller sur place, suppliante :

- Moi, je veux qu'on mange des nouilles !

Mais Mathieu a encore une autre idée :

- Oh non, on peut faire des gaufres.

Ça y est, je suis décidée :

- Maman, on va faire des nouilles, et en dessert, on fera des gaufres avec plein de chocolat. Sans oublier la bonne crème chantilly !

A vrai dire, je n'aimais pas trop ça, la chantilly, mais j'adorais appuyer sur la gâchette et me remplir la bouche de mousse, surtout que Mathieu et Stella allaient en faire autant et qu'après on allait pouvoir se lancer dans une grande discussion où personne ne comprendrait rien à rien !

C'est alors que j'entends la voix de Clara :

- Ah, les gaufres, c'est cool. Moi je veux bien faire la pâte.

Venue nous rejoindre dans ma chambre, elle s'approche de moi et me tapote affectueusement le bras.

- Alors, ma vieille, ça fait quelle impression d'avoir dix ans ?

Mais elle n'arrivait pas les mains vides. Avec Mathieu et Stella, elle m'avait bricolé pendant des jours une marionnette géante, qu'ils avaient habillée avec un caleçon de mon père, des sandales dorées héritées de ma mère, une vieille montre Swatch dont Clara n'avait plus l'usage, un bonnet de ski qui était à mon frère, avec sa première étoile agrafée dessus, et, précisa maman, plein de gros bisous de Stella qu'elle avait déposés sur ses joues en couvercles de camembert. Quand j'ai vu Clara s'emmêler dans les fils de la marionnette, j'ai ri aux éclats. Ça y est, j'avais vraiment dix ans. Tout le monde s'embrassait, se congratulait. Seule ma petite sœur pleurnichait un peu, elle ne voulait plus me donner la marionnette. Avec tous ces fils, elle s'y était attachée.

Le dernier steak

Cela faisait des semaines qu'on n'avait pas vu Gracieuse et on l'attendait tous en trépignant d'impatience sur le perron de la maison quand un taxi l'a déposée devant notre portail avec toutes ses valises, plus deux superbes laitues, une sous chaque bras. Triomphalement, elle nous annonce qu'elle aussi entend devenir végétarienne comme nous autres, ce qui aura le mérite de simplifier la préparation des repas. Pour le moins surprise, ma mère vient à sa rencontre pour récupérer les salades.

- Tu sais, maman, ça ne me dérange pas du tout que tu continues à manger de la viande. J'en ai cuisiné pendant très longtemps, ça ne m'embête pas de te préparer de l'agneau, ou ce que tu veux...

- Mais non, c'est pas une blague. C'est bien pour ça que je vous ai ramené du renfort ! Je viens de découvrir qu'on a un intestin long d'herbivore. Alors il serait temps que je me mette à manger plus de verdure.

Stella s'est mise à courir dans toute la maison en chantant :

- Grand-mère veut devenir herbivore ! Grand-mère veut devenir herbivore !

Au début, ça a été un peu difficile pour Gracieuse. Un matin, alors qu'on prenait le petit déjeuner tous ensemble, elle nous a même avoué entre deux gorgées de café trop sucré comme elle l'aimait, qu'elle avait rêvé d'un énorme steak bien saignant, qui réjouissait ses narines et lui titillait déjà les papilles gustatives, mais au moment d'enfourner la première bouchée, elle s'était aperçue qu'elle avait oublié de mettre ses dents, elle n'arrivait absolument pas à mâcher sa viande. La pauvre, en

nous contant sa mésaventure nocturne, elle en avait la voix qui tremblait. Mathieu s'est efforcé de la rassurer :

- Ça fait rien, grand-mère, maman sait encore faire des steaks et moi, je te le découpe en tout petits morceaux si tu veux, comme ça tu pourras les gober comme des dattes fourrées !

Renversant la tête en arrière, Gracieuse est partie d'un rire en cascade, si communicatif que bientôt toute la tablée s'est esclaffée, à l'exception de mon frère un peu vexé qui ne comprenait pas ce qu'il y avait de si hilarant dans sa proposition. Alors, prenant son couteau, Gracieuse a découpé en petits cubes dégoulinants la tartine de confiture d'abricots qu'elle venait de se préparer et a poussé son assiette devant Mathieu en lui disant :

- On verra plus tard pour le steak ! Pour l'instant, mon coco, c'est toi qui as besoin de grandir.

Rasséréné, Mathieu a dévoré ce puzzle de tartine jusqu'à la dernière miette avant de coller à sa grand-mère pour la remercier un bisou bien gluant à l'abricot. Et Gracieuse ne nous a plus jamais reparlé de cauchemars carnivores, visiblement conquise par les bons plats que sa fille prenait le temps de cuisiner avec amour pour nous tous.

J'avais un an quand maman est devenue végétarienne. Nous étions partis en escapade en Normandie chez des amis qui vivaient là-bas dans une ferme. En ce samedi matin d'automne, maman était heureuse de quitter la banlieue parisienne où on habitait encore à l'époque, pour aller respirer un peu l'air pur de la campagne le temps d'un week-end.

Dans la cour de la ferme, on avait été accueillis par une foule vindicative de poulettes, échappées par un trou dans le grillage du poulailler, qui jacassaient à qui mieux mieux, comme pour protester vigoureusement contre le sort inique réservé à leurs œufs par Marine, l'amie de mes parents, qui en faisait une razzia tous les matins. Maman était ravie, ça lui rappelait son village d'Algérie où les animaux se promenaient souvent en liberté dans les ruelles. Moi, je dormais paisiblement contre son sein mais Clara s'est tout de suite précipitée hors de la voiture pour aller courser les poules. Le week-end s'annonçait bien.

Alors qu'ils étaient mariés depuis presque dix ans, les amis de mes parents n'avaient pas encore réussi à avoir d'enfants et ça leur faisait plaisir d'accueillir chez eux une petite fille et un bébé. Je ne me suis pas réveillée tout de suite lorsque maman m'a mise dans les bras de son amie, mais quand j'ai fini par ouvrir les yeux et que j'ai commencé à gazouiller, Marine, la voleuse d'œufs, en a été si émue, paraît-il, qu'ensuite elle ne m'a pratiquement plus lâchée de la journée.

Tout à la joie de ces retrouvailles, Bruno, son mari, a annoncé que c'était l'occasion rêvée d'égorger un cochon de lait en notre honneur et de le faire rôtir dans la cheminée. Mon père n'était pas très chaud à l'idée de manger du porc. Comme il avait vécu quelques temps en Algérie, il s'était habitué à ne plus toucher à cette viande considérée là-bas comme impure, et il craignait aussi que la mort du cochon traumatise Clara qui était encore petite. Maman n'a trop rien dit. Leurs amis étaient si gentils, si attentionnés, qu'elle ne voulait pas non plus jouer les trouble-fête. Dans l'après-midi, quand Bruno nous a montré le jeune goret qu'il avait l'intention de tuer pour nous, Clara s'est exclamée :

- Mais il est adorable ! On ne va pas le manger !

Bruno a ri de bon cœur :

- Tous les animaux sont adorables si tu vas par là. Si on réfléchit trop, on ne peut plus rien manger.

Maman aussi était choquée.

- Si ça ne vous fait rien, j'aime autant ne pas rester ici quand il va mourir. Je vais me promener dans la forêt et j'emène mes filles.

Comme mon père ne voulait pas laisser partir ses femmes toutes seules, il nous a accompagnées, laissant à nos hôtes le soin de préparer le succulent dîner qu'ils nous réservaient.

Pendant notre promenade, à ce que maman m'a raconté, son sang n'a fait qu'un tour lorsqu'elle a distinctement entendu, malgré la distance, les hurlements insoutenables du cochon supplicié. En voyant Clara bouleversée se boucher les oreilles, mon père l'a prise dans ses bras pour la consoler :

- Ne t'inquiète pas, ma chérie. Le cochon crie parce qu'il a peur devant tout son sang qui s'écoule, mais il n'a pas mal.

Pour le coup, maman s'est fâchée :

- Non mais ça va pas, de lui raconter des idioties pareilles ?! Qu'est-ce que tu en sais, toi ? Je voudrais bien t'y voir, la gorge entaillée !

A ces mots, Clara s'est carrément mise à pleurer à chaudes larmes.

- Oh excuse-moi, ma chérie...! a bredouillé maman désespérée. En fait, c'est beau, c'est un animal qui se sacrifie pour qu'on puisse manger à notre faim.

Dans ce petit bosquet, en cette radieuse fin d'après-midi où le soleil faisait danser des taches de lumière dorée sur le sol jonché de feuilles mortes, nous étions tous les quatre atterrés, à porter le deuil d'un malheureux goret que l'on n'avait pourtant fait qu'entrevoir un bref instant, en le sachant déjà condamné.

A notre retour de promenade, quand nous sommes revenus pour le dîner, en rentrant dans la maison mon père a été bien obligé d'admettre que ça sentait bigrement bon. Mais lorsque maman a vu le petit cochon de lait qui grillait dans la cheminée, empalé sur sa longue broche toute luisante de graisse, elle a tout de suite demandé à son amie s'il ne serait pas possible de dîner plutôt dans la cuisine, parce que la vue de cette pauvre bête lui coupait l'appétit. Marine n'a pas fait d'histoires, elle s'est empressée de nous dresser une jolie table. Le dîner avait retrouvé son allure de fête, avec ses bougies sur la nappe à carreaux et le bon vin que Bruno avait débouché pour l'occasion. Tout le monde a mangé du cochon sauf moi, qui en étais encore au biberon et à la compote de pommes. Mes parents se sont bien gardés de parler des cris d'agonie qu'ils avaient entendus. Le lendemain, Clara a appris à traire une chèvre. Elle était très consciencieuse : elle s'appliquait et tirait la langue, mais quand Bruno lui a tendu son premier verre de lait, elle n'a même pas voulu y goûter, l'odeur la révoltait. Pour voir, mon père a trempé un doigt dans le lait et m'a fait goûter. Je l'ai tété goulûment, ce qui a décidé Clara à essayer à son tour, tandis que je suçotais avec ivresse tous les doigts qu'on me présentait.

Somme toute, ce week-end avait été une réussite malgré le malheureux incident du cochon égorgé. Mes parents ont

remercié chaleureusement Bruno et Marine pour leur amitié et les bons moments qu'on avait partagés. Mais le dimanche soir, de retour chez nous, quand maman s'est mise à préparer le dîner, elle a déclaré à mon père qu'elle ne voulait plus jamais manger de viande et il n'a pas essayé de la faire revenir sur sa décision. Pendant quelques temps encore, elle a continué à en cuisiner pour lui et pour Clara, bien que ma sœur commence aussi à rechigner sur ses cuisses de canard, et surtout pour moi parce qu'à l'époque elle craignait que je risque de manquer de protéines si elle me supprimait la viande de mon régime alimentaire. Et puis un jour mon père a décrété que lui aussi serait végétarien, ce serait plus simple, et Clara a suivi. Alors, quand Mathieu et Stella sont nés, la question ne s'est même pas posée. C'était entendu, chez nous, personne ne mangeait de viande. A part Gracieuse, et encore, seulement en rêve.

Bliska et Catulus

Une qui s'est bien vite avérée résolument carnivore, c'est la petite chienne que Gracieuse nous avait offerte pour Noël. Car en plus de toute la marmaille, il y avait désormais un caniche dans la maison. Ma grand-mère avait toujours aimé les animaux. Ça l'avait rapprochée de Germain, son vétérinaire de mari, qui ramenait régulièrement chez eux un oiseau blessé à l'aile ou un chien abandonné trop maigre pour tenir debout qui avaient besoin de se refaire une santé. Dans sa jeunesse, Gracieuse avait pris l'habitude de nourrir tous les chats errants de Bordj El-Haouès, qu'elle entendait sauver de la folie du désert, dont la brûlure n'épargne personne. Elle était trop respectueuse de leur liberté pour prétendre les apprivoiser, mais elle ne manquait jamais de les gratifier d'un petit morceau de viande séchée ou de poisson, qu'elle gardait précieusement à leur intention dans les vastes poches de ses jupes. Depuis le temps, ils s'étaient tous donné le mot, et dans la rue quand elle allait faire ses courses, une horde de chats l'escortaient, plus ou moins borgnes, la queue en berne ou l'oreille arrachée dans quelque échauffourée, mais le cœur vaillant et l'âme indomptée...

Je me rappellerai toujours ce Noël où nous avons trouvé la petite chienne dans sa corbeille en osier sous le sapin scintillant de guirlandes clignotantes. C'était une minuscule boule chaude, elle avait à peine six semaines et en guise de paquet cadeau, ma grand-mère lui avait noué un gros nœud de satin rouge sur la tête. La pauvre, elle n'arrêtait pas de se gratter dans le vain espoir de se débarrasser de ce ruban ridicule. C'est Stella qui l'a vue la première. Aussitôt, elle l'a

prise dans ses bras pour la cajoler. La chienne tremblait de tout son corps dodu, mais ma petite sœur était au comble du bonheur :

- C'est moi qui l'ai trouvée, alors elle est à moi !

Mathieu ne l'entendait pas de cette oreille :

- Tu veux rire ! Elle était posée juste devant mes chaussons. C'est mon cadeau !

Et de s'emparer illico du bébé caniche si maladroitement qu'il l'a fait tomber par terre dans un couinement strident. En représailles, Clara s'est jetée sur lui pour le gifler avant de se précipiter à quatre pattes sur la petite chienne qui semblait tétanisée. Avec une douceur dont elle n'était pas coutumière, ma grande sœur lui a caressé délicatement la tête avant de l'approcher de son visage, fourrant son nez dans ses poils bouclés avec un sourire attendri :

- C'est drôle, elle sent le bébé.

Intriguée, je m'approche. De l'index, je lui touche le bout du museau et voilà qu'elle se met à mordiller mon doigt. Mathieu et Stella se sont exclamés d'une seule voix :

- Elle a faim !

Comme on avait de la blédine à la maison, tout de suite ma mère a couru lui en préparer. Nous en avons complètement oublié la montagne de cadeaux qui nous attendaient au pied du sapin. Revenue de la cuisine, maman a posé la gamelle par terre devant la chienne qui a commencé par renifler longuement sa bouillie d'un air méfiant, puis a pointé un minuscule bout de langue rose histoire de goûter, avant de sauter carrément dans la gamelle pour dévorer ce festin de Noël avec un appétit qui faisait plaisir à voir. Dès qu'elle a eu fini, Stella s'est ruée sur elle pour récupérer son bien.

- Attention, tu vas t'en mettre partout !

Couverte de bouillie, Stella a emmené la petite chienne dans la cuisine pour la nettoyer.

Il ne restait plus qu'à lui trouver un nom. Stella, qui ne la lâchait plus, voulait la baptiser Trésor, mais sur ce sujet comme sur tout autre, Clara entendait avoir le dernier mot, et elle a aussitôt décrété que c'était nul comme nom, surtout pour un caniche, que c'en était presque insultant.

Pour nous guider dans notre choix, mon père a précisé qu'il convenait de chercher un nom commençant par un B, puisque c'était l'année des B. Je me disais que Blédine, ça ne lui irait pas mal, mais Mathieu s'est écrié qu'on n'avait qu'à l'appeler Belsidière comme nous. Gracieuse trouvait ça parfait : ça montrerait à cette petite bestiole effarée qu'elle faisait partie de la famille. Seulement une fois de plus, Clara a posé son veto :

- Non, ça ne va pas du tout. Tout le monde va se moquer de nous. Moi j'ai aucune envie de porter un nom de chien...

Comme elle avait commencé à étudier le russe au collège, elle a décrété que Bliska – qui signifie « proche » – conviendrait à merveille. Ma petite sœur a tout de suite accepté. Elle trouvait que c'était déjà interminable, ce conciliabule, tout ça pour choisir un nom ! Mes parents étaient enchantés de l'idée, fiers des dons de linguiste de leur fille aînée, ma grand-mère était tout à fait pour et comme tout le monde avait l'air d'accord, Mathieu et moi, on s'est rangés à l'avis de la majorité.

Bliska était pourrie gâtée. Stella la changeait régulièrement, et comme une star, elle avait droit à trois tenues successives dans une seule et même journée. Au début, elle avait bien tenté d'arracher ces accoutrements dont on l'affublait, et puis elle s'est laissée fléchir par le regard bienheureux que Stella posait sur elle chaque fois qu'elle lui enfilait avec amour un petit gilet ou une paire de chaussettes tricotées qui la rendaient totalement handicapée. Bliska acceptait tout de nous par pure lâcheté : elle n'osait même pas se débattre de peur de nous offenser. Mon frère pour s'amuser l'installait sur un coussin au fond de la brouette et courait à travers le jardin, faisant du slalom entre les citrouilles en poussant l'engin bringuebalant dans lequel Bliska se terrait, absolument incapable de manifester sa terreur par des aboiements qui l'auraient pourtant sauvée.

Elle finissait par avoir peur de tout. Un bourdonnement de guêpe suffisait à l'alarmer, elle jappait de terreur devant les papillons. Dès qu'il y avait à la maison un invité qu'elle n'avait jamais vu, on pouvait être sûr qu'elle ferait pipi tous les trois mètres pour se rassurer. Au moins c'était la preuve qu'elle était bien chez elle !

Bref, Bliska n'avait rien d'une aventurière. Mais elle était heureuse, menant tranquillement sa vie de caniche, toute mignonne avec ses beaux poils bouclés, jusqu'au jour où Gracieuse, qui était en train de lui gratter le ventre, a estimé qu'il était plus que temps de la débarrasser de cette toison de petit mouton pour qu'elle soit un peu coquette. Elle a demandé à maman de l'accompagner en voiture avec la chienne au salon de toilettage. Quelques heures après, Bliska est rentrée à la maison toute fière de son nouveau look, mais quand on l'a vue, c'était la bérézina : elle était trop kitsch avec ses pompons aux pattes et son museau pointu de fouine ! La pauvre, on lui avait même rasé ses jolies moustaches. Moi avec mes cheveux trop courts, je me sentais plutôt solidaire, mais tous les autres étaient pliés de rire. Blessée par leurs railleries, Bliska est allée cacher sa honte sous un buffet. Pendant trois jours, on a été obligés de lui apporter sa gamelle sous le meuble d'où elle ne voulait plus bouger. Puis décidant qu'on lui avait laissé suffisamment de temps pour faire le deuil de ses bouclettes, Stella s'est couchée par terre et l'a tirée par une de ses pattes tondues pour la serrer contre son cœur. Afin de lui prouver qu'elle serait toujours là en cas de coup dur, elle lui a enfilé une jolie petite cape rose bonbon pour dissimuler sa nudité, et Bliska rassérénée s'est remise à gambader.

Un beau jour, un chat est arrivé à la maison. Le professeur de latin de Clara avait annoncé à ses élèves qu'il avait un chaton tigré qu'il avait l'intention de donner. Inquiète à l'idée qu'il risque d'atterrir dans une famille où il serait maltraité, ma grande sœur estimait qu'il était de notre devoir de l'adopter. Au début, mes parents se montrèrent pour le moins réticents. Ayant pu constater à quel point nous avons détourné notre chienne de sa nature animale, ils hésitaient à nous offrir un chat à qui nous ferions peut-être subir le même sort. Nous n'aurions sans doute jamais réussi à les faire changer d'avis sans le renfort bienvenu d'une armée de souris qui avaient envahi la maison, poussant l'insolence jusqu'à narguer maman dans sa propre cuisine. Avant de céder, mon père a pris Stella entre quatre z'yeux.

- Cette fois-ci, pas question de lui mettre des habits, on est bien d'accord ? Il doit devenir un vrai chasseur.

Stella a promis tout et son contraire, et c'est ainsi que le chaton a fait chez nous une entrée remarquée, jaillissant de sa boîte à chaussures percée de trous pour qu'il respire. On l'a d'abord baptisé « Cat », mais en hommage au professeur de latin on n'a pas tardé à l'appeler « Catulus », d'autant qu'il avait l'arrogance d'un général romain ! A chaque fois qu'on lui apportait un bol de lait, il le dédaignait ostensiblement pour bien nous signifier qu'il n'avait en rien besoin de nous pour se nourrir puisqu'il avait pour terrain de chasse la maison entière, riche en souris de la cave au grenier, sans parler du jardin et de la forêt voisine.

Au contact de ce nouveau venu, l'instinct animal de Bliska se réveillait de jour en jour. Catulus devint pour elle un modèle à suivre, dont l'exemple l'empêcherait de se perdre définitivement dans le monde des humains. Elle avait mis tout son espoir entre les pattes de ce chat, dont elle désirait l'alliance au point de lui faire des avances éhontées. Et lui, qu'on ne pouvait jamais caresser, se mettait à ronronner dès qu'elle l'approchait. Bliska lui laissait même manger ses croquettes. Et Catulus, pour la remercier, lui ramenait des souris dans son panier, que l'on retrouvait au matin, mortes, entre les pattes de la chienne qui n'avait aucun flair et n'avait même pas remarqué le cadeau qu'on lui avait fait.

Seulement Catulus avait une case en moins. Par moments, comme pris de démence, il se mettait subitement à grimper aux rideaux, toutes griffes dehors, à tourner sur le tapis comme une toupie ou à lacérer furieusement le canapé qui perdait déjà son rembourrage, ce qui nous mettait en joie même si ça amusait moins nos parents. Dès qu'il entrait dans une de ces crises, on hurlait dans toute la maison :

- Vite, venez voir ! Catulus est complètement barjo !

Et on accourait pour observer ses folles extravagances. Il n'y avait rien à faire, à part attendre que ça lui passe, d'autant que ça ne durait jamais très longtemps. Bientôt il se fatiguait de ses propres excès, se couchait sur le flanc, l'air égaré, la queue frémissante, et ne faisait plus mine de bouger. Nous on n'aurait

pas pu l'approcher, mais il arrivait que Bliska l'attrape alors délicatement par la peau du cou pour le déposer dans son panier.

Un jour qu'il était monté au premier étage, attiré sans doute par l'odeur enivrante d'une souris, une crise de folie l'a saisi dans ma chambre. J'avais laissé ma fenêtre ouverte pour aérer. J'ai poussé un cri en voyant le chat se jeter dans le vide. Je me suis précipitée à la fenêtre et je l'ai vu détalé dans la forêt qui côtoyait le jardin.

Devant notre chagrin, mes parents sont partis à sa recherche, en emmenant Bliska à tout hasard, en guise d'appât. Mais tous nos efforts furent vains. Catulus était définitivement retourné à sa nature sauvage, abandonnant notre malheureux caniche à ses culottes bouffantes et à ses gilets de flanelle.

La pause goûter

Sans grande passion, je poursuivais mes cours de violoncelle. Les premiers temps, quand je faisais mes exercices, on aurait dit le brame funèbre d'une biche à l'agonie, d'autant que Bliska avait la fâcheuse manie de hurler à la mort pour m'encourager. Alors qu'elle ne surveillait que de loin nos devoirs de classe, maman attachait la plus grande importance à la pratique quotidienne de nos instruments respectifs. Lorsqu'elle se sentait lasse, il lui suffisait pour reprendre courage d'entendre s'élever du fond de la maison la frénésie joyeuse du violon de Mathieu, le piano de Stella, mon violoncelle ou les mélodies suaves de Clara sur sa harpe. Quelle cacophonie ! Sans s'écouter le moins du monde, on jouait ensemble dans des pièces voisines si mal isolées que nos musiques débutantes s'entrechoquaient en un indicible chaos de gammes et d'arpèges. Maman croyait devenir folle. En même temps, ça l'enchantait, c'était son sacrifice pour réaliser son rêve : celui de voir éclore des musiciens dans sa maison, elle qui avait rêvé de jouer dans sa jeunesse, sans avoir le courage d'aller au bout de sa musique.

Elle avait dessiné à notre intention un emploi du temps géant qu'elle avait placardé bien en vue dans la cuisine. Et chaque jour, nous devions mettre une croix à l'endroit de notre prénom pour prouver qu'on avait travaillé. C'était une affaire qui roulait. Jusqu'au jour où ma petite sœur Stella s'est rendue compte qu'elle pouvait impunément mettre toutes les croix qu'elle voulait. Qui irait vérifier que son travail avait bien été fait ? Un matin où je n'avais vraiment pas envie de faire mes gammes, elle m'a expliqué au petit déjeuner, entre deux tartines au miel

des Pyrénées, que si ça m'arrangeait, elle se ferait un plaisir de dessiner une croix pour moi. J'ai ri :

- Quelle sale tricheuse...!

Mais l'idée a fait son chemin. Le lendemain, au lieu de nous consacrer à nos exercices de musique, nous avons transformé avec Mathieu et Stella le salon en château du Moyen Age, pendant que Clara se peignait consciencieusement les ongles des doigts de pied avec un vernis nacré sans nous prêter la moindre attention. Mathieu avait fermé les doubles rideaux pour qu'il n'y ait pas trop de lumière, en laissant juste une fente à chaque fenêtre pour figurer les meurtrières. Stella, que rien n'arrêtait, a sorti de sa poche la boîte d'allumettes qu'elle venait de subtiliser dans le tiroir de la table de nuit de mes parents.

- Ben oui, ils avaient pas d'ampoules électriques au Moyen Age...

S'approchant de Clara, elle lui a confié l'objet du délit : comme c'était la plus grande, c'était à elle qu'il revenait d'allumer des bougies un peu partout.

Mathieu s'était transformé en preux chevalier, avec une passoire cabossée sur la tête en guise de casque. Pour se forger une armure, il avait habilement scotché du papier aluminium sur sa doudoune. Brandissant son épée en plastique, il défiait le monde entier de venir le déloger du piano sur lequel il s'était hardiment perché. Moi, je me promenais à quatre pattes comme un fier destrier, avec des genouillères aux genoux et des coudières attachées à mes mains pour imiter le bruit des sabots. Un coussin brodé par Gracieuse était posé sur mon dos et Stella me chevauchait, coiffée du vieux bonnet de ski avec l'étoile de neige emprunté à la marionnette de mes dix ans. D'une main, elle tirait comme une perdue sur la laisse du caniche qui lui servait de rênes et de l'autre, elle agitait gaiement un petit tambourin qui avait appartenu jadis à Clara, en clamant à qui voulait l'entendre qu'elle était le bouffon du roi.

Plongeant du haut de son piano, mon frère s'est jeté sur elle pour la faire tomber de sa monture et on a fini tous les trois affalés pêle-mêle sur les tapis, morts de rire après une interminable bataille de chatouilles, aux pieds de Clara qui continuait, imperturbable, à se vernir les ongles.

C'était joyeux, ces après-midi pluvieuses où l'on ne pouvait pas mettre le nez dehors. On en oubliait le mauvais temps, les devoirs à faire, jusqu'au moment où on entendait Bliska aboyer dehors pour nous donner l'alerte. Alors, c'était le branle-bas de combat :

- Vite ! Il y a maman qui arrive !

Le temps qu'elle se gare et descende de voiture, Clara s'était ruée dans la cuisine pour inscrire nos croix sur le tableau avant de courir pieds nus récupérer sa harpe. Expédiant derrière le divan son armure doudoune et son épée en plastique, Mathieu se jetait sur son violon tandis que Stella ne prenait même pas cinq secondes pour régler son tabouret, elle commençait directement ses gammes sans rien entendre de ce qu'elle faisait. Moi j'étais déjà dans ma chambre, le violoncelle coincé entre mes jambes et je frottais sans ménagement l'archet dans tous les sens, pour jouer le plus fort possible.

Quand ma mère, les bras chargés de courses, entrait dans la cuisine, en entendant la maison trembler sur ses fondations, ce brouhaha épouvantable l'emplissait d'allégresse. Dans sa candeur, elle se réjouissait de nous voir si assidus, rivalisant d'ardeur à faire nos exercices. Elle nous criait :

- Eh, les poussins ! Ça vous dirait, une petite pause goûter ?

Pas contrariants, on lâchait illico les instruments qu'on venait à peine de retrouver pour accourir dans la cuisine et prendre un goûter bien mérité sous l'œil ravi de maman.

Le portrait de Gracieuse

Depuis plusieurs années, mon père s'était mis à l'aquarelle, comme il en rêvait depuis toujours. Même s'il n'était sans doute qu'un peintre du dimanche, ses tableaux, auxquels il consacrait désormais le plus clair de ses loisirs, me plaisaient immensément. Je crois surtout que j'étais flattée d'appartenir à une vraie famille d'artistes...

Un beau jour, il a décrété que le temps était venu pour lui de s'attaquer aux portraits. Chaque pièce de la maison était décorée de ses paysages. La beauté intacte de la nature le touchait tant qu'il n'avait peint jusque-là que des arbres, des montagnes, la mer déchaînée, même si parfois, sur certains de ses tableaux, on devinait une petite maison, presque impalpable tant la pierre en était pâle.

Mon aquarelle préférée était accrochée à un endroit où on ne la voyait guère. Mon père n'aimait pas beaucoup cette peinture trop enfantine à son goût, qu'il n'avait même pas pris la peine d'encadrer et qu'il avait reléguée au-dessus du piano, dans l'espoir sans doute que d'éventuels visiteurs seraient absorbés par notre musique au point d'en oublier son petit tableau.

On pouvait y voir un chêne centenaire, osseux, dont le vert s'était fané, las sans doute de nos gammes quotidiennes qui avaient fait tomber les premières feuilles mortes. On sentait qu'il devait faire froid. Et dans le fond, une église fantomatique se dessinait dans la brume. C'était une toute petite église, comme dans certains dessins animés de Walt Disney. Aucun chemin n'y menait, elle était abandonnée, et pourtant il l'avait dessinée. C'était pour moi un mystère.

Souvent, pour reposer mes doigts, je me tournais sur mon tabouret à vis et j'observais ce paysage désolé où plus personne ne passait. J'aurais eu envie d'entrer dans l'église. Je fermais les yeux et j'entendais bruire les feuilles du chêne qui jouaient dans le vent pour m'inciter à me remettre à mes *Etudes de Cramer* tellement rébarbatives. Je ne sais pas pourquoi je n'ai jamais dit à mon père que j'aurais aimé avoir ce tableau dans ma chambre à la place du champ de lavande pimpant qu'il avait peint pour mes onze ans. J'aurais vraiment préféré que l'église abandonnée de Walt Disney hante mes rêves de fillette.

En ce début de juin qui nous promettait un bel été, même si les nuits restaient fraîches dans ces montagnes où la chaleur a du mal à s'installer, mon père avait donc décidé de prendre une vraie journée de congé. Il avait posté son chevalet dans le jardin au pied du cerisier qui croulait sous les fruits. Il n'avait pas choisi cet endroit par hasard. Oh, ce n'était pas pour la lumière ou pour la beauté du paysage, mais pour se sustenter de bonnes grosses napoléon, qui étaient ses cerises préférées et que son régime n'interdisait pas.

Au petit déjeuner, il avait demandé à l'assemblée s'il pourrait faire le portrait de l'un d'entre nous, n'importe qui, il lui fallait juste un cobaye. Maman a vite filé dans la cuisine pour préparer des toasts. L'idée de rester plantée sur un tabouret pendant plusieurs heures d'affilée ne la tentait pas du tout. C'est Gracieuse qui s'est portée volontaire :

- Ben moi, j'ai rien à perdre ! Je suis déjà ridée comme une vieille pomme oubliée au fond du garage et qu'on retrouve à la fin de l'hiver, perdue entre deux cageots. De toute façon, vous ne pouvez pas me rater.

C'est drôle, elle avait toujours vouvoyé mon père, alors qu'ils étaient les meilleurs amis du monde. Visiblement ravi, il s'est levé de table et lui a serré la main pour sceller leur accord. Mais Gracieuse a pris sa voix moqueuse de vieille dame qui tient à faire respecter ses droits :

- Et en échange, j'aurai quoi ?

Mon père l'a regardée dans les yeux et lui a rétorqué avec le plus grand sérieux :

- Un baiser, Madame Garnier.

Mais quand elle lui a tendu sa joue, il a précisé :

- Seulement si vous êtes sage et que vous ne bougez pas.

Sur quoi il s'est rassis pour terminer son café.

La séance de dessin s'est déroulée tranquillement, avec quelques ponctuations de Gracieuse qui réclamait de temps en temps :

- Les enfants, apportez moi un jus de fruits !

On s'empressait de réaliser ses moindres désirs. Dans la cuisine, c'était souvent Stella qui ouvrait en grand le frigo dont elle sortait la bouteille de jus d'ananas, la boisson favorite de Gracieuse, pour aller lui servir un verre plein à ras bord dans l'espoir d'entrevoir le portrait que crayonnait mon père. Mais il se hâtait de le cacher dès que quelqu'un approchait.

Pour faire patienter son modèle, il lui jetait régulièrement quelques cerises, que ma grand-mère gobait goulûment en se plaignant une fois sur deux qu'elle avait avalé le noyau. L'après-midi était déjà bien avancée, la lumière se faisait plus douce et le soleil rougissait. On commençait tous à se languir du portrait de mon père, qui tirait la langue avec application pour que son coup de crayon soit plus aiguisé.

C'est maman qui a interrompu la séance de pose en sonnant la cloche pour le dîner. A peine mon père a-t-il entendu le premier tintement qu'il a posé son crayon et s'est approché de Gracieuse pour lui donner galamment le bras en lui disant :

- Ça y est, Mémé Zatopek, vous êtes libre. Un bon dîner, ça va vous requinquer !

Ils sont remontés tous les deux vers la maison. Après avoir été obligée de se taire toute la journée, ma grand-mère était intarissable et n'arrêtait pas de nous tenir de grands discours sur Van Gogh et son oreille coupée, sur Renoir, sur Picasso, dont elle n'aurait jamais eu l'idée d'aller voir les tableaux dans un musée mais qu'elle tenait en haute estime parce que ses œuvres étaient tellement célèbres.

Ce soir-là, le dîner a été très animé. Mon père présidait fièrement la table. Comme il s'était bourré de cerises toute l'après-midi, il n'avait pas grand appétit mais il mangeait quand même pour ne pas décevoir maman qui avait mis les petits

plats dans les grands. Après toutes ces émotions, Gracieuse s'était assoupie devant son bol de soupe. Mon père s'est levé en souriant, lui a fait une caresse affectueuse sur la joue et lui a chuchoté à l'oreille :

- Eh, grand-mère, réveillez-vous. Vous devez reprendre des forces, parce que demain, je dois finir votre portrait.

Gracieuse s'est mise à rire, prétendant avec une mauvaise foi confondante qu'elle ne dormait pas du tout et qu'elle n'était même pas fatiguée. Elle s'est redressée bien droite sur sa chaise, mais avant de reprendre sa cuiller, elle a saisi la main de mon père qu'elle a serré entre ses paumes douillettes.

- Tout de même, vous n'êtes pas un homme de parole. Vous avez oublié mon baiser.

De sa main libre, mon père a fait semblant de lui tirer la barbichette.

- Vous aurez votre baiser quand j'aurai fini votre portrait.

Subitement, il a changé d'expression :

- Je l'ai oublié dehors ! Avec l'humidité...!

Il a couru dans le jardin récupérer l'aïeule qui reposait sous le cerisier. Après, au lieu de passer par la porte de la cuisine, il a préféré faire tout le tour de la maison, son chevalet à la main, son crayon derrière l'oreille, sa gomme à la bouche, pour rentrer en douce par derrière afin que personne ne puisse voir son dessin.

Ma grand-mère derrière son sourire malicieux a fait une petite grimace qui voulait tout dire, précisant au cas où on ne l'aurait pas compris :

- J'ai bien peur qu'il m'ait loupée...

Sur ce, elle s'est levée sans même finir sa soupe, elle a fait claquer une bise sur chacune de nos joues avant de partir se coucher en nous lançant par-dessus son épaule :

- Vous saluerez le maître.

Le lendemain, Gracieuse n'a pas paru au petit déjeuner. C'était plutôt insolite : c'était son repas préféré, pour rien au monde elle ne l'aurait sauté. A dix heures moins le quart, maman un peu inquiète va voir dans sa chambre et la trouve encore au lit, ses lunettes sur le nez, en train de feuilleter tranquillement une revue de tricot, comme si de rien n'était. Ma

mère s'assied sur le rocking chair et lui demande d'une voix forte pour s'assurer qu'elle l'entende :

- Maman, tu vas bien ? Tu veux que je t'apporte ton petit déjeuner au lit ?

- Oh, ça ne serait pas de refus. J'avais peur que ton mari me kidnappe pour une nouvelle séance.

Maman se met à rire :

- Ne t'inquiète pas ! Je crois qu'il n'a plus besoin de toi. Ce matin, il s'est levé aux aurores pour te faire la surprise. Il voulait à tout prix que tu découvres ton portrait au petit déjeuner.

- Il est fini ?

- Pas tout à fait, je crois. Presque.

Là, Gracieuse se lève d'un bond, sans prendre la peine d'enfiler ses chaussons. Pieds nus, sans même ôter ses lunettes, elle déboule dans le petit salon, échevelée, dans sa chemise de nuit rose pâle aux manches bouffantes, qui lui donnait beaucoup de prestance.

- Où est mon portrait ? Je veux le voir.

Mon père a lentement penché sa tête sur le côté comme pour mieux la regarder.

- Alors, Madame Garnier, prête pour la dernière séance ?

Dépitée de s'être ainsi laissée piéger, ma grand-mère a marmonné, plaintive :

- Oh non... Je pensais qu'il était terminé.

- Allez, j'ai encore un petit peu besoin de vous.

Du coup elle est repartie tête basse se coiffer et s'habiller. Elle en a oublié de prendre son petit déjeuner.

Bravement, elle a fait une nouvelle séance de pose sous l'œil de mon père armé de son crayon, qui s'escrimait sur son dessin, reprenait une ombre d'un coup de gomme, corrigeait un détail trop appuyé, conscient de l'importance de sa mission, puisqu'il s'agissait de rendre à sa belle-mère un hommage digne d'elle, qui l'immortaliserait.

Quand il a eu terminé, il a remis son crayon derrière son oreille et s'est reculé de quelques pas pour admirer son premier portrait. Quant à Gracieuse, elle n'osait plus bouger un cil. Depuis le temps qu'elle tenait la pose, elle n'avait pas réalisé

que cette fois c'était bel et bien fini. Mon père lui a apporté une cerise et comme promis, il l'a embrassée sur la joue.

- Ça y est, grand-mère. Vous pouvez venir voir. Vous êtes très belle.

Gracieuse s'est levée lentement avec un sourire d'expectative et s'est avancée vers le chevalet. Quand elle a vu le dessin, elle est partie d'un grand éclat de rire. Elle riait si fort que nous avons tous accouru.

- Quelle blague ! Ce n'est pas moi ! Vous m'avez fait tellement de rides...!

A la réflexion, elle a ajouté :

- Quand même, je l'aime bien. Je peux le garder ?

- Bien sûr. Il est pour vous.

Le temps qu'on arrive, elle avait déjà descotché la feuille de dessin et l'avait roulée vite fait bien fait, tout en nous assurant :

- Il est très ressemblant.

- On peut le voir ?

- Non, il est à moi. Je veux que personne ne le voie.

Et de ce pas, elle est allée le cacher dans sa chambre.

Après sa mort, j'ai vainement fouillé dans ses affaires sans jamais retrouver ce portrait. Je la soupçonne fort d'avoir attendu que tout le monde soit couché pour le brûler dans la cheminée, afin de ne pas laisser derrière elle d'indices compromettants...

La porte

On a tous nos petits secrets. D'où me vient ce besoin de faire surgir ainsi mon passé de la vieille malle des souvenirs, dont j'avais pourtant pris soin de bien fermer le cadenas pour ne laisser personne les galvauder ? Je croyais en avoir fini, mais ils me reviennent comme une comptine oubliée qu'on fredonne sans même s'en rendre compte, pour se rassurer dans le noir...

Souvent, je pense à Clara et ça me brise le cœur. Nous avons toujours eu tant de mal à nous parler. Elle avait parfois la dent dure et je craignais d'avoir à subir ses sarcasmes. Pendant mon enfance, c'était souvent à l'occasion des repas qu'on se lançait dans des discussions à n'en plus finir sur les sujets les plus variés. Je me rappelle un soir où pour changer, le débat portait sur la musique. Si gentil d'ordinaire, mon père avait des reproches à me faire :

- Lise, je ne comprends pas que tu travailles si peu ton violoncelle...

Je marmonne, pas très fière :

- J'ai trop de devoirs.

- Enfin, c'est pas croyable ! Ne me dis pas que tu ne trouves pas une demi heure par jour...! Il y a tellement d'enfants qui aimeraient pouvoir jouer d'un instrument...

Je détestais ce genre d'argument. J'ai répondu dans ma barbe :

- Il y a aussi tellement d'enfants qui meurent de faim, ça ne nous empêche pas de nous goinfrer de couscous !

- Oui, c'est très bête, ce que tu dis là.

Maman se taisait, mais je sentais bien qu'elle était d'accord avec lui. Mathieu et Stella se faisaient des messes basses, tout ça ne les intéressait guère. Moi, j'avais seulement envie de disparaître à l'intérieur de la cocotte-minute posée au milieu des assiettes. Subitement j'ai vu Clara, juste en face de moi, se dresser pour prendre ma défense :

- Enfin, laisse-la tranquille ! Tu ne comprends pas que ça ne lui plaît pas de prendre ces cours ?!

Mon père ne l'a pas laissée poursuivre :

- C'est à moi de régler cette histoire, tu veux bien ? Surtout que c'est aussi ma faute si elle ne travaille pas davantage. Je ne suis jamais là.

Ma grande sœur ne s'est pas démontée pour autant :

- Mais papa, sa prof, c'est une cinglée ! Je l'ai déjà croisée dans les couloirs en allant à mon cours de harpe, je l'ai tout de suite vu, elle est timbrée ! Elle a failli me bousculer, elle ne s'est même pas excusée ! La grande prêtresse du violoncelle ! Elle secouait la tête, on aurait dit qu'elle avait avalé son métronome !

Sur quoi, Clara a repoussé bruyamment sa chaise et s'est levée, elle a emporté son assiette de couscous dans sa chambre et n'a plus reparu. Eperdue de gratitude, j'ai voulu aller la voir pour la remercier, mais elle s'était enfermée et je n'ai pas osé frapper à sa porte. Je me suis contentée de coller mon oreille contre le battant où un écriteau sans équivoque proclamait : « INTERDIT D'ENTRER ! », et je suis restée ainsi, muette, à guetter l'imperceptible raclement de sa cuiller sur l'assiette.

Aujourd'hui, je me sens si loin de Clara, je n'ai même pas le sentiment qu'on a grandi ensemble. En même temps, je me dis qu'on a forcément encore quelque chose à vivre toutes les deux. Mais quoi ? Si on m'avait prédit un jour que je connaîtrais à peine les enfants de ma propre sœur, je n'aurais pas voulu le croire. Olivier, son aîné, a déjà neuf ans et demi. Je l'ai vu si peu. Et la petite de cinq ans, la dernière fois que je suis passée chez eux, elle est partie se cacher, elle ne voulait même pas me dire bonjour. Clara s'est excusée, mais c'est moi qui avais

envie de lui demander pardon. Cette porte infranchissable qui nous sépare, c'est moi qui l'ai fermée à double tour.

Je voudrais tellement connaître mieux sa petite famille, mais elle ne m'appelle jamais pour prendre de mes nouvelles, et moi non plus je ne fais pas le premier pas. Une fois, mon neveu m'a écrit. En ouvrant ma boîte aux lettres, j'ai trouvé une enveloppe venue d'Auvergne, avec un dessin à l'intérieur. On pouvait y voir une maison, une immense maison avec plein de fenêtres et des chats qui se promenaient partout. Au dos, Olivier avait marqué : « C'est la maison de Lise ». Il a toujours vécu à la campagne, il ne sait même pas que j'habite un studio parisien avec un piano qui prend toute la place, au point que je suis obligée de me faufiler pour entrouvrir mon unique fenêtre si je veux aérer un peu. Alors, des chats, non merci ! J'imagine Catulus, le pauvre, il serait mort de claustrophobie...!

J'ai punaisé ce dessin au-dessus de mon lit. C'est seulement quelques jours plus tard que j'ai remarqué qu'Olivier n'avait pas dessiné de porte à ma maison. Aujourd'hui, en guise de réponse, je voudrais envoyer à ma sœur une grande feuille blanche sur laquelle on pourrait voir une porte, juste une porte, ouverte. Je ne prendrai même pas la peine de dessiner la serrure, c'est trop risqué.

Les croissants de Fromentine

Cette année-là, mon père avait hérité d'une petite maison au bord de la mer en Vendée, léguée par une vague tante qu'on n'avait jamais rencontrée. Désormais, laissant Bliska à la garde de Gracieuse qui ne demandait que ça, nous allions passer nos étés dans ces lieux enchanteurs. A chaque fois, on faisait la route entassés tous les six dans la voiture, avec Clara qui ne cessait de se plaindre qu'à l'arrière on n'arrêtait pas de gesticuler : comme elle était beaucoup plus grande que nous, elle s'octroyait pratiquement toute la place, et coincée entre Mathieu et Stella, je devais farouchement jouer des coudes pour défendre un semblant d'espace vital. Bref, pendant tout le trajet la bataille faisait rage ! Quand on devenait par trop bruyants, mon père choisissait une symphonie de Berlioz ou de Dvorak et montait le son jusqu'à ce qu'on finisse par se taire pour écouter la musique. Ces six cents kilomètres n'en finissaient plus, c'était un vrai pèlerinage pour atteindre notre îlot de bonheur : la maison de nos vacances, juste derrière l'église qui donnait sur la place principale du village. Il avait un joli nom, ce village, il s'appelait Fromentine. En général, lorsqu'on finissait par arriver à bon port, tous les enfants dormaient à l'arrière, entassés pêle-mêle, la tête de l'un nichée sur le ventre de l'autre, dans la paix enfin revenue des rêves partagés. Mes parents descendaient sans nous réveiller, le temps d'ouvrir la maison et de tout préparer. Ensuite ils récupéraient délicatement chacun un des petits et les portaient tout endormis dans les lits jumeaux de leur chambre. Puis Clara et moi, titubant de sommeil, on rejoignait la nôtre, où nous étions hélas obligées de partager le même grand lit.

Les premiers jours, on évitait de se parler toutes les deux, chacune campait farouchement sur ses positions. Clara avait choisi son côté, moi le mien, et on s'inventait des frontières dans les placards, au milieu du matelas, pour n'avoir pas l'impression d'interrompre, ne fût que le temps des vacances, notre guerre perpétuelle. Pourtant au fil des semaines, la cohabitation nous rapprochait et presque malgré nous, une trêve commençait à s'installer.

Un soir, nous avons été obligées de nous allier pour combattre un bataillon de moustiques qui semblaient résolus à nous dévorer vivantes. Comme il se doit, Clara s'était promue d'office commandant en chef et me donnait des ordres pour que notre combat soit plus efficace. Je ne songeais pas une seconde à lui désobéir, car cela faisait déjà plusieurs jours que je me grattais jusqu'au sang, et ce soir je voulais faire payer aux moustiques leur violence gratuite.

- Ne bouge plus, m'a intimé Clara d'une voix autoritaire. Assieds-toi au bord du lit, et dès que je te donne le signal, tu allumes la lumière.

Ça devenait passionnant. On s'obligeait à demeurer parfaitement immobiles, retenant notre souffle, figées dans l'attente. Après quelques interminables secondes, on commençait à entendre s'approcher les moustiques affamés. Et dès qu'on sentait leurs ailes ou leurs pattes effleurer notre peau, ma sœur criait :

- Lumière !

Là, c'était magique. On tapait dans nos mains comme deux folles en comptant une victoire pour chaque moustique mis hors d'état de nuire. A un moment, je vois Clara qui regarde sur son avant-bras un moustique qui restait là, posé.

- Mais tue-le !

- Chut. Attends.

Et j'ai observé. Jusqu'au moment où le moustique qui commençait à la piquer s'est mis à gonfler, gonfler sous la pression de ses doigts qui avaient encerclé la piqûre : du coup, lui ne pouvait plus retirer son dard. Il a fini par éclater sur son bras. Vite, j'éteins la lumière pour ne plus voir ça.

- C'est dégueulasse...!

- Ça servira de leçon aux autres.

En tout cas, on s'est recouchées, heureuses d'avoir gagné la bataille ensemble. Et ce soir-là, j'ai collé mes petits pieds froids sur ses longues jambes tièdes, et ma sœur ne m'a pas repoussée.

Le lendemain à mon réveil, je n'avais qu'une idée en tête, aller déguster un croissant matinal. Les citadins ne réalisent pas la chance qu'ils ont de pouvoir trouver une boulangerie au premier coin de rue. Tout le reste de l'année, comme nous habitions en pleine campagne, il fallait prendre la voiture pour aller acheter du pain. Alors ici, pendant les vacances, j'en profitais. Je me suis glissée hors du lit en faisant le moins de bruit possible pour éviter de réveiller Clara, qui a vaguement grogné dans son sommeil, en tirant le drap sur elle pour s'y enrouler comme à son habitude.

Avant de quitter la maison, j'ai emporté un peu de monnaie pour la boulangerie. Je suis sortie par la porte de derrière en tenant mon vélo par le guidon et j'ai commencé par prendre une grande respiration pour emplir mes poumons d'une vie venue tout droit du fond des océans. C'était le moment que je préférais. Après, j'ai pédalé le plus vite possible pour sentir le vent frais de la mer qui faisait voler des embruns dans mes cheveux courts. Le village s'éveillait doucement à la journée nouvelle. Il n'y avait pas encore de voitures dans les ruelles, pas un bruit, et j'ai roulé ainsi jusqu'au port, qui lui était déjà en pleine activité. Il était charmant, ce port, avec ses quelques bateaux de pêche amarrés au quai par des cordes blanchies au soleil. Trois fois par jour, une navette faisait des allers-retours entre Fromentine et l'Île d'Yeu.

Une fois on avait pris ce bateau pour aller là-bas. Elle n'est pas grande, cette île, on en fait le tour en un seul jour de bicyclette. Les maisons y étaient toutes blanches avec leurs volets fraîchement peints de bleu ou de vert comme la mer qui changeait de couleur aux caprices du vent. On pouvait descendre nager dans de jolies criques rocheuses, mais l'eau y est très froide, même au cœur de l'été, elle ne se réchauffe pas. Alors, on se baignait juste cinq minutes pour se rafraîchir

avant de reprendre notre promenade parmi les buissons d'épines.

Il y a sur l'île d'Yeu un endroit magique. Pour le dénicher, il ne faut pas s'arrêter à la fin du chemin qui longe les falaises. On bifurque sur un autre chemin qui rejoint la citadelle où le maréchal Pétain a fini ses jours derrière les barreaux. Les touristes ne manquent pas de visiter les lieux, et les parents en profitent pour faire à leurs enfants un cours de rattrapage sur cette sombre période de l'histoire de France. Mais si on continue le chemin caillouteux, on ne tarde pas à découvrir une merveille de petit aérodrome avec une courte piste d'atterrissage qui donne l'impression de vouloir se jeter du haut de la falaise. A droite d'une bâtisse ronde peinte à la chaux qui devait servir de tour de contrôle, un avion à hélice semblait avoir été laissé là à seule fin de démontrer que cet aéroport miniature, à peine plus grand que la gare du train électrique que mon frère avait reçu pour son dernier anniversaire, était bel et bien en activité. Comme il n'y avait pas de barrière, ni même de pancarte pour nous en interdire l'accès, on s'est approchés en bavardant entre nous à voix basse, comme si on avait craint d'être pris pour des rôdeurs. Mon père nous a tous photographiés devant l'avion, puis on a récupéré nos bicyclettes de location pour poursuivre l'aventure.

En me rappelant cette journée mémorable, j'ai regardé avec envie ce matin-là, dans le port de Fromentine, les touristes qui laissaient leurs voitures derrière eux pour embarquer à destination de l'île d'Yeu. J'ai attendu que la navette ait pris le large pour aller bavarder avec les pêcheurs, qui m'ont montré leur butin de la nuit. Ils me connaissaient bien, j'étais une des leurs, puisque moi aussi, je m'adonnais à la pêche. Je n'allais pas leur avouer que j'avais été obligée d'y renoncer sous prétexte que maman en avait assez de me racheter sans cesse de nouveaux hameçons. Il faut dire qu'avec moi, les rares poissons qui mordaient à l'appât finissaient toujours par me filer entre les doigts, en gardant mon hameçon en prime pour me narguer !

Une fois terminé mon petit tour de piste, j'ai pris le chemin du retour, en repassant par la plage, « la Croisette » comme Clara

se plaisait à l'appeler, parce qu'en s'y promenant on pouvait être sûr d'y croiser une ou deux connaissances. Sauf qu'à cette heure matinale, elle était pratiquement déserte, à part quelques lève-tôt qui promenaient leurs chiens ou de rares chercheurs de coquillages, en bottes de caoutchouc, un seau en plastique à la main. La plage aux heures de pointe, c'était moins drôle, on m'interdisait d'y jouer au cerf-volant de peur que j'éborgne un vacancier ! Mon beau cerf-volant rouge et mauve, si impatient de survoler les vagues, avec sa queue de vingt-cinq mètres qui ondulait derrière lui. Toute la beauté du cerf-volant, m'avait expliqué Gracieuse, naît de cette bataille farouche qui se livre entre la liberté du vent qui le fait danser, et la ficelle tendue qui le retient prisonnier. Et si on a le malheur de vouloir couper la ficelle pour libérer son vol, le cerf-volant dégringole !

En continuant ma route, je repensais à ça. Maintenant, quoiqu'il arrive, je ne m'arrêterais plus avant la boulangerie, d'où je sentais déjà s'échapper la bonne odeur de pain chaud et de viennoiseries gonflées.

C'était encore une autre histoire de Gracieuse. Lors du siège de Vienne par les Turcs, la famine menaçait la ville encerclée. Lorsque les habitants eurent fini de dévorer jusqu'au dernier chien errant, alors qu'il ne leur restait plus qu'un seul sac de farine à se partager, la décision fut prise d'en faire des pâtisseries en forme de croissants pour défier l'envahisseur ottoman, puisque le croissant de lune était l'emblème dont s'ornaient ses bannières, et de les balancer aux assiégeants par-dessus les murailles. En voyant les Viennois jeter la nourriture, les Turcs se persuadèrent que pour agir ainsi, ils devaient avoir encore assez de réserves pour tenir de longs mois, et décidèrent à contrecœur de lever un siège qui n'avait déjà que trop duré. C'est ainsi que Vienne, qui devait à cette ruse sa délivrance, fit du croissant sa spécialité nationale. Et aujourd'hui dans le monde entier des gens trempent leur croissant dans leur café crème sans se douter une seconde que la viennoiserie qu'ils dégustent a jadis sauvé la Chrétienté de l'invasion de la Sublime Porte.

Oh, comme j'aimais les histoires de ma grand-mère, qui n'en était pas avare. Pour moi, le croissant du matin, c'était avant

tout le symbole des vacances. Faute d'avoir assez d'argent pour en acheter pour toute la famille, je me suis dépêchée de dévorer le mien jusqu'à la dernière miette avant de rentrer à la maison. En arrivant dans la rue principale, j'ai eu la surprise de voir mon père passer le portail juste avant moi sur son vieux vélo rouillé par le sel et l'humidité, en sifflotant : « *Ah, vous dirais-je, maman !* » Il aurait pu choisir autre chose, tant qu'à faire. Cet air, que j'étais en train d'étudier juste avant de partir à Fromentine, me rappelait fâcheusement mon violoncelle, qui attendait mon retour dans les Pyrénées pour recommencer les séances de torture. Mais bon, n'y pensons plus...! Souriant, mon père attend que j'arrive à sa hauteur et en guise de bise matinale, il touche délicatement mon pneu avant avec sa roue.

- T'es déjà debout, toi ?

Lâchant son guidon, il passe la main dans ma tignasse ébouriffée.

- Mon petit bernard-l'ermite. Ça te dirait qu'on aille à la pêche aujourd'hui ? C'est une bonne idée, non ?

- Oui, mais j'ai plus d'hameçon.

- T'inquiète, j'ai de la réserve, dit-il en tapotant sa poche. Et j'ai une autre surprise.

Et de sortir de sa besace un grand sac en papier plein à craquer de croissants encore tièdes.

Tirer, pousser !

Après les vacances est revenu le temps de l'école, qui était aussi le temps de la musique. Un dimanche après-midi, j'étais tranquillement en train de bouquiner *David Copperfield* quand mon père débarque dans ma chambre sans frapper pour me proposer de travailler avec lui mon violoncelle. Ça, c'était tout lui ! Il chantait horriblement faux, il n'entendait rien au solfège, et pourtant il prétendait m'aider. Oh, je savais bien ce que ça voulait dire : il s'allongerait sur mon lit, et très vite, il se mettrait à ronfler.

- Attends, papa, laisse-moi au moins finir mon chapitre.

- Ah, non, poussin, après je dois tondre et je ne peux pas commencer trop tard. Alors, on fait ça maintenant, comme ça tu seras débarrassée.

J'ai pris soin de corner ma page avant de poser à contrecœur le livre sur mon bureau pour ne pas le laisser traîner sur le lit au cas où mon père aurait la mauvaise idée de se replonger dans l'œuvre de Dickens, ce qui m'obligerait à continuer à peiner sur mon violoncelle tant qu'il n'aurait pas fini sa lecture.

Pendant que j'allais me laver les mains, il en a profité pour préparer tout l'attirail en vue de ma séance de travail. Il a attaché une vieille ceinture qui lui appartenait à un pied de chaise, comme il le faisait toujours, pour que je puisse poser ma pique dans un des trous afin que le violoncelle ne glisse pas, et il a installé ma méthode d'Henri Feuillard – grand violoncelliste devant l'éternel, qui avait fait transpirer déjà plusieurs générations de débutants – sur le pupitre de bois qu'il m'avait fabriqué et qui ressemblait à un chevalet de peintre.

Tout était fin prêt, je n'avais plus qu'à prendre place, comme la virtuose de l'archet que j'étais loin d'être, devant mon plus fidèle admirateur qui allait se vautrer sur mon lit pour une bonne petite sieste en musique.

Mon père suivait mes cours depuis le début, et même s'il ne savait pas lire les notes, il faisait de son mieux pour me faire répéter. Parfois, il me disait :

- Travaille bien ta justesse, ma chérie.

Je savais qu'il n'entendait pas si je jouais faux ou non. Mais cela me motivait, je travaillais mieux quand il était là, et même si ses ronflements ne m'étaient pas d'une précieuse utilité, j'étais plus concentrée, je répétais les passages de pouce, les démanchés avec application comme s'il avait été debout derrière moi à me surveiller de près.

Je ne sais pas pourquoi je détestais à ce point travailler toute seule. Après une séance, je me disais souvent que j'aurais très bien pu y arriver, ça n'aurait rien changé. Mais le lendemain, dès que je rentrais de l'école et qu'après mes devoirs, maman m'envoyait faire mes exercices de violoncelle, mes forces m'abandonnaient, je ne savais plus par où commencer. Il n'y avait personne pour installer mon chevalet ou pour m'aider à accorder l'instrument. Pourtant mon père m'avait ramené un accordeur électronique du Japon pour que je puisse sans difficulté jouer sur un instrument juste. Mais quand j'étais seule, tout ça ne servait à rien : je n'arrivais tout simplement pas à m'y mettre.

Parfois, après le dîner, mon père me demandait, plein d'espoir, de lui faire entendre le petit menuet que j'avais commencé à débroussailler en sa présence. Entre-temps, je n'avais pas du tout avancé et j'avais honte, je regrettais de ne pas pouvoir lui interpréter sans faute. Il aurait été si heureux de mes progrès. Au lieu de ça, je prétendais avoir une ampoule qui m'empêchait de jouer. Je me sentais minable et plus tard dans mon lit, je me promettais d'étudier le menuet d'arrache-pied dès le lendemain. Seulement chaque jour c'était le même refrain. Je n'aurais jamais osé l'avouer à mon père, mais je ne me consacrais véritablement au violoncelle qu'en sa présence, c'est à dire fort peu, vu qu'il rentrait tard tous les

soirs de la semaine et ne pouvait guère me faire travailler en dehors du week-end.

Il faut dire que Mademoiselle Saurel m'inspirait une sainte terreur qui ne favorisait guère ma vocation de violoncelliste. Je prenais mes cours avec elle le samedi matin. On avait choisi cet horaire pour que mon père puisse m'accompagner le plus souvent possible. Régulièrement, dans la nuit du vendredi au samedi je faisais d'affreux cauchemars. Mademoiselle Saurel poursuivait mon père dans toute la maison en brandissant son archet en guise d'épée pour lui trancher la tête parce qu'il chantait trop mal. Ou alors, elle s'était introduite chez nous avec un marteau et démolissait sauvagement le piano pour se venger du temps qu'elle avait perdu par ma faute. Je n'arrêtais pas de faire ce genre de rêves absurdes. Bref, à mon réveil, je n'avais jamais très faim. Je me forçais à finir mon bol de chocolat, quand je ne le renversais pas sur la nappe en toile cirée. Je laissais mon père glisser le violoncelle dans sa housse rembourrée, je n'avais même pas le courage de m'en occuper. D'ailleurs, il ne m'aurait pas laissé faire. Jaloux de ses prérogatives, il avait l'impression en portant mon instrument dans la rue, de partager un peu avec moi ces cours qu'il aurait tant aimé prendre lui-même. Moi, je me contentais de le suivre sagement avec mon petit cartable noir où il avait rangé mes partitions. En gravissant les cinq étages de l'école de musique, je me sentais comme un gladiateur sur le point d'entrer dans l'arène. Mon père ouvrait la marche sans se douter que derrière lui, sa petite fille avait tellement peur. J'avais beau essayer de retrouver les premières mesures de mon morceau, tout s'était envolé. Je ne savais plus que les notes de la gamme, et encore ! Elles résonnaient dans ma tête comme un mantra que je ne cessais de me répéter faute de mieux, puisque j'avais oublié la mélodie que j'étais pourtant sensée parfaitement connaître.

A chaque fois qu'on se retrouvait devant la porte « Claude Debussy », mon père me rendait mon violoncelle.

- Allez, on va lui montrer quelle bonne équipe on fait.

Le pauvre, il ne soupçonnait pas que cette semaine encore, je n'avais pratiquement pas travaillé. Comme on était toujours

un peu en avance, lorsqu'on entrait Mademoiselle Saurel était encore en train de donner son cours à l'élève précédent. On se glissait sans bruit à l'intérieur de la salle de musique. J'espérais que celui d'avant jouerait encore longtemps, mais bientôt venait la fin de son supplice. Je voyais parfois des larmes perler à ses paupières quand Mademoiselle Saurel lui écrivait ses devoirs sans lui accorder la grâce d'un regard. Je compatissais sans rien dire. J'attendais que vienne mon tour d'être livrée aux lions.

Au début de la leçon, mon père était souvent un peu tendu. Il était bien obligé de constater que cette femme n'avait aucun sens de la pédagogie, mais il se bornait le plus souvent à m'adresser en douce des sourires navrés tandis que je devais endurer les constants reproches de Mademoiselle Saurel, sans jamais recevoir d'elle la moindre parole d'encouragement.

Ce jour-là, on commençait les extensions. Comme je n'y comprenais rien, elle attrape mon violoncelle pour me montrer, deux fois, trois fois. Elle répète l'extension du deuxième doigt. Je la vois, je l'entends, je ne comprends pas, mais alors rien du tout ! Elle me rend l'instrument et me donne à faire à mon tour le petit exercice, que j'exécute de travers comme il se doit, ce qui a le don de l'exaspérer :

- Enfin, ce n'est pas compliqué ! Là, c'est juste l'extension du deuxième doigt. Quand on en sera au cinquième, tu pourras peut-être te plaindre !

Moi, je regardais mes doigts, j'étais déboussolée, je ne savais même plus lequel était le deuxième. Je les comptais, mais dans quel sens ? Plus elle me criait dessus, plus tout s'embrouillait dans ma tête. Heureusement, mon père est intervenu. En fin diplomate, il s'est avancé avec un sourire conciliant :

- Vous savez, moi non plus je ne saisis pas très bien ce système d'extension...

Avec lui, Mademoiselle Saurel s'est radoucie. Elle lui a pris la main, a posé ses doigts en extension sur sa paume et lui a expliqué qu'avec une petite extension, on obtient un demi-ton et avec une grande extension, on peut faire un ton ou même un

ton et demi. Pour mon père, c'était du chinois, mais il l'approuvait gentiment. La fin du cours a été plus calme.

Mais il y avait des samedis où mon père était trop pris et ne pouvait m'accompagner. Maman me déposait ces matins-là devant l'école de musique avant d'aller faire son marché. Je n'en menais pas large. Mon violoncelle pesait très lourd, j'avais peine à grimper les cinq étages jusqu'à la salle. Quand j'y entrais et que Mademoiselle Saurel constatait que mon père n'était pas là, elle en profitait pour garder plus longtemps le jeune garçon qui passait avant moi, en prenant un plaisir manifeste à le martyriser en ma présence :

- Allez, tirer, pousser ! Tu ne pousses jamais quand il faut ! On avait dit sur le do, pousser ! Sur le mi, tirer ! Tu fais tout le contraire, t'es vraiment bouché !

Lui, rouge comme une écrevisse, arrachait de son violoncelle des notes de plus en plus discordantes, maniant toujours son archet à contretemps. C'était pathétique ! Du coup, elle commençait à lui tambouriner la tête de ses mains osseuses, comme pour lui faire entrer de force le rythme dans le crâne, jusqu'à ce qu'il soit complètement perdu, qu'il ne puisse même plus terminer son morceau. Alors, elle inscrivait rageusement sur son carnet : « A refaire ! ». Moi, j'aurais donné cher pour filer, je n'en pouvais plus d'attendre mon tour. Mais au moment où j'étais prête à m'enfuir en laissant tout en plan, Mademoiselle Saurel m'appelait de sa voix nasillarde :

- Lise, c'est à toi maintenant. Installe-toi ! Donne moi ton instrument que je l'accorde.

Je lui tendais en tremblant mon violoncelle que personne n'avait touché de la semaine. Je ne savais même pas pourquoi je continuais à prendre ces cours. Je jouais toujours plus faux, je n'arrivais pas à faire de vibrato, je n'arrivais pas à dépasser la deuxième position, et pourtant je continuais à me battre. Je sentais la défaite approcher, mais je ne voulais pas m'y résigner et j'essayais tout de même à chaque leçon de défendre mon envie chaque jour plus vacillante de faire de la musique.

Pendant deux ans, j'ai supporté ainsi sans protester les foudres de Mademoiselle Saurel. Jusqu'au jour béni où elle m'a

arraché le violoncelle des bras, comme ça lui arrivait souvent, pour me montrer comment il fallait faire. Devant le spectacle pitoyable de ses gros yeux de crapaud et de ses bajoues flétries qui tremblaient sous les vibrations des cordes, comme rendue à moi-même par cette vision d'horreur, je me suis levée et j'ai dit à mon père :

- Viens. On laisse tomber le violoncelle. Je me remets au piano.

L'aurore

A douze ans, mon engouement pour la musique s'était pour le moins estompé. Après tout, avais-je vraiment besoin d'apprendre un instrument ? Je pouvais toujours écouter des disques magnifiques sur ma minichaîne...

Seulement mes parents n'avaient accepté que j'interrompe mes cours de violoncelle qu'à la seule condition que je reprenne le piano. Et je me demandais avec anxiété à quoi ressemblerait mon nouveau professeur. C'est dans cet état d'incertitude que le mercredi suivant j'ai fourré dans mon petit cartable noir quelques partitions pour aller prendre mon premier cours. A midi, j'attendais maman devant le collège avec un grand poids sur l'estomac. J'avais vu toutes mes copines sortir en courant, toutes joyeuses de n'avoir pas classe l'après-midi puisqu'on était mercredi. Et moi, je devais aller à mon piano, alors que j'avais juste envie d'aller faire du vélo dans la forêt.

Maman est arrivée bien à l'heure au volant de la Renault blanche, elle qui d'habitude se fait toujours attendre. Elle était encore plus gonflée d'orgueil que mon père. A voir le radieux sourire qui illuminait son visage, c'était à se demander pourquoi ce n'était pas eux qui s'étaient inscrits à ces maudits cours ! Oh, je me suis bien gardée de rien dire, je me suis installée sur le siège arrière de la voiture et j'ai attendu qu'elle m'emmène jusqu'à l'école de musique pour troquer mon lourd sac à dos plein de livres de classe contre mon petit cartable noir.

En se garant le long du trottoir, ma mère me propose gentiment :

- Tu veux que je t'accompagne pour ta première leçon ?

- Non, non, maman, ça va. Je suis grande maintenant. Je vais y aller toute seule.

- Bon, je reste là, alors. Je bouge pas. Tu me raconteras ?

- Mais oui.

Dans l'école de musique, je suis passée par le secrétariat pour savoir où était ma salle.

- Monsieur Kaufmann ? Au sous-sol.

Au lieu d'avoir à grimper cinq étages, il suffisait de descendre quelques marches. Je n'ai pas eu de difficulté à trouver, il n'y avait que trois salles. Sans prendre le temps de réfléchir, j'ouvre la première porte. Déjà assis à son piano, le professeur me tournait le dos. En voyant sa couette grisonnante, j'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une femme et j'allais repartir, pensant m'être trompée de classe, quand Monsieur Kaufmann s'est tourné vers moi, les yeux cachés par des lunettes noires, dans cette cave où n'entrait pas la lumière du jour. Il n'était pas rasé et lorsqu'il m'a souri, j'ai découvert ses dents jaunies par le tabac. J'étais intimidée, lui trouvant plus l'air d'un vieux pirate que d'un pianiste, mais lorsqu'il m'a adressé la parole, sa voix était rassurante :

- Mademoiselle Belsidière ? Eh bien, assieds-toi.

Avant de m'installer sur le tabouret, j'ai essayé de le régler pour que mes coudes soient bien à la hauteur du clavier. Monsieur Kaufmann m'a tout de suite arrêtée :

- Attends, on s'en fout du tabouret. Fais voir tes mains.

Il a délicatement pris une de mes mains dans ses grandes pattes. J'étais impressionnée, elles étaient énormes, en comparaison les miennes paraissaient minuscules. Il a soigneusement tâté les muscles, vérifié les articulations, puis de nouveau j'ai eu droit à un sourire de ses dents gâtées :

- Il y a du boulot. Mais on peut en faire une main de pianiste. Qu'est-ce que tu en dis ?

Je me suis surprise à répondre que je serais contente de pouvoir jouer du piano, alors qu'à peine une demi-heure avant, je n'avais qu'une envie, c'était de jeter l'éponge. Après un rapide coup d'œil aux quelques partitions que j'avais apportées avec moi, Monsieur Kaufmann m'a demandé de lui jouer ce qui me plairait.

Il y avait bien ce prélude de Bach, celui en do mineur. J'avais beau le connaître assez mal, je l'aimais particulièrement. Alors, j'ai pris la partition, je l'ai disposée sur le pupitre, ouverte à la bonne page, puis j'ai sagement croisé mes mains sur mes genoux en attendant ses instructions.

- C'est ça que tu veux travailler ?

- Oui, j'aimerais bien. Mais j'y arrive pas vraiment.

- Pose juste tes mains sur le clavier. Sens les touches avec tes doigts, et dans ta tête chante la musique. Tout doucement. « Piano », ça veut dire « doucement ». Il faut apprivoiser les notes...

Comme s'il avait peur d'effaroucher le piano en parlant trop fort, il s'est penché vers moi pour me murmurer à l'oreille :

- Tu l'entends ?

J'avoue que je n'étais pas vraiment accoutumée à cette manière d'appréhender un morceau. J'ai secoué négativement la tête.

- C'est pas grave. Ne te déconcentre pas. Garde le contact avec le clavier et écoute.

De sa belle voix de basse un peu rauque, il s'est mis à chanter la première phrase du prélude. Et à l'entendre ainsi, avec mes mains toujours posées sur les touches muettes, j'ai senti que mes doigts avaient envie de l'accompagner. A un moment, il s'est arrêté de chanter et m'a conseillé de jouer le morceau, les mains ensemble, très, très lentement, le plus lentement que je pourrais supporter. Avant que je commence, il m'a chuchoté :

- Juste la première note.

C'était un do. J'ai joué le do avec plaisir, parce que c'était facile, en pensant à ma grand-mère qui m'avait appris à reconnaître cette note, la blanche avant les deux touches noires. Quand est venu le tour du mi bémol, je l'avais tant attendu qu'au moment de le jouer, c'était une délivrance. Quand le ré a enfin résonné à travers mon index, j'étais étonnée de voir à quel point aucune autre note n'aurait pu tant me plaire. Il m'a fallu presque dix minutes pour achever la première phrase, mais je l'avais jouée sans une faute.

- Voilà. C'est comme ça que tu dois le travailler jusqu'à la fin. Tu vas voir, très vite tu pourras le jouer à la bonne vitesse.

Ce premier cours m'avait réconciliée avec la musique. J'avais déjà hâte d'être de retour à la maison pour fêter mes retrouvailles avec notre piano depuis trop longtemps délaissé. Ça me démangeait de faire chanter ses cordes sur cette musique de Bach. Mes trois années de violoncelle se sont évanouies dès que j'ai retrouvé les touches blanches et noires qui m'étaient familières. Quel bonheur de jouer des notes toujours justes, dont le son était gracieux sans avoir à me tordre les doigts, et quel soulagement aussi de savoir que je n'aurais plus jamais d'ampoules à la main gauche !

Seulement, après l'effervescence des premiers cours, qui furent des moments de joie intense, ma nonchalance naturelle n'a pas tardé à reprendre le dessus, et un mercredi je me suis présentée à ma leçon sans avoir travaillé de la semaine, alors que Monsieur Kaufmann avait passé près d'une heure le mercredi précédent à m'éclairer sur chaque détail de la musique à étudier pour me guider dans mon travail quotidien. Oh, je n'étais pas fière, mais il était trop tard. Il m'a laissé patauger pendant un bon quart d'heure, à redéchiffrer toute la mazurka de Chopin que j'étais sensée ce jour-là pouvoir jouer impeccablement, mains séparées. Après quoi, les yeux cachés derrière ses lunettes noires, il a posé sa grosse patte sur mon épaule.

- Attends voir...

Repoussant son siège, il s'est précipité vers le placard où il rangeait ses vieilles partitions, pour revenir, l'air mystérieux, avec les *Grandes Sonates* de Beethoven.

- Je voulais juste te jouer quelques petits trucs vraiment magnifiques que tu ne connais pas encore...

Il a ouvert la partition au hasard, en m'expliquant :

- Tiens, cette sonate, on l'appelle *l'Aurore*. Tu vas voir comment Beethoven arrive à raconter une histoire...

Prenant ma place devant le clavier, il a commencé à jouer.

- Tu sens la nature qui s'éveille et qui attend impatiemment le lever du soleil ? Et puis après, ça se couvre. Il y a même de gros nuages noirs qui arrivent, tu les entends ? Et là, tu vois ?

Les petites envolées, ce sont les animaux qui s'enfuient ventre à terre. Ils courent dans tous les sens parce qu'ils ont peur de la nature qui se déchaîne. Il y a sans cesse des questions dans l'aigu, et les réponses sont plutôt dans les graves. La nature n'a pas besoin des hommes, il y a déjà tellement de vie. Et puis, tu entends ? Maintenant, on retrouve le thème du début. La boucle est bouclée. Tu vois, dans ces moments, j'ai besoin de mettre moins de pédale, pour qu'on puisse profiter des harmonies pures...

En l'écoutant jouer, je voyais naître le paysage sous mes yeux et j'entendais le bruissement mélodieux d'un monde à l'aube d'un jour nouveau.

- Fais moi penser au prochain cours à te faire faire des exercices de pédale. Tout le secret, c'est d'apprendre à l'utiliser le moins possible...

Mais je ne prêtais plus vraiment attention à ce qu'il m'expliquait, tant j'étais absorbée par la musique de Beethoven. Je pensais à l'aurore, lorsque maman s'éveillait tôt et qu'elle ouvrait délicatement la porte de nos chambres et posait sur nos joues un baiser qui sentait l'air frais du matin. C'était comme un rituel, j'entendais d'abord grincer les lattes disjointes du plancher, puis je l'entendais me chuchoter :

- Lise, réveille-toi. Vite. Et habille-toi chaudement.

Et de repartir comme elle était venue.

Je savais qu'elle se glisserait maintenant dans la chambre de mes frères et sœurs pour leur chuchoter le même refrain. Alors, je sautais de mon lit, les yeux collés de sommeil, j'allais dans la salle de bain me passer vaguement de l'eau sur le visage pour essayer de me réveiller et je retournais dans ma chambre enfiler des habits chauds. En hiver, il m'arrivait même de prendre ma couette sur mes épaules. Maman ne tardait pas à redescendre dans la cuisine avec deux petits esquimaux tout ensommeillés. Nous n'attendions jamais Clara. Parfois elle se réveillait, mais le plus souvent elle préférait continuer à dormir. On sortait rejoindre mon père qui nous attendait au fond du jardin, dans la rosée matinale, assis en tailleur sur une couverture écossaise déployée sur l'herbe. Au loin, la crête irrégulière des montagnes se découpait déjà sur le ciel irisé.

J'avais pris la petite main de Mathieu dans la mienne, de peur qu'il trébuche, tant son pas était encore somnolent. Maman portait Stella qui dormait paisiblement sur son épaule sans même se rendre compte qu'on l'avait tirée de son lit douillet. Nous nous installions tous les quatre sur la couverture, autour de mon père qui tendait les bras pour récupérer sa fille endormie. Il faisait froid, mais c'était très beau. Les oiseaux commençaient à pépier et subitement tout s'embrasait de lumière quand le disque rouge surgissait au-dessus des cimes enneigées. Alors maman me serrait dans ses bras et nous disait :

- Respirez fort, c'est la vie qui jaillit.

Un instant, la nature semblait retenir son souffle. Je n'entendais même plus chanter les oiseaux. De tout mon être, je sentais le soleil me pénétrer de ses premiers rayons, c'était magique, la vie coulait en moi comme au matin de ma naissance. Puis on rentrait tous les cinq à la maison, dans le chant des oiseaux qui avait repris de plus belle. Parfois, je retournais dans mon lit, histoire de dormir encore une heure ou deux. Mais la plupart du temps, cette escapade matinale me rendait impatiente de commencer ma journée. Je savais qu'il n'y avait pas un seul instant à perdre. J'avais hâte d'accomplir des merveilles.

L'ange gardien

Quand je repense à la fillette que j'étais jadis, malicieuse, qui jonglait avec la vie, je me dis qu'en s'aimant comme ils l'ont fait, d'un amour durable, mes parents nous ont offert une enfance de rêve. Je me souviens, je les ai aperçus une fois dans la salle de bain, mon père aidait ma mère à attacher le fermoir de son collier de perles. Depuis l'autre bout du couloir, immobile dans la pénombre, j'observais la scène par la porte ouverte. J'étais heureuse de les surprendre ainsi tous les deux dans leur intimité. Mon corps de gamine qui commençait à s'intéresser à l'amour s'est tendu. Je n'osais pas les déranger, mais je ne pouvais pas non plus me résoudre à partir. Je n'oublierai jamais le regard éperdu de tendresse que mon père a posé sur sa femme. Puis il a penché sa tête contre le sein de maman, et elle silencieuse, passait sa main dans la chevelure sauvage de son mari. Je pouvais sentir leur amour jusque dans mes orteils. Mon père a relevé la tête pour sourire à ma mère et l'a embrassée aussi délicatement que l'on pose ses lèvres sur un pétale de rose. J'étais émerveillée. J'avais envie de tomber amoureuse juste pour sentir la chaleur de ce baiser comme je n'en avais jamais vu de pareil et je me suis éclipsée sans faire plus de bruit qu'un chat qui sort la nuit, pour me réfugier dans ma chambre et y savourer le souvenir délicieux de cet amour qui m'avait envahie.

En fondant une famille, mes parents s'étaient lancés à cœur perdu dans une quête d'absolu et ils nous ont élevés en essayant de nous faire partager leur idéal. Ainsi, maman a toujours parlé avec les anges. C'était un soutien lorsqu'elle était seule à devoir s'occuper de nous, ce qui était fréquent, mon

père étant souvent obligé de s'absenter pour son travail. Pour chaque bain que nous prenions, l'ange de l'eau veillait sur nous. A chaque promenade, on remerciait l'ange de l'air de nous débarrasser de nos mauvaises pensées.

Avec les années, je me suis rendu compte que cette enfance idyllique m'avait bien mal préparée à affronter une réalité qui n'est pas faite que de bons sentiments. Combien de passades sans lendemain m'aura-t-il fallu vivre pour réaliser quelle gageure c'était de se forger à deux une véritable histoire d'amour, et qui dure toujours comme dans les contes qui ont bercé mon enfance ? Quand j'étais petite, ça avait l'air si simple. Je voyais mes parents marcher paisiblement main dans la main sur ce lent chemin d'ombre qui les conduisait vers la clarté rassurante de leurs rêves, leur progéniture trotinant derrière eux, confiante. Et puis un beau matin, aveuglée par la lumière trop vive de leur amour, je les ai perdus de vue et j'ai dû continuer toute seule, semant en cours de route mes frères et sœurs, éparpillés aux quatre vents.

Je voudrais tant pouvoir regarder le monde qui m'entoure sans avoir les yeux pleins de larmes, pouvoir l'aimer avec toutes ses imperfections, comme j'aimais notre maison branlante, trouvant dans son naufrage même des raisons d'espérer. Mais il y a tant de détresse autour de moi, tant de désarroi. Comment donner un sens à ma vie devant de tels malheurs ? Bien sûr, je peux détourner les yeux de la misère, me boucher les oreilles aux cris des innocents, pour ne plus rien voir, plus rien entendre. Mais le monde est là qui m'appelle au secours et je sais qu'il ne tiendrait qu'à moi de lui ouvrir les bras. Si un ange veille sur moi, je voudrais qu'il me soit accordé de devenir comme le soleil qui répand sa lumière sans rien attendre en retour pour la chaleur bienfaisante dont il réchauffe nos âmes fragiles effrayées par la nuit.

La mappemonde et les escarpins

Un beau jour de printemps, ma grand-mère a définitivement emménagé avec nous dans la maison des citrouilles. Comme ses forces commençaient à décliner, mes parents s'inquiétaient de la laisser toute seule à Toulouse. Oh, elle était encore vaillante. Je me souviens, elle passait des heures à coudre ou à jouer aux cartes avec nous. Elle avait pour les mots croisés une véritable passion. « Vide les baignoires pour emplir les lavabos » ? C'était l'entracte. Ça suffisait à la mettre en joie pour une après-midi entière. J'adorais la voir remplir les grilles en mâchouillant son bout de crayon mal taillé, ne s'interrompant que pour boire de temps à autre une gorgée de thé sucré. Comme elle se faisait un point d'honneur à ne pas mettre ses lunettes devant nous, il lui arrivait souvent d'écrire sur les cases noires. Si bien que Stella, qu'elle avait initiée à ce passe-temps dès son plus jeune âge, n'en avait jamais compris les règles et ne voyait pas le moindre inconvénient à ignorer les cases noires ou à noircir les cases blanches selon son bon plaisir...

Quand elle était seule dans sa chambre, Gracieuse se plaisait à contempler le globe terrestre lumineux qui trônait sur sa commode. Il restait presque tout le temps branché et lorsqu'elle en avait assez de le couvrir des yeux, elle le faisait tourner très vite comme une toupie. Un soir que j'étais venue en pyjama lui souhaiter la bonne nuit, je l'ai surprise ainsi, penchée sur sa petite planète, avec le sourire méditatif de qui s'interroge sur les mystères insondables de la destinée humaine. J'aurais donné cher pour savoir ce qui pouvait bien lui trotter dans la tête. En s'apercevant de ma présence,

Gracieuse a sursauté, mais elle était contente d'avoir un peu de compagnie et m'a fait signe d'approcher.

- Viens, ma louloute, qu'on vérifie un peu tes connaissances. Mets-toi sur le lit, tu seras mieux. Tu connais tes capitales ? Moi à ton âge, j'étais incollable...

J'ai fait un grand oui de la tête en signe d'assentiment.

- Quelle est la capitale de l'Islande ?

Ouf, ça c'était facile !

- Dublin.

- Ah non, ça m'étonnerait...! Tu sais où c'est l'Islande au moins ?

Du bout du doigt, j'ai pointé l'endroit sur la mappemonde.

- Ça, c'est l'Irlande, tu ne sais pas lire ? L'Islande, c'est tout là-haut. Je te préviens, il y fait un froid de canard...!

- Tu y es déjà allée ?

- Non, mais c'est un pays qui m'aurait bien plu. Il paraît qu'il y a des lutins et des fées qui y habitent. Même les travaux publics, dans les landes ils détournent certaines routes pour ne pas les faire fuir...

- J'aimerais bien aller là-bas avec toi.

- Tu sais pourquoi j'y suis pas allée ? C'est bête, mais j'ai peur en avion. J'ai pas confiance dans ces engins.

- Alors tu n'iras jamais ?

- Sûrement que non. Pour venir d'Algérie, on a pris le bateau, c'est plus sûr.

- C'est où, l'Algérie ?

Gracieuse s'est penchée sur la mappemonde pour me montrer une tache orange dans le nord de l'Afrique.

- Quand on a été obligés de quitter Constantine avec ton grand-père, on s'est disputés parce que moi j'aurais voulu habiter en Espagne, dans le sud, vers Murcia. Tu vois, c'est ici. Germain voulait rentrer en Charente, c'est de là qu'il venait. Moi, j'avais la trouille qu'il fasse trop froid, j'imaginai que les hivers devaient être vraiment très rudes...

- C'est lui qui a gagné ?

- Oui. C'est vrai qu'on ne parlait pas un mot d'espagnol et puis nos trois enfants étaient déjà partis en France, alors j'ai laissé tomber l'Espagne...

Elle m'a regardée avec un sourire songeur.

- Si tu es sage, je te jouerai au piano un tango d'Albéniz qui est un vrai bijou. Ça, c'est vraiment l'Espagne que j'aime. En France, il n'est pas très connu, mais qu'est-ce que c'est beau...! Je me rappelle d'une petite pièce : *Malaguena*. C'est facile, tu pourrais la travailler. Il faut juste que je te retrouve la partition...

Et la voilà qui commence à fouiller dans le fatras de cartons entassés au fond de son armoire, à la recherche de ses vieilles partitions. Elle faisait voler dans la chambre des photocopies, un chandail marron qu'elle avait dû tricoter jadis pour Germain, une paire de chaussures que je me suis empressée d'aller ramasser.

- Attends, elles sont à toi, ces pompes ? Elles sont incroyables...!

C'étaient des escarpins pointus au cuir bleu marine un peu éraflé avec une rose en cuir en guise de boucle. Les talons faisaient au moins dix centimètres.

- T'arrivais à marcher avec ça ?

Ça l'a fait sourire :

- J'étais fortiche, hein ? J'arrivais même à danser avec.

- Oh, je peux les essayer ?

- Ben oui, pourquoi pas ? On a presque la même pointure...

Quand je me suis retrouvée haut perchée sur ces chaussures beaucoup trop grandes pour moi, j'avais du mal à tenir en équilibre.

- Regarde, elles me vont bien, hein ?

- Fais voir, marche un peu...

J'ai essayé quelques pas.

- Ah non, rentre tes fesses, on dirait une handicapée. Lève le menton. Quand tu as des talons hauts, c'est pareil qu'avec des baskets, il faut d'abord poser le talon et après tu déplies jusqu'à la pointe. Il ne faut pas avoir peur. Ah, c'est mieux...!

Je me suis souvenue de Clara, quand elle s'était déguisée avec les escarpins vernis de ma mère et sa robe de soirée des années soixante-dix.

- Dis, grand-mère, tu aurais pas une robe pour aller avec ?

Le regard myope de Gracieuse s'est attardé sur mon pyjama bariolé.

- C'est vrai, là, ça va pas trop avec les talons hauts. Tu veux que je te prête une de mes chemises de nuit ?

- Oh oui ! Comme ça, je vais être la reine...!

Ouvrant le deuxième tiroir de sa commode, Gracieuse a déplié cinq, six chemises de nuit brodées – elles étaient toutes rose pâle – avant d'en choisir une.

- Enfile celle-là voir, c'est la moins longue.

Envoyant valdinguer mes escarpins, j'ai attrapé la chemise de nuit et j'ai ôté mon pyjama en quatrième vitesse. Quand elle m'a vue en petite culotte, ma grand-mère s'est exclamée :

- Ça alors, quel beau brin de fille...! Ça fait longtemps que je ne t'avais pas vue. Un peu maigrichonne, mais bon, tu grandis. En tout cas, tu as déjà une jolie poitrine.

Instinctivement, j'ai caché mes seins naissants, mais elle s'est avancée et m'a déplié les bras.

- Te cache pas, tu peux être fière. Ils sont encore petits mais ils sont bien équilibrés et ils vont bien avec ton corps.

Pudiquement, je me suis dépêchée d'enfiler sa chemise de nuit. Mais Gracieuse était déjà retournée à ses vieux cartons, toujours en quête de ses partitions d'Albéniz.

- C'est pas possible, saperlotte, qu'est-ce que j'en ai fait ? Quand tu vas entendre ça, tu vas tomber raide...!

Sur quoi, elle a recommencé à fouiller de plus belle. On aurait dit Bliska qui passait des heures à chercher dans le jardin les vieux os tout rongés qu'elle y avait enfouis. Comme elle n'avait aucun odorat et guère de mémoire, c'était perdu d'avance, elle ne retrouvait jamais rien. Ce qui ne l'empêchait pas de continuer à gratter la terre inlassablement, se bornant à changer d'endroit de temps en temps pour tenter sa chance un peu plus loin et gratter encore et encore, sans jamais vouloir s'avouer vaincue. Comme ça nous faisait rire de la voir s'acharner ainsi au milieu des citrouilles...! Après tout, elle savait qu'elle avait enterré son trésor quelque part dans ce jardin et qu'il y était toujours. Alors il suffisait de faire preuve de persévérance.

Seulement Gracieuse était nettement moins patiente. Au bout d'un moment, elle a fini par se lasser de chercher en vain. Avec un soupir, elle est retournée dans son rocking chair.

- Bon, en attendant, tu as gagné une paire de chaussures, c'est mieux que rien...!

- Je peux les garder ?

- Oui, et tu essaieras de jouer du piano. Avec les talons, tu vas voir, pour la pédale c'est très pratique.

J'étais si heureuse que je l'ai embrassée.

- Merci, grand-mère. Je les garderai toute ma vie.

- Ne dis pas de bêtises, mon cœur. Avec le bazar dans ta chambre, si dans deux semaines on les retrouve, ça sera déjà pas si mal...!

- Eh, je suis pas la seule à avoir du bazar...!

Gracieuse n'a pu s'empêcher de sourire en contemplant le capharnaüm autour de nous, avec le contenu de ses cartons qui jonchait le tapis devant son armoire ouverte et ses chemises de nuit éparpillées en vrac sur le lit défait, sans parler de celle qui avait atterri sur la mappemonde lumineuse, cachant opportunément l'Islande et ses lutins aux regards indiscret des curieux.

Premier baiser

Mon cœur se souvient du jour où il a cessé de battre. Les amours enfantines ne comptent pas, pourtant ce sont les seules qu'on ne puisse oublier. La première fois que j'ai vu Simon, c'était presque la fin de l'année scolaire, j'étais cachée derrière une haie de sapinettes et j'épiais sans me faire voir ces nouveaux voisins qui venaient juste d'emménager sur les coteaux du Jurançon. J'étais restée toute l'après-midi postée là afin de ne pas rater leur arrivée en voiture. J'avais entendu dire qu'il y avait beaucoup d'enfants dans cette famille et j'espérais y trouver une copine de mon âge, avec qui partager les précieuses confidences de mes douze ans. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant débarquer avec leurs parents, aussi blonds l'un que l'autre, quatre petits Chinois, deux garçons et deux filles, apparemment jumelles, dont les cheveux noirs avaient les reflets bleutés d'une nuit étoilée. J'ai tout de suite été émerveillée par le visage de pleine lune de l'aîné des garçons, qui paraissait à peine plus vieux que moi. Alors que ses frères et sœurs avaient couru visiter leur nouvelle maison, lui était resté dehors, à humer l'air. Peut-être avait-il senti ma présence. Oh, je me faisais toute petite, je ne respirais plus. J'étais captivée par sa mince silhouette, par l'éclat de ses yeux bridés que je devinais à peine sous ses lourdes paupières. Il s'est éloigné, avant de revenir sur ses pas et de s'approcher de la haie derrière laquelle j'étais tapie. Sans hâte, il m'a rejointe et m'a dit simplement :

- Qu'est-ce que tu fais là ?

Je voulais lui répondre, mais aucun mot n'a franchi mes lèvres. J'avais envie de m'enfuir à toutes jambes sans

demander mon reste, mais je n'ai pu bouger. J'étais éperdument amoureuse. Lentement, comme s'il craignait de m'effrayer, il s'est fauilé entre les sapinettes et s'est assis dans les hautes herbes à côté de moi pour observer de loin sa maison à travers les branches. Elle était blanche, toute simple, avec des volets verts. Se tournant vers moi, il m'a demandé :

- Toi aussi tu habites par ici ?

Je me suis mise à rire. Ça y est, j'étais heureuse, je respirais à nouveau. Je lui ai chuchoté :

- J'habite dans une maison hantée.

Il a souri d'un air dubitatif.

- Tu veux dire qu'il y a des fantômes et tout ?

- Non. En fait, je n'habite pas vraiment une maison, j'habite dans un arbre qui se prend pour une maison.

Nouveau sourire, n'empêche qu'il était intrigué.

- J'adorerais voir comment c'est chez toi...

- Tu pourras venir si tu veux. C'est juste derrière la colline. Tiens, demain c'est dimanche, viens prendre le goûter.

- Ah non, tu as vu, on vient juste d'arriver, je vais devoir ranger ma chambre, et lundi il y a cours.

- Comme tu veux. Une autre fois alors.

- D'accord, on fait comme ça.

Au lieu de me tendre la main, il m'a tendu sa joue de pleine lune. Désespérée, je me suis sentie rougir jusqu'à la racine des cheveux, mais je me suis jetée à l'eau. Malgré ma peur, j'ai déposé un baiser brûlant sur sa peau mate, avant de filer comme une voleuse. Une dernière fois, sur le chemin, je me suis retournée et je l'ai vu qui agitait sa main au milieu des sapinettes. Je ne voyais pas son corps, ni sa tête, juste une main amicale qui me faisait au revoir. Je me suis remise à courir, j'ai couru, couru, j'ai dévalé la colline. Je ne pouvais m'empêcher de lui envier sa jolie maison. Elle était nettement plus petite que la nôtre, mais comme elle me paraissait solide, rassurante dans sa banalité même, alors que notre maison bancale semblait toujours sur le point de se perdre dans la verdure.

Le soir, au dîner, je me suis bien gardée de raconter que j'avais aperçu nos nouveaux voisins et que j'avais même lié

connaissance avec un des enfants. Je ne voulais pas avoir à répondre aux questions indiscretes de ma famille, même si je mourais d'envie d'interroger maman sur ce troublant mystère : comment deux parents de race blanche pouvaient-ils bien avoir des enfants chinois ?

J'ai attendu plusieurs semaines avant de revoir mon bel amour. Les grandes vacances étaient arrivées. Comme je n'osais pas remonter sur la colline et me ridiculiser à nouveau derrière les sapinettes, je n'arrêtais pas de faire du roller sur la route devant chez moi en espérant bien qu'il viendrait un jour ou l'autre se promener par là pour découvrir les environs. Cela n'a pas manqué. Par une belle après-midi ensoleillée, alors que mes frères et sœurs avaient eu l'heureuse idée d'accompagner maman en ville faire des courses, j'ai vu Simon descendre la côte avec son petit frère qu'il tenait par le cou. D'émotion, je me suis emmêlée dans mes rollers et je me suis étalée de tout mon long devant les poubelles de la maison ! Alors, les deux garçons ont couru vers moi et Simon m'a tendu la main en riant pour m'aider à me relever.

- Moi aussi j'ai des rollers, tu pourrais m'apprendre à en faire ?

Mortifiée qu'il ait assisté à ma chute spectaculaire, j'ai tiré sur son bras de toutes mes forces pour le faire tomber à côté de moi sur la chaussée. Son petit frère s'était arrêté un peu plus loin et nous regardait sans faire mine d'approcher. Le soleil de juin avait réchauffé le bitume et c'était agréable d'être couchés comme ça tous les deux sur la route sans se soucier des voitures qui risquaient de passer. Certes, il n'y avait guère de circulation dans ce coin de campagne, mais les rares conducteurs roulaient d'autant plus vite et ce n'était vraiment pas prudent de rester là. Ça m'était égal, je ne pensais plus à rien tellement j'étais heureuse. J'avais eu si peur de ne jamais le revoir...

Puis j'ai senti une petite main tiède s'emparer de la mienne. C'était le petit frère de Simon qui voulait nous relever, effrayé à l'idée qu'on se fasse écraser. Lui aussi, j'ai voulu le tirer par la main pour qu'il se couche avec nous, sauf qu'il n'a pas du tout

apprécié ! Il s'est mis à pleurer si fort qu'il a attiré l'attention de mon père qui jardinait dans le potager.

- Qu'est-ce que vous faites là...?! Ne restez pas sur la route, c'est dangereux !

D'un bond, on s'est levés. Et là, j'ai vu mon bien-aimé s'approcher de mon père et lui tendre poliment la main.

- Bonjour Monsieur. Je m'appelle Simon et mon frère, c'est Guillaume. On vient de s'installer dans la maison avec les volets verts derrière la colline.

- Ah, c'est vous les nouveaux voisins ? Je ne savais pas que vous étiez chinois !

- Non Monsieur, je suis français.

Gentiment, mon père a plaisanté :

- Ah oui, ça se voit tout de suite...! Vous voulez goûter, les enfants ?

Aussitôt consolé, Guillaume s'est écrié en se frottant le ventre :

- Oui, oui, oui ! On goûte !

Son grand frère l'a pris par le cou en remerciant d'un sourire aimable mon père qui est retourné à ses salades. Quand j'ai accompagné les garçons dans l'allée, j'étais anxieuse de savoir si Simon aimerait la maison ou s'il allait s'en moquer. Sur le moment, il n'a rien dit. La porte était restée ouverte, il a poussé Guillaume à l'intérieur. Mais avant d'entrer à son tour, il s'est attardé sur le seuil pour m'attendre.

- Elle me plaît, ta maison hantée.

J'avais une folle envie de l'embrasser. Au lieu de ça, on a rejoint dans la cuisine son petit frère qui nous avait devancés. Alors qu'on venait à peine d'entamer une plaquette de chocolat aux noisettes, Gracieuse a surgi, enchantée qu'on ait de la visite :

- Alors, il paraît qu'on est envahis de petits Chinois ! Où ils sont ?

En voyant Simon, elle a applaudi comme une gamine.

- C'est génial, J'ai toujours rêvé d'aller là-bas...! Tu fais de la musique ?

Un peu surpris, Simon a fait non de la tête.

- Bon, tant pis...! Tu as quel âge ?

C'est son petit frère qui a répondu :

- Moi, j'ai cinq ans.

Gracieuse l'a soulevé dans ses bras et l'a serré contre sa vaste poitrine. Barbouillé de chocolat, Guillaume s'est laissé faire, il avait même l'air content. En chantonnant, ma grand-mère a commencé à danser avec lui une valse joyeuse tout autour de la table. Pendant ce temps, je m'étais approchée timidement de Simon pour me renseigner :

- Au fait, c'est vrai, tu as quel âge ?

- Treize ans.

- Moi aussi j'ai presque treize ans.

Ses yeux noirs se sont mis à briller dans leurs fentes.

- Ben, alors moi on peut dire que j'en ai presque quatorze !

Je voyais bien qu'il me taquinait, mais sa main rassurante est venue se poser sur mon cou et il m'a conduite ainsi jusqu'à la porte fenêtre de la cuisine, d'où l'on découvrait les montagnes.

- Vous avez une vue magnifique. De chez moi, on ne les voit pas.

Je sentais la chaleur de sa main sur ma nuque et j'entendais ma grand-mère chanter ses airs de valse avec son petit Chinois qui se tortillait entre ses bras grassouillets. J'aurais voulu que cet instant s'éternise, mais Gracieuse essoufflée a fini par reposer Guillaume sur le sol carrelé de la cuisine.

- Bon, allez, Lise, c'est pas tout, ça ! Il faut encore que tu travailles ton piano.

J'étais choquée qu'elle se permette ainsi de chasser mes invités. Sans se le faire dire deux fois, Simon a aussitôt lâché mon cou et s'est avancé vers ma grand-mère afin de prendre congé. Elle a déposé sur sa joue ronde une bise sonore avant d'aller embrasser aussi Guillaume. Après leur départ, Gracieuse a contourné la table pour me rejoindre devant la porte fenêtre et m'a chuchoté, coquine :

- Charmant, le petit voisin, n'est-ce pas ?

Là, j'ai vu rouge, je me suis mise à crier :

- J'en sais rien, je le connais même pas ! Et j'ai aucune envie de jouer du piano !

Sur quoi, j'ai couru m'enfermer dans ma chambre et la maison a tremblé quand j'ai claqué la porte !

Dès le lendemain, Simon est revenu – cette fois, sans son petit frère – avec quelques caramels au beurre salé dans ses mains moites. Il voulait à tout prix que j'en goûte un. C'était, me confia-t-il avec un sourire gourmand, encore meilleur que le chocolat. Quand j'ai senti le caramel fondre délicieusement sous mes dents, j'étais émue de voir à quel point on partageait les mêmes goûts tous les deux. Comme Clara était à son cours d'équitation et que Mathieu et Stella s'amusaient avec Bliska dans le jardin, j'en ai profité pour emmener Simon jusqu'au piano, impatiente de lui faire découvrir ce que j'aimais le mieux au monde. De sa vie, il n'avait jamais touché à un clavier. Mes notes malhabiles l'émerveillaient. Et moi jamais je n'avais été si heureuse de jouer devant quelqu'un.

Comment oublier ce début d'été ? Simon aimait tellement m'écouter qu'il revenait souvent lire à plat ventre sous mon piano pendant que je travaillais mes petits morceaux. Parfois je me penchais un peu, tout en continuant à jouer, pour l'observer en douce : il était concentré, il ne me regardait pas, il se contentait de m'entendre. Et moi je travaillais avec d'autant plus de bonheur que je le savais là, couché à mes pieds. Je prenais toujours soin de fermer le lourd rideau de velours qui séparait le piano du salon pour ne pas que les autres nous voient. Mes parents aimaient bien Simon et me faisaient confiance. Prêts à fermer les yeux sur nos découvertes, ils respectaient ce rideau tiré derrière lequel s'épanouissait notre amour. Ainsi, nous étions seuls au monde dans le recueillement de cette alcôve, moi avec ma partition à déchiffrer, lui absorbé par la lecture de son bouquin, chacun dans son propre rêve et pourtant bercés par la même mélodie. Oh, comme j'aimais ces moments studieux où l'on n'avait pas besoin de se parler, où je sentais sa présence silencieuse se glisser entre mes notes, envahir mon cœur, mon ventre, mon âme qui s'abandonnait à lui toute entière...

Parfois nous allions nous promener dans la forêt. Cela faisait presque un mois qu'on se voyait régulièrement et je commençais à avoir peur : le mois d'août approchait, je savais

que j'allais bientôt devoir partir au bord de la mer avec ma famille et je redoutais qu'en mon absence, son amour s'étiole. D'ailleurs, je n'étais même pas sûre qu'il m'aime vraiment, je veux dire comme moi je l'aimais. Il ne m'avait encore jamais embrassée. Oh, il m'avait déjà fait des bises sur les joues et même une fois sur les mains parce qu'il trouvait que j'avais des doigts de fée, mais jamais sur la bouche.

Ce jour-là, il faisait si chaud, si lourd, on sentait que le temps était à l'orage. Nous marchions tous les deux dans la forêt et comme à son habitude, Simon discourait avec passion de contrées exotiques que j'aurais sans doute été bien en peine de situer sur la mappemonde de ma grand-mère. Il comptait devenir officier de marine et quand il ferait le tour du monde, il me promettait de m'envoyer des cartes postales de tous les ports où il ferait escale, comme ça je pourrais collectionner les timbres. J'en aurais des centaines, de toutes les couleurs, en provenance du monde entier. Mais moi, je me sentais flouée. Tandis qu'il s'émerveillait de ses futurs voyages, je continuais à lui tenir la main en m'appliquant à régler mon pas sur le sien, mais je n'avais plus foi en nous, j'étais lasse de l'aimer sans retour. Lorsqu'il a remarqué mon air maussade, ça l'a surpris :

- Pourquoi tu es si triste ?

Il m'a pris le visage dans ses mains fermes et m'a dit gravement :

- Tu comprends que je ne peux pas supporter que tu sois triste quand je suis là ?

Il m'a entouré la taille de ses bras, resserrant son étreinte jusqu'à me faire presque mal.

- Tu es ma petite fée, ne l'oublie jamais.

Et moi, je me collais de toutes mes forces contre lui, ma poitrine de fillette contre son torse mince, et je sentais nos deux cœurs battre à l'unisson. Subitement, le ciel s'est zébré d'éclairs et une averse torrentielle a crépité sur les feuillages avec un bruit de cataracte, inondant en un rien de temps nos chemisettes collées sur nos corps enlacés.

Quelle joie ! Je riais tellement que mes joues étaient trempées de larmes, ou bien était-ce l'orage ? Je ne savais même plus. C'est alors que Simon a écarté mes cheveux

courts dégoulinants de pluie et m'a posé la main sur le cou. Sa main si familière, je l'avais sentie tant de fois, je savais par cœur son poids sur ma nuque, mais là, avec l'orage qui redoublait, je n'ai pu m'empêcher de frissonner, j'en avais la chair de poule. D'un geste très doux, il a attiré ma tête contre la sienne afin que nos lèvres se touchent. Blottie contre lui, je me suis dressée sur la pointe des pieds et je lui ai rendu son baiser au centuple. Au-dessus de nos têtes, c'était le déluge, des feux d'artifice éclataient dans un fracas de fin du monde, de grosses gouttes de pluie s'attardaient de feuille en feuille, en un ruissellement tiède où la forêt toute entière semblait se noyer de tendresse. Vives comme l'éclair éblouissant qui venait de tomber non loin de là, mes peurs s'étaient envolées à tire-d'aile.

Après quoi, nous sommes rentrés en courant, trempés jusqu'aux os. En arrivant devant chez moi, j'ai regretté que Simon se sauve sans oser m'embrasser une dernière fois. En même temps, je me doutais que maman devait guetter par la fenêtre, inquiète de nous savoir dehors sous un tel orage. Avant de disparaître en haut de la colline, mon bien-aimé s'est retourné pour m'envoyer encore un baiser de loin. Et je suis restée seule sous la pluie battante qui me fouettait le visage, seule avec mon cœur ensoleillé. J'avais hâte de devenir femme.

Le lumbago

La petite Stella aussi était en émoi. Depuis des semaines, elle nous bassinait avec un certain Maxime, dont son cœur de sept ans s'était amouraché. Je le connaissais de vue, c'était un garçon tout blond aux yeux lavande qui était le plus grand de l'école, puisqu'il était en CM2. Stella en était folle, elle allait jusqu'à lui porter son cartable à chaque fois qu'il la laissait faire, au grand dam de Mathieu qui détestait cordialement ce gamin trop sûr de lui. Mon frère en voulait surtout à Maxime de l'avoir éloigné peu à peu, récréation après récréation, de sa petite sœur adorée, qu'il entendait bien protéger d'elle-même.

Les repas de famille étaient toujours pour nous des moments de retrouvailles, où chacun racontait les menues péripéties de sa journée. Ce jour-là, Stella a attendu le dessert pour nous annoncer entre deux bouchées de tarte aux myrtilles qu'à son avis, c'était bon, Maxime était enfin amoureux d'elle. Alors, avec une lueur de malice dans le regard, Gracieuse lui a demandé le plus sérieusement du monde :

- Et si un jour, tu rencontres un garçon très gentil, très intelligent, qui a les beaux yeux de Maxime, mais qui n'a pas le sou, est-ce que tu l'aimeras ?

Et Stella, sans l'ombre d'une hésitation :

- Eh, je vais quand même pas épouser un clochard !

Clara a éclaté de rire. Elle qui avait dix-huit ans et recherchait l'homme idéal, elle se sentait complice des rêves de sa petite sœur. Depuis un certain temps déjà, elle s'attardait de plus en plus longtemps devant le miroir de la salle de bain, passant des heures à se pomponner en vue de quelque rendez-vous galant, limant ses ongles en amande, soulignant

de khôl ses paupières pour se dessiner des yeux de chat, lissant à n'en plus finir sa longue chevelure noire. Tout ça ne plaisait guère à mon père, qui trouvait toujours une bonne raison pour la déloger : subitement, lui venait une pressante envie de vérifier son poids sur la balance ou alors il avait eu la mauvaise idée de manger des noix et il fallait à tout prix qu'il se brosse à nouveau les dents. Plus conciliante, maman souriait du changement d'attitude de sa fille aînée. Mon père n'osait trop rien dire, mais dès que le téléphone sonnait, il se précipitait pour décrocher avant tout le monde, en prenant à chaque fois la voix irritée de quelqu'un qu'on dérange au pire moment. Quand à l'autre bout du fil, c'était un de ses propres amis, il riait, prétendant qu'il avait fait une bonne blague.

Un jour, Clara a demandé la permission de sortir le samedi soir pour aller à une fête. Comme elle venait de se faire voler son scooter et qu'elle n'avait pas encore passé son permis, il fallait quelqu'un pour l'amener et la raccompagner. Ma mère n'était pas contre, à condition qu'elle se montre raisonnable et ne rentre pas trop tard. Mon père a décidé que c'était lui qui la conduirait là-bas et qu'ensuite il l'attendrait dans la Renault jusqu'à minuit. Ma sœur a protesté :

- Enfin, c'est ridicule ! Tu ne vas pas poireauter des heures dans la voiture...! Je vais avoir l'air de quoi, moi ?!

Mais c'était la condition, ce n'était pas négociable. Et minuit, ce n'était pas minuit cinq ! Après quoi, le carrosse redeviendrait citrouille, une de plus dans le potager...!

Quand le samedi fatidique est arrivé, mon père n'a pas cessé de râler de la journée. A six heures du soir, il a commencé à se plaindre du dos, il a fallu l'allonger sur le canapé. Ne sachant trop comment le soulager, ma mère a même proposé de lui appliquer des cataplasmes de feuilles d'artichaut. Mais rien n'y faisait, la situation empirait à vue d'œil, il allait sans doute falloir appeler le médecin de famille...

Clara, qui commençait sérieusement à s'impatienter, a fait son entrée dans le salon, la démarche altière, des perles fines dans les cheveux, les ongles vernis de rose, belle à se damner dans un ravissant petit ensemble en soie sauvage que Gracieuse lui avait confectionné pour son premier bal. Ma sœur

avait eu beau lui répéter que c'était fini, on n'allait plus au bal, ma grand-mère n'avait pas voulu en démordre : elle savait quand même ce qu'elle lui avait cousu, et qu'on le veuille ou non, c'était une robe de bal. Moi en tout cas, j'étais subjuguée, et les petits en sont restés bouche bée d'admiration. Mais alors qu'on était tous à s'extasier autour d'elle, mon père n'a même pas trouvé la force de lever les yeux vers sa fille aînée. Gisant sur son canapé d'infortune, le dos en compote, il souffrait ostensiblement le martyre, et c'est à peine si on l'a entendu gémir d'une voix mourante :

- Les enfants, allez-y tous ensemble. Laissez-moi tout seul, ça n'a pas d'importance...

Devant ce chantage ridicule, Clara ne savait plus si elle devait insister ou faire mine de s'apitoyer sur le lumbago supposé de son pauvre père, lequel n'y tenant plus, a quand même fini par se soulever péniblement sur un coude pour lui jeter un bref coup d'œil. Et là, sa douleur n'était plus feinte, il a laissé son cœur parler :

- C'est affreux, tu es si belle !

Alors, ma sœur a saisi sa chance et joué sa dernière carte. S'approchant de lui, elle s'est agenouillée sur le tapis devant le canapé et lui a pris les mains avec toute la piété filiale dont il pouvait rêver :

- Ecoute, papa, on laisse tomber cette soirée. Tant pis, c'est pas grave. Je sortirai une autre fois.

A ces mots, on a assisté à une guérison miraculeuse : subitement réconcilié avec la vie, mon père s'est levé de son divan, avec quand même une petite grimace de douleur pour la forme. Le temps d'aller récupérer les clés de sa Renault, il a rejoint sa fille, tout sourire :

- Allez, ouste ! Je crois que tu vas faire des ravages.

Après quoi, il l'a attendue toute la soirée dans la voiture. Heureusement pour son dos, les sièges étaient confortables.

Le camping-car

Cette brave Renault...! En avait-elle avalé des routes de campagne, à nous trimballer dans toute la région. A chaque fois, c'était l'expédition. Maintenant que nous avons grandi, on avait du mal à s'y entasser tous, mon père au volant, ma mère à ses côtés, et les quatre enfants comme des sardines à l'arrière, laissant Gracieuse veiller sur la maison, avec Bliska pour jouer les chiens de garde.

Si malgré notre insistance, mes parents avaient toujours objecté à la présence d'une télévision chez nous, par contre nous allions régulièrement en famille au cinéma à Pau. Il y avait peu de films pour les enfants, mais on ne ratait jamais les séances de « Connaissance du Monde » qui avaient lieu une fois par mois : accompagnant les images de son documentaire sur telle ou telle lointaine contrée, le réalisateur venait raconter au micro les aventures survenues au cours de son périple. Lors d'un de ces reportages sur la Nouvelle Zélande, nous avons été fascinés par une famille qui traversait en caravane de somptueux paysages, et cette épopée nous avait laissé comme un goût de liberté.

Quelques jours plus tard, mon père est arrivé à la maison cahin caha, au volant d'un vieux camping-car à la carrosserie plus que fatiguée. Accourus pour l'accueillir, nous étions tous surexcités à la vue de cette merveille, à l'exception de maman qui n'avait pas trop l'air d'apprécier :

- Grands dieux, mais où tu comptes aller avec ça ?!

Et mon père, enchanté de sa nouvelle acquisition :

- Au bout du monde...!

Comme maman ne semblait guère convaincue, il nous a tous pris à témoin :

- Les enfants, vous avez bien vu, c'est toujours tout un bûin de voyager ! Avec les hôtels qu'il faut prévoir à l'avance, tout ça... Maintenant, les ennuis sont finis, vous allez enfin pouvoir découvrir de nouveaux horizons.

En soi, l'idée était séduisante, même si pour des considérations financières, mon père avait choisi un véhicule d'occasion avec tellement de kilomètres au compteur qu'il avait apparemment cessé de les compter. Malgré ses réticences initiales, maman a fini par s'enticher elle aussi du camping-car, qu'elle a même voulu apprendre à conduire. Le premier essai ne fut guère probant : elle a tué directement l'acacia qui avait mis tant d'années à devenir un bel arbre odorant. Cet été-là, lorsqu'elle nous a annoncé que pour aller à Fromentine, elle allait tous nous emmener en camping-car, j'avoue qu'on était légèrement paniqués. Mais comment refuser ? Mon père devait rester travailler jusqu'à la fin du mois dans les Pyrénées et il n'était pas question de laisser la peur nous gâcher des grandes vacances qu'on avait attendues avec tant d'impatience. A part Gracieuse, dont la témérité n'était plus à démontrer, il y en avait quand même une qui était visiblement ravie de se lancer dans l'aventure : c'était Bliska. Tout de suite, elle avait adopté cette confortable niche à roulettes dans laquelle elle grimpait dès qu'on oubliait une portière ouverte, pour s'y installer bien à son aise, en poussant un profond soupir de contentement.

Le jour du grand départ, privilège de l'âge, ma grand-mère s'est installée devant. Elle voulait à tout prix faire copilote, elle qui était bien incapable de lire une carte routière sans ses lunettes ! Comme dans sa coquetterie elle les gardait soigneusement cachées au fond de son sac à main doré, à chaque nouvel embranchement elle se croyait tenue de donner des indications au petit bonheur à maman, qui avait la sagesse de n'en tenir aucun compte. Histoire de faire passer plus vite les kilomètres, Gracieuse n'arrêtait pas de bavarder à tort et à travers, heureuse d'être en vadrouille :

- Moi, quand j'étais petite, à Bordj El-Haouès, on ne partait jamais en vacances, mes parents n'avaient pas les moyens.

Alors, de temps en temps, on faisait un pique-nique dans notre chambre et on disait qu'on était sur la Côte d'Azur ! On étalait nos serviettes sur le parquet, on se coupait des bonnes tranches de pain avec du fromage et on se pintait au lait de chèvre. Comme ça, Mémé était contente, elle savait qu'on allait bien grandir.

- C'est comment, le lait de chèvre ?

- Ah, c'est rance, c'est une horreur ! C'était juste pour lui faire plaisir. C'est important de faire plaisir à sa maman, hein, mes chéris ?

- Moi, une fois, j'en ai bu, se vantait Clara. Je me rappelle encore, c'est le jour où on a tué le cochon.

Maman était trop concentrée sur sa conduite pour nous prêter la moindre attention. Chaque fois qu'il y avait des enfants dans une voiture qui nous doublait, Gracieuse pour se distraire ne manquait jamais de leur faire de réjouissantes grimaces. Encouragés par son exemple, nous aussi, on s'y est mis : alignés derrière la grande vitre du fond, on commençait par faire des coucous aux autos qui nous suivaient, avant de leur montrer joyeusement nos fesses. Dans une saine émulation, c'était à qui inventerait les pires pitreries, avec parfois un coup d'œil en direction de maman pour nous assurer qu'elle regardait la route sans rien remarquer de ce qui se passait dans son rétro.

Gracieuse avait raison, on n'a pas vu défiler les kilomètres. Et c'est ainsi qu'en fin de journée, nous nous sommes arrêtés à la Roche-sur-Yon, petite ville construite par Napoléon, qui se trouvait déjà en Vendée. C'était une ville très moche, bien carrée et toute grise. On s'y est un peu attardés car notre bon vieux camping-car avait décidé qu'il avait déjà fait un sacré bout de chemin et qu'un peu de repos ne lui ferait pas de mal. Comme il était capricieux, il avait trouvé malin de s'arrêter au beau milieu de la route, juste en bas d'une grande montée. Malgré les vitres baissées, il faisait à l'intérieur une chaleur de four et comme on l'imagine, maman était dans tous ses états. La pauvre, elle ne savait même pas où trouver les feux de détresse ! La voyant tambouriner au hasard sur tous les boutons, la copilote s'est avérée d'une rare efficacité : sans rien

demander à personne, Gracieuse est descendue sur la chaussée en nous recommandant :

- Surtout, ne bougez pas ! Je vais dans le café là-bas demander de l'aide.

Pour le coup, maman s'est énervée :

- « Ne bougez pas ! », tu en as de bonnes...!

Mais ma grand-mère n'écoutait plus, elle était déjà partie vers le bistrot en question. Tandis que je sortais la malheureuse Bliska qui commençait à s'agiter, signe d'une pressante envie, Stella a couru derrière Gracieuse pour profiter des toilettes du café. Leur petite escapade n'a pas été longue. Quelques minutes après, on les voit revenir, hilares :

- Ben quoi, grand-mère, qu'est-ce qui se passe ?

- Là-dedans, il y a que des poivrots ! Il y en a pas un qui tienne debout ! Mais ils étaient tous d'accord pour pousser le camping-car jusqu'en haut de la côte !

Ça n'a pas fait rire maman. Elle a demandé à Gracieuse de nous surveiller et avec Clara, elle est partie à pied à la recherche d'un hypothétique garage. Devant l'urgence de la situation, ma grand-mère n'a pas tardé à nous rejoindre à l'arrière du camping-car et elle a sorti de son sac à main doré un jeu de cartes pour se faire une petite belote, pardi !

Quand maman et Clara ont fini par se pointer dans une dépanneuse, elles nous ont trouvés en train de nous disputer comme des chiffonniers : Gracieuse nous avait plumés et on était sûrs et certains qu'elle avait honteusement triché ! Le dépanneur, un costaud au visage marqué de cicatrices d'acné, nous a tous fait descendre : dans la famille Belsidière, je demande un enfant, deux enfants, trois enfants, une grand-mère qui triche. C'est tout ? Non, il y avait encore un caniche trouillard, qui n'a pourtant pas hésité à lui lécher le visage avec une affection débordante.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil au tableau de bord du camping-car, le dépanneur goguenard a rendu son verdict : c'était une vulgaire panne d'essence. On était tous morts de rire ! La petite chienne, la grand-mère et les trois enfants sont remontés terminer leur partie de belote, à laquelle Clara est venue se joindre, le temps que ma mère mortifiée aille

récupérer un jerrican d'essence au garage et qu'on puisse enfin reprendre notre périple.

Nous sommes arrivés à Fromentine tard dans la soirée. On était vendredi. Comme samedi matin, c'était le jour du marché, on avait convenu que le premier à se réveiller devait sonner le branle-bas de combat pour réveiller les autres. Vu que maman était toujours debout avant tout le monde, tout se jouait entre les trois chambres de marmottes : celle de ma grand-mère, celle des petits et celle que je partageais avec Clara. Là encore, c'est Gracieuse qui a gagné. Tricheuse comme elle était, je la soupçonne fort d'avoir mis son réveil. En tout cas on était encore tous au lit quand elle est venue nous tirer par les pieds, triomphante, en chantant à tue tête sa chanson fétiche : « *Quand je danse avec mon frisé* » ! Fatiguée par la route, Clara était apparemment bien décidée à faire la grasse matinée avec Bliska qui ne semblait pas encore remise de ses émotions. Mathieu, Stella et moi, on s'est lavés tous ensemble dans la salle de bain, pas question de perdre une seconde ! On s'est habillés en quatrième vitesse et on s'est présentés tout pimpants dans la chambre de Gracieuse qui nous attendait, son sac à main sur les genoux. Un par un, on a passé l'inspection : avant de nous laisser courir dehors, elle a vérifié d'abord qu'on n'avait pas remis nos habits de la veille et elle a reniflé notre haleine pour s'assurer qu'on s'était bien lavé les dents. Chacun son tour, on a reçu une prime pour bonne conduite : notre argent de poche de la semaine, de quoi faire nos achats. Après quoi, on a filé au marché, si vite que ma grand-mère, qui trottinait derrière, avait peine à nous suivre. Heureusement, c'était à deux pas de chez nous, il n'y avait même pas cent mètres à faire.

Sur la place de l'église, les voitures habituellement alignées sur le parking avaient disparu. Dans une bonne odeur de poisson frais et de brioches chaudes, spécialité de la Vendée, retentissaient les cris joyeux des marchands qui rivalisaient de gouaille, campés derrière leurs étals de fruits et légumes, de quincaillerie ou de vêtements, mettant une telle conviction à vanter leur camelote qu'on aurait volontiers tout acheté. C'était la caverne d'Ali Baba et nous étions les quarante voleurs. Il

y avait toujours des olives à chaparder, des noisettes caramélisées, tout était à portée de main. Gavée de friandises, j'ai jeté mon dévolu sur une immense serviette de bain à l'effigie de la Petite Sirène, qui flottait, nonchalante, dans la brise légère. Je voulais absolument en faire cadeau à Clara. La sirène lui ressemblait tant, même si sa chevelure ondoyante était aussi rousse que celle de ma grande sœur était noire.

Hélas, même avec la prime de Gracieuse, mes maigres économies ne m'autorisaient pas de telles extravagances. Comme on s'était séparés en se donnant rendez-vous au stand du marchand de bonbons, j'ai couru parmi les étals pour retrouver les petits. En nous cotisant tous les trois, j'espérais qu'on parviendrait à réunir la somme nécessaire. Mais quand j'ai enfin réussi à mettre la main sur eux, c'était déjà trop tard : Stella venait de s'offrir un bracelet coloré en coton tissé particulièrement nunuche, et Mathieu se pavanait avec d'horribles lunettes de soleil en plastique, dont il me fit l'éloge :

- T'as vu, elles sont incroyables, non ? C'est une grande marque en plus. Regarde : U.V. C'est très connu !

Heureusement, j'ai vu dans la cohue arriver ma grand-mère, portant plusieurs petits paquets, la bouche pleine de brioche. J'ai couru à sa rencontre. Sans lui laisser le temps de me conter les merveilles qu'elle avait dénichées, je l'ai tirée par la manche :

- Suis-moi !

On s'est faufilees en riant, jouant des coudes dans la bousculade, jusqu'à ce que je retrouve ma fameuse sirène. Soulagée de voir qu'elle était toujours là sur sa serviette, j'ai essayé de faire partager ma ferveur à Gracieuse :

- Regarde, elle est trop belle ! Tu trouves pas qu'elle ressemble à Clara ?

- A Clara ? Mais non, c'est à moi qu'elle ressemble !

- Allez, grand-mère, fais pas ta folle ! Je voudrais lui offrir mais j'ai pas assez d'argent.

Gracieuse fouillait déjà dans son sac à main.

- Bon, ça marche. Je te fais l'appoint, mais en échange c'est toi qui iras emprunter le barbecue à la voisine. Sinon, elle va encore me raconter sa vie...!

Le cœur débordant de gratitude, je lui ai serré la main avec effusion pour sceller notre pacte. Et comme ça, j'ai pu me payer la serviette. Un peu plus tard, maman nous a rejoints devant le stand du marchand de bonbons, fière d'exhiber les sardines qu'elle venait d'acheter.

- Vous vous rendez compte, elles ont été péchées ce matin !

Pourtant, elles empestaient tellement que le marchand nous a gentiment priés de nous éloigner un peu. De retour à la maison, j'ai eu à peine le temps de cacher le cadeau de Clara dans le tiroir de la table de cuisine en la voyant arriver au radar, encore à moitié endormie, pour se préparer un petit déjeuner tardif. Pendus à ses basques, Mathieu et Stella se disputaient pour lui montrer leurs trouvailles. Ma grand-mère m'a attirée contre elle pour m'encourager à voix basse :

- Allez cocotte, c'est le bon moment, elle n'a pas encore pris sa douche, ça va lui servir...

Tout compte fait, je me demandais si c'était une si bonne idée que ça d'offrir cette serviette à Clara, surtout que ce n'était même pas son anniversaire. Mais il était trop tard pour reculer. Je l'ai sortie de son tiroir et la lui ai tendue :

- Tiens, c'est pour toi, en fait c'est un cadeau de toutes les deux.

Je désignais du menton ma grand-mère, qui m'a fusillée du regard. Surprise, Clara a déplié la serviette :

- C'est pour moi ?

- Ben oui, c'est une serviette de plage.

Mais en voyant le dessin, elle a rigolé :

- Ça va pas la tête...?! Lise, c'est la Petite Sirène ou Pocahontas, j'en sais rien, c'est pour les mômes...!

Les larmes me montaient aux yeux.

- Tu l'aimes pas ?

- Mais non, c'est pas ça.

- Mais si ! Tu viens de le dire !

A la réflexion, après avoir retourné la serviette dans tous les sens, Clara a fini par admettre à contrecœur :

- Remarque, ça va, elle est pas trop moche. Allez, pourquoi pas ? Et merci, hein...! C'est gentil.

Et elle a emmenée la Petite Sirène dans la salle de bain pour prendre sa douche. J'étais rassurée, je savais qu'elle l'avait trouvée absolument sublime, même si elle se serait arraché la langue plutôt que de me l'avouer.

Le sapin bleu

Le lendemain était un dimanche. Mon petit frère a pris son vélo pour aller sur la place de l'église voir si par hasard les étals du marché de la veille étaient encore là. Il espérait pouvoir faire du slalom entre les poteaux métalliques. Comme il fallait s'y attendre, tout était déjà démonté depuis longtemps et les voitures stationnaient de nouveau sur le parking. Mais c'était l'heure de la messe et Mathieu s'est arrêté, intrigué, en entendant chanter à l'intérieur de l'église. Abandonnant sa bicyclette sur les marches de pierre du parvis, il est allé coller son oreille contre la porte pour écouter. Elle était en chêne massif, cloutée, on aurait presque dit la porte d'un château du Moyen Age. Toujours est-il que mon petit frère a décidé d'entrer. De toute la force de ses huit ans, il a poussé le lourd battant pour se faufiler à l'intérieur.

Fasciné, il est resté debout près des fonts baptismaux sans oser approcher, étonné qu'il y ait si peu de monde : quelques vagues grenouilles de bénitier en châle noir éparpillées dans l'église, et trois ou quatre familles qui se disputaient les premiers bancs. Mais tous les paroissiens chantaient avec la même ferveur et leurs voix faisaient vibrer les vitraux. A la fin du cantique, le vieux curé en chasuble qui célébrait l'office a invité ses ouailles à se rasseoir. Il a commencé à psalmodier d'une voix chevrotante, et toutes les trois phrases, tout le monde murmurait « Amen ». Du coup, Mathieu s'y est mis, pour faire comme les autres. Subitement, il s'est rappelé qu'il n'avait pas attaché son antivol. Alors, il a couru sur le parvis, il a enfourché son vélo qui, miracle, était toujours là, et en trois

coups de pédale il est rentré dare-dare à la maison, où il a dû subir les remontrances de ma mère qui s'était affolée de ne pas le voir revenir :

- Mais où tu étais ?! On t'a cherché partout ! Même tes sœurs étaient inquiètes, Clara a quadrillé tout le village en vélo pour essayer de te retrouver !

Mathieu ne s'était pas attendu à un tel accueil. Après le sermon du curé, le sermon de maman, ça faisait beaucoup dans la même matinée.

- Ne refais plus jamais ça, tu m'entends ?! Tu as le droit d'aller te promener, je te demande seulement de me dire où tu vas ! C'est pas compliqué !

- J'étais juste derrière, maman. J'étais à l'église.

Ma mère, ça lui a coupé l'herbe sous les pieds.

- Qu'est-ce que tu faisais là-bas...?!

- J'écoutais la musique.

L'incident semblait clos, mais dès le lendemain, Mathieu lui a demandé la permission d'y retourner. Seulement, cette fois, l'église était silencieuse. Déçu, il a quand même poussé la porte pour vérifier : non, il n'y avait pas un chat. De retour à la maison, plutôt que d'interroger maman, mon petit frère est allé voir Gracieuse qu'il a trouvée dans sa chambre en train de somnoler dans son fauteuil, l'aiguille à la main, le dé à coudre au doigt, avec sur les genoux une chemisette de Stella qu'elle s'était mis en tête de repriser. Comme il ne voulait pas la déranger, Mathieu s'est couché pour attendre qu'elle se réveille. C'est Gracieuse qui a été surprise quand elle l'a entendu ronfler dans son grand lit ! Attendrie, elle a effleuré la joue de son petit-fils, qui a tressailli à son contact et s'est redressé sur un coude pour demander :

- Grand-mère, tu dors ?

- Ben non, andouille ! Qu'est-ce que tu fabriques dans mon lit ?

Elle a déposé un baiser dans son cou pour lui montrer qu'il y était le bienvenu. Les yeux brillants, Mathieu a chuchoté :

- Tu crois en Dieu ?

- Quelle question ! Tout le monde croit en Dieu.

- Non, mais toi, grand-mère ?

- Ecoute, moi je suis pas un modèle non plus. Et je voudrais pas te raconter de sornettes. Si tu veux savoir, je crois... que je ne crois pas complètement en Dieu.

- Ah bon ? Et pourquoi pas ?

- T'es drôle. Parce que je l'ai jamais vu, pardi !

- Moi, je l'ai vu, grand-mère. Je l'ai vu hier dans l'église. Mais je crois qu'aujourd'hui, il était pas là. Il n'y avait personne.

Elle, ça l'a fait rire :

- Ben, oui, c'est vrai, on est lundi. Il ne peut rien faire comme tout le monde, lui il travaille seulement le dimanche...! Tu te rends compte ?

Mathieu lui a demandé :

- Dimanche prochain, il va revenir ?

- Oui, je pense.

Rassuré, mon petit frère a embrassé Gracieuse sur la bouche tant il était heureux. Puis il s'est sauvé.

C'est ainsi que le dimanche suivant, ma mère à sa demande, l'a réveillé aux aurores : Mathieu voulait être sûr d'arriver à l'heure à la messe et avant, il tenait absolument à se faire beau. Après avoir expédié son bol de corn-flakes, il s'est tourné vers maman pour lui avouer qu'il aimerait bien qu'elle l'accompagne. Alors, elle s'est assise près de lui.

- Mon poussin, je suis contente que tu y ailles, mais moi ce ne sont pas de très bons souvenirs...

- S'il te plaît, maman...

- Non, peut-être une autre fois, mais pas aujourd'hui.

Devant sa mine déconfite, elle lui a expliqué ses réticences :

- Tu sais, quand j'étais petite, tu te souviens qu'on habitait en Algérie avec ta grand-mère ? Et il n'y avait pas de bonnes écoles là-bas. C'était un tout petit village, Bordj El-Haouès, il n'y avait rien. Seulement du sable qui s'infiltrait partout, on ne pouvait pas le chasser... C'est pour ça qu'ils m'ont envoyée en France. Ton grand-père voulait me donner toutes mes chances, tu comprends ? Du coup, je me suis retrouvée dans un collège de bonnes sœurs. Pendant les vacances, toutes les autres filles rentraient chez elles, mais pas moi. L'Algérie, c'était trop loin. Alors, j'étais la seule à devoir assister à la messe. C'est

juste pour ça, je n'ai plus trop envie d'y retourner. Mais je suis fière de toi.

En entendant sonner la cloche de l'église, Mathieu s'est levé de table. Ma mère lui a souri :

- Allez, file...! Et prie pour moi, mon ange. N'oublie pas ta maman.

Le dimanche suivant, mon petit frère a remis ça. Du coup, on a décidé avec Stella de le rejoindre à l'église pour lui faire la surprise. Voyant le soin qu'il mettait à bien s'habiller alors que le reste de la semaine, il vivait en maillot de bain, nous nous sommes aussi endimanchées pour lui faire honneur. Et bras dessus, bras dessous, nous sommes gaiement allées assister à la messe dominicale. Elle était déjà commencée depuis belle lurette et du haut de sa chaire, le vieux curé nous a jeté un regard vaguement réprobateur en nous voyant remonter l'allée centrale pour nous installer dans les tout premiers rangs. Mathieu nous a souri, heureux de nous voir partager ses prières. Avec quelle fougue il chantait ses cantiques ! Il ne connaissait pas les paroles, mais ça n'avait pas l'air de le déranger le moins du monde, et sa voix enfantine emplissait l'église presque vide de ses échos joyeux.

J'avoue que j'ai eu du mal à garder mon sérieux lorsque j'ai vu Stella bondir sur ses pieds au moment où le curé a présenté l'hostie à ses ouailles pour aller réclamer la sienne. Les mains dans le dos comme une habituée, elle s'est faufilée entre les travées, l'air angélique, et elle a dévotement tendu ses lèvres, attendant qu'on lui donne le bon Dieu sans confession. Elle était impayable, ma petite sœur ! Rien ne l'arrêtait, dès qu'il s'agissait de grignoter entre les repas ! Quand elle est venue se rasseoir à côté de moi, elle m'a glissé à l'oreille :

- Laisse tomber, ça n'a aucun goût.

A la sortie de la messe, maman nous attendait sur le parvis. Mathieu était si content qu'on aurait dit qu'il venait de faire sa première communion. Le curé est venu s'entretenir avec ma mère, à qui il a fait mille compliments sur son petit garçon. Les fidèles qui se dispersaient nous saluaient au passage et mon petit frère ravi leur rendait leur sourire en agitant la main pour leur dire au revoir, à dimanche prochain.

Une semaine plus tard, c'était le drame.

Pourtant, la journée avait bien commencé. Quel beau dimanche ! Le temps s'annonçait magnifique, on allait pouvoir se baigner. Il fallait juste attendre que Mathieu rentre de la messe. Mais il n'était pas parti depuis dix minutes qu'on l'a vu revenir à la maison en pleurant à chaudes larmes. Aussitôt, maman se précipite :

- Qu'est-ce qu'il y a ?! Tu es tombé de vélo, tu t'es fait mal ? Dis moi !

Mathieu avait lâché sa bicyclette et restait planté là près du portail en bois verni. De plus en plus inquiète, maman le prend dans ses bras.

- Tu veux que je vienne avec toi à la messe ? C'est ça ?

Dans sa détresse, mon petit frère s'est blotti contre elle.

- Mathieu, si tu veux on va y aller tous les deux. Je me change vite et on y va.

- Ça sert à rien ! C'est fini, l'église. Pour toujours !

Son chagrin faisait peine à voir. Entre deux sanglots, on a réussi à comprendre que l'église avait dû fermer parce que les fidèles n'y étaient pas assez nombreux. Mais le pire pour Mathieu, c'était qu'il se sentait trahi : le curé n'avait même pas jugé utile de le prévenir ! Quand il avait trouvé porte close, c'était une voisine qui lui avait montré l'avis placardé sur le battant, si haut que mon petit frère avait dû se mettre sur la pointe des pieds pour le lire : le papier indiquait sans autre explication que la messe serait désormais célébrée dimanche matin à onze heures à Saint-Jean de Mont, à douze kilomètres de Fromentine, c'est à dire beaucoup trop loin pour que Mathieu puisse s'y rendre à bicyclette.

Maman a laissé sangloter son fils tant qu'il lui restait des larmes. Puis quand il s'est un peu calmé, elle l'a pris par la main et l'a conduit jusqu'au sapin bleu qui poussait au fond du jardin. C'était un arbre majestueux, si haut qu'il dépassait même le clocher de l'église. Il faisait l'orgueil de notre famille depuis le jour où Gracieuse avait brandi sous notre nez une carte postale de Fromentine : c'était une vue aérienne du village sur laquelle on remarquait notre sapin bleu, sans

conteste le plus bel arbre de toute la région, et la tache blanche à ses pieds, c'était notre maison.

C'est sous ses branches que maman a consolé Mathieu.

- Les hommes peuvent bien fermer toutes les églises qu'ils veulent. Dieu est partout. Tu vas voir, ici c'est encore plus facile de prier qu'à l'église.

Elle s'est agenouillée dans l'herbe près de son fils.

- Viens. Serre le fort dans tes bras. C'est la vie qui coule dans ce tronc. C'est avec ce bois qu'on fabrique les violons, tu le savais ? Ecoute sa musique. Dieu vit dans cet arbre. Tu sens la vie de l'arbre ? Il pousse vers le ciel, lentement, lentement... Tu le sens ?

Ravalant ses larmes, mon petit frère s'est plaqué contre l'écorce rouge, crevassée, et de toutes ses forces il a essayé d'étreindre le tronc, même s'il était beaucoup trop large pour qu'il puisse en faire le tour de ses petits bras. Alors, maman a effleuré son front d'une caresse, puis elle s'est discrètement éclipsée pour le laisser en tête à tête avec son Dieu.

Retrouvailles

Cet été-là, j'avais pris l'habitude d'aller sur le petit port observer les bateaux de pêche qui appareillaient et filaient les jours de grand vent vers de lointains horizons. J'imaginai alors Simon sur une de ces frêles embarcations, droit comme un I dans son bel uniforme galonné d'officier de marine, qui m'adressait à peine un regard avant de détourner de moi ses yeux bridés pour contempler le large. Je me persuadais que je ne le reverrais plus, l'océan allait me le prendre. Ce qui me rassurait quand même, c'était qu'il n'avait encore jamais mis les pieds sur un bateau. Avec un peu de chance, il souffrirait du mal de mer et tant pis pour ma collection de timbres, je n'aurais pas à subir le sort peu enviable des femmes de marin...

Les vacances s'éternisaient. Je ne voulais pas lui écrire. Nos adieux sous l'orage avaient été si poignants que les pauvres mots que j'aurais pu lui griffonner dans une lettre d'amour lui auraient semblé insipides, sans parler des éventuelles fautes d'orthographe, car bien entendu, je n'aurais pu demander à personne de me relire. En songeant aux cartes postales qu'il prévoyait de m'expédier des quatre coins du monde, j'ai pensé que je pourrais déjà lui en envoyer une en attendant, peut-être un beau voilier cinglant vent debout, mais sans rien écrire au dos à part son adresse. Il saurait que c'était moi, forcément. Surtout qu'il y aurait le tampon de la poste pour lui indiquer que la carte venait de Fromentine.

Enchantée de mon idée, j'ai couru au bazar de l'Estacade. Malheureusement, je n'ai pas trouvé sur le présentoir de carte postale assez jolie pour témoigner de ma passion. Il y avait bien quelques vieilles barques de pêche à la peinture écaillée

tristement échouées sur la grève, ou encore la navette qui reliait Fromentine à l'île d'Yeu, mais décidément, ça n'allait pas du tout. J'étais si déçue que je suis repartie sur mon vélo comme une âme en peine, avec mes pièces de monnaie qui tintaient gaiement dans la poche de mon short.

Simon me manquait. Lui non plus n'écrivait pas. Pourtant, je lui avais laissé mon adresse. Oh, je profitais quand même de mes vacances. Je passais des heures tous les soirs sur la plage, dès que les baigneurs étaient rentrés chez eux. J'avais redécouvert les joies du cerf-volant et je ne me lassais pas de le faire tourner dans le soleil couchant sans plus penser à rien. Je me sentais emportée vers le ciel dans sa danse fiévreuse et m'élançais dans les nuages rougissants pour oublier mon chagrin.

Dès notre retour de Vendée, je n'ai eu qu'une hâte, revoir enfin mon bien-aimé et retrouver la grâce de notre dernier baiser. On avait roulé toute la nuit. Le temps de se raser et de prendre une douche, mon père avait filé tout droit à son bureau. Comme c'était la veille de la rentrée des classes, je n'avais qu'une journée pour me remettre dans le bain. Sachant bien que maman aurait vu d'un mauvais œil une escapade sur l'autre versant de la colline, j'étais en émoi, cherchant désespérément quelque subtile ruse qui me permette d'aller voir Simon. Ces longues semaines de séparation n'avaient fait qu'exacerber mon amour pour lui. Je n'en avais parlé à personne, pas même à Gracieuse à qui pourtant je faisais tant de confidences. Perdue dans ma rêverie, je voyais maman faire d'incessants allers-retours dans la cuisine pour griller la montagne de sardines que nous avions ramenées de Fromentine, je voyais Bliska quémander une biscotte à mon petit frère, je voyais ma petite sœur tacher de jus d'orange sa robe neuve qu'on venait à peine de lui acheter, mais rien de ça ne me touchait. J'étais loin, j'étais avec mon amour retrouvé, il me semblait déjà sentir à nouveau sa main sur mon cou, ses lèvres sur mes lèvres...

Après avoir expédié mon déjeuner, je me suis portée volontaire pour aider maman à débarrasser la table et je lui ai annoncé d'une traite que j'avais déjà défait ma valise et mis

mon linge au sale, que j'avais même préparé mon cartable pour demain, avec mon agenda bien rangé dans la poche avant, que j'étais ravie que ce soit la rentrée des classes, quelle hypocrite ! Et dans la foulée, j'ai demandé, l'air de rien :

- Dis maman, je pourrais aller jouer un peu dehors ?

Ma mère n'a jamais été d'un naturel méfiant. Sans même remarquer que j'en faisais des tonnes, elle était toute contente de me voir dans d'aussi bonnes dispositions.

- Ah, ben oui ! Profite de ton dernier jour de vacances. Essaie juste de ne pas rentrer trop tard.

J'ai couru ventre à terre à travers la campagne. La côte était raide et je suis arrivée toute essoufflée devant la maison aux volets verts. Alors que depuis des semaines je comptais impatiemment les jours dans l'attente de cet instant, voilà que maintenant je me sentais étrangement irrésolue, comme si je n'avais plus vraiment envie de revoir Simon. Après tout, peut-être qu'il ne me plairait plus, peut-être avait-il changé, peut-être m'avait-il oubliée ? Juste au moment où je m'apprêtais à rebrousser chemin, il sort en trombe de son garage sur son vélo et me fonce droit dessus. Presque malgré moi, un radieux sourire s'est glissé sur mes lèvres. Simon s'est arrêté dans un crissement de freins et m'a dit de sa voix d'adolescent en train de muer :

- Il était temps, qu'est-ce que t'as foutu ?

Mal à l'aise, je n'osais pas m'avancer et c'est lui qui a pris les devants. Abandonnant son vélo dans l'herbe, il m'a tendrement serrée contre son cœur.

- Juré ? Tu ne repartiras plus sans moi ?

S'il y a bien une chose que ma grand-mère m'avait apprise, c'était à ne jamais jurer de rien ! Elle m'avait répété sur tous les tons que la vie est imprévisible et qu'il fallait faire attention aux serments que l'on échange à tort et à travers, le plus sage étant encore de s'abstenir. J'avais pris cette mise en garde très au sérieux et au lieu de risquer un éventuel parjure, je me suis contentée de reculer d'un pas pour dévisager Simon en silence, déçue qu'il ne m'ait pas embrassée. Mais il avait une autre idée en tête :

- Tu montes dans ma chambre ?

Oh, je n'ai pas hésité une seconde ! Le temps qu'il récupère sa bécane et la pose sur sa béquille, j'étais déjà partie vers la maison sans l'attendre. Il m'a rejointe en courant et on est entrés tous les deux chez lui, main dans la main, comme deux amoureux qui n'ont plus de secrets l'un pour l'autre.

Dans la salle de séjour, où tout était rangé bien à sa place, on est tombés sur sa mère. Je l'avais déjà aperçue plusieurs fois, mais seulement de loin, et Simon ne m'avait jamais parlé d'elle. Elle lui ressemblait si peu. Elle paraissait encore jeune, en tout cas plus jeune que maman. Blonde comme elle, elle portait des petites lunettes rondes. Elle m'a surprise en me couvrant de compliments sur mes dons de pianiste. Vaguement contrariée que Simon lui en ait parlé, j'ai bredouillé que je débutais à peine et que j'avais encore beaucoup de progrès à faire. Ecartant de son front pâle une mèche dorée, elle a soupiré :

- J'aurais tant aimé que mes filles jouent du piano. Peut-être qu'il n'est pas trop tard, tu pourrais leur apprendre...

Comme Simon ne venait pas à mon secours, j'ai marmonné sans conviction :

- Mais oui, peut-être. Pourquoi pas ?

C'était ridicule. A la seule idée qu'elles viennent nous rejoindre derrière notre rideau fermé, j'avais presque envie de tourner les talons et de tout planter là. Simon a bien dû le sentir, puisqu'il a repris ma main et m'a entraînée avec lui dans l'escalier. Dès qu'on s'est retrouvés dans sa chambre, je lui ai posé la question qui me tracassait depuis le jour de notre rencontre :

- Comment ça se fait que ta mère soit blonde ? Tu as un grand-père chinois ou quoi ?

Dans la chambre, il y avait des lits superposés. On s'est assis tous les deux sur celui du bas et Simon m'a confié son secret :

- Mes parents ne pouvaient pas avoir d'enfants, alors ils ont décidé d'adopter un bébé. C'est pour ça qu'ils sont venus en vacances en Corée du sud. Dans un orphelinat, ils sont tombés sur les jumelles, elles avaient trois ans. Ma mère les a tout de suite prises dans ses bras, elle voulait repartir avec ! Quand

elle a appris qu'elles avaient un petit frère, c'était moi, j'avais un an, je ne me souviens plus mais je sais qu'ils ont pas voulu nous séparer. C'est comme ça qu'on est arrivés en France.

J'étais émue d'entendre cette histoire. Dire que je ne savais même pas où était la Corée du sud, il faudrait que je demande à Gracieuse. Et moi qui le croyais chinois ! Mais une autre question me brûlait les lèvres :

- Alors, tu ne connais pas tes parents ?

- Lise, ma mère, tu viens de lui parler, et mon père il rentre tout à l'heure. C'est eux, mes parents.

Le sentant blessé, j'ai préféré ne pas insister. Ce qui ne m'a pas empêchée de lui demander :

- Et Guillaume ?

- C'est moi qui l'ai réclamé. Les jumelles ne voulaient jamais jouer avec moi. Alors mes parents sont repartis en Corée et quand ils sont revenus, j'avais un petit frère de deux mois. Maintenant, il est grand.

- Et il partage ta chambre ?

- Mais non, pourquoi tu dis ça ?

- Ben, je sais pas, tu as des lits superposés.

Simon a souri :

- Oui, c'est pour si tu veux dormir ici...

Ça m'a fait rire :

- Si je dors ici, je viens dormir avec toi.

- D'accord.

Sans même ôter ses sandales, il s'est couché sur son lit d'enfant et je me suis étendue avec lui. Avec la chaleur de cette fin d'après-midi ensoleillée, ma petite robe me collait au corps, et Simon s'est placé derrière moi, une main posée sur mon ventre pour me serrer contre lui. Je sentais sa présence rassurante dans mon dos, j'étais parfaitement heureuse, j'avais enfin retrouvé l'amour de ma vie. Je l'entendais respirer, nos souffles paisibles s'accordaient, je savais que mon cœur battait à nouveau en mesure avec le sien. J'ai fini par m'assoupir et on a fait la sieste comme ça, emboîtés l'un à l'autre. C'est les jumelles qui nous ont réveillés. Elles sont entrées en trombe dans la chambre de Simon pour nous annoncer qu'il était déjà quatre heures. Elles étaient coiffées pareil, elles ressemblaient

à des poupées de porcelaine. Elles portaient la même jupe et seule la couleur de leur t-shirt les différenciait. Il était clair que je n'arriverais jamais à les reconnaître l'une de l'autre, mais par politesse, je leur ai demandé comment elles s'appelaient. Et elles, d'une seule voix :

- Sophie et Aurélie.

Pour l'heure, ce qui les intéressait, c'était de savoir si j'aimais Jean-Jacques Goldman. Certes, le nom m'était familier, mais j'aurais été incapable de citer une de ses chansons. Devant mon air penaud, elles ont pouffé de rire, n'en croyant pas leur oreilles :

- Non, c'est vrai ?! T'as jamais entendu ? Alors, viens ! Simon, tu nous la prêtes ? Après, on te la rend !

J'étais encore à moitié endormie, mais je me sentais happée par leur envie de me faire découvrir ce chanteur qu'elles semblaient idolâtrer. Touchée à l'idée d'entrer dans leur famille, je me disais qu'avec un peu de chance, j'allais peut-être me faire deux nouvelles copines pour le prix d'une ! Rieuses, les jumelles m'ont conduite dans leur chambre décorée de posters de stars de la chanson qui m'étaient, je l'avoue, parfaitement inconnues. Elles aussi, elles avaient deux lits superposés. Décidément, c'était la mode dans cette maison ! Je me rendais compte qu'au fond je ne connaissais rien de la vie de Simon. Soudain, j'ai entendu la musique de Goldman rugir dans la pièce. C'était beaucoup trop fort, j'ai demandé aux filles de baisser le son, mais elles continuaient à glousser, obligées de crier pour se faire entendre :

- C'est comme ça qu'on doit l'écouter !

Mais je n'aimais pas, c'était assourdissant. Et puis Simon n'était pas là, il était resté sur son lit. Sans compter que j'avais promis à maman de ne pas rentrer tard. Alors, j'ai bafouillé une vague excuse qu'elles n'ont pas dû entendre, avant de filer dans la chambre de Simon pour lui faire mes adieux. Comme il n'y était pas, je suis redescendue au rez-de-chaussée, pourchassée par le romantisme tonitruant de Goldman. Simon n'était pas là non plus. Je ne savais pas où il était passé et je n'osais pas l'appeler. Je commençais à me sentir carrément mal à l'aise. Après tout, ce n'était pas ma famille, je n'avais rien

à faire ici. Je suis restée quelques instants encore, seule sur le pas de la porte, en espérant que Simon s'inquiéterait de moi et viendrait me rejoindre. Mais non, il avait disparu. Alors, je suis tristement rentrée chez moi, persuadée que cette fois c'était fini, je ne le reverrais plus jamais. Et dire qu'on ne s'était même pas embrassés !

Le noyau de cerise

De retour à la maison, ce n'était pas Goldman, mais c'était pire encore : malmenant son violon, Mathieu venait d'attaquer une partition de Chostakovitch qu'il déchiffrait à peine et la bataille promettait d'être rude avec Stella, qui faisait subir à Debussy les derniers outrages en tapant comme une sourde sur son piano uniquement pour couvrir les miaulements stridents de son frère.

Moi, je vivais mon premier chagrin d'amour. Je me suis enfermée dans ma chambre, un casque sur les oreilles pour écouter le concerto de Mendelssohn pour violon. Mon Dieu, dire que j'avais presque oublié la magie délicieuse d'un archet qui vole sans grincer...! Mais voilà brusquement que maman ouvre la porte et se plante devant moi, les bras croisés, comme un vivant reproche, et ça ne manque pas, je me sens déjà coupable, de quoi je n'en sais rien, mais à tout hasard, j'ôte mes écouteurs.

- Ça y est, ta petite sœur vient de finir son piano, il serait peut-être temps de t'y mettre, non ?

- Oh, non, pas maintenant.

- Eh, tu n'as pas joué depuis qu'on est rentrés. Comment veux-tu avancer ? A Fromentine, d'accord il n'y avait pas de piano, mais là je ne suis pas contente...!

Comme je me gardais bien de répondre, elle est venue s'asseoir à côté de moi sur mon lit défait, dont elle n'a pu s'empêcher de remonter la couette. Ma pauvre maman ! Même lorsqu'elle entendait se montrer sévère, c'était peine perdue. Ses yeux tendres trahissaient son sourire fâché, ses yeux qui étincelaient de générosité. Elle n'avait jamais réussi à me faire

peur, mais je ne voulais surtout pas lui montrer, elle en aurait été trop déçue, alors je faisais semblant de me recroqueviller sur le lit pour lui donner l'impression d'être aussi redoutable qu'elle l'espérait.

- Lise, si je pouvais t'aider avec ton piano, je ne demanderais pas mieux...

Un peu inquiète de me voir à ce point effrayée, elle prend mes mains dans les siennes.

- Tu sais que ta grand-mère a essayé de m'apprendre quand j'étais petite ? Seulement je me suis découragée comme une imbécile. Aujourd'hui je le regrette tellement. Mais toi tu es bien plus forte que moi, tu ne vas pas laisser tomber, hein ?

- J'ai l'impression que j'avance pas.

- Oh, je trouve que tu as beaucoup progressé depuis l'année dernière. Tu ne vas pas me dire que tu regrettes le violoncelle, quand même ?

- Je suis pas assez patiente pour le piano.

Et je m'agenouille à ses pieds, posant la tête dans son giron. Comme à son habitude, maman passe la main dans mes cheveux courts qu'elle ébouriffe.

- La patience, c'est comme les gammes, poussin, ça se travaille, qu'est-ce que tu crois ? Et toi, tu vas continuer à travailler ton piano, tu sais pourquoi ?

- Non.

- Parce que tu as les petits collés à tes basques toute la sainte journée et que tu dois être un modèle pour eux. Là, tu as bien vu comme ils sont contents de faire de la musique ? Dis toi qu'un jour, ils seront heureux de savoir jouer d'un instrument, et ça sera un peu grâce à toi.

Ah, voilà qui changeait tout. Comme maman continuait machinalement à jouer avec mes cheveux, je me suis frottée contre sa paume comme un chaton qui mendie des caresses et je me suis renseignée :

- Bon, alors si je travaille une demi-heure, tu nous fais des crêpes ?

Marché conclu. C'était si facile de la rendre heureuse. Dévalant l'escalier, je me suis ruée sur le piano, sur lequel Stella avait laissé traîner sa partition de Debussy, pour affronter

à mon tour quelques exercices du *Déliateur*, un recueil de technique rebutant à souhait, par amour pour mon petit frère et ma petite sœur, poussant même l'abnégation jusqu'à travailler au métronome, puisque après tout leur avenir était en jeu.

Une heure après, grosse catastrophe : en mordant dans une crêpe qu'elle avait fourrée à la confiture de cerises, Stella est malencontreusement tombée sur un noyau et elle a senti branler sa première dent de lait. Fait aggravant, Gracieuse a eu la mauvaise idée d'ôter un instant son dentier pour bien lui prouver que ça ne faisait pas mal, mais Stella n'a pas du tout apprécié la plaisanterie et s'est mise à pleurnicher. Pourtant, elle s'était montrée curieuse quand la canine de Mathieu s'était mise à bouger. Elle avait même ri lorsque mon père avait fini par la lui arracher parce qu'elle l'empêchait de manger correctement. Sauf que maintenant, c'était sa dent à elle qui menaçait de tomber ! Stella a passé le reste de l'après-midi les doigts dans la bouche, à la retenir de son mieux. Histoire de la faire patienter en attendant le retour de mon père, Gracieuse lui frottait consciencieusement les joues avec une gousse d'ail fraîche. En principe, c'était plutôt pour les piqûres de guêpe, mais bon, à la guerre comme à la guerre ! Quant à maman, elle avait carrément disparu de la circulation. C'était plus fort qu'elle, elle ne pouvait pas regarder une dent branlante sans avoir aussitôt envie de s'évanouir. Du coup, elle appelait mon père tous les quarts d'heure à son travail pour le presser de rentrer plus vite. C'était lui le grand spécialiste, il savait s'y prendre, il avait déjà ôté toutes nos dents sans jamais nous faire le moindre mal.

Ce soir-là quand il est rentré, on l'attendait tous comme le Messie. Stella avait chougné toute l'après-midi. Calmement, il s'approche d'elle.

- Allez, fais moi un joli sourire.

Sauf qu'elle ne voulait rien savoir pour ouvrir la bouche.

- Voyons, ma grande, n'aie pas peur.

Pas question qu'elle desserre la mâchoire ! Mon père n'a pas insisté.

- Bon, c'est pas grave, je vais aller me laver les mains.

A son retour, il tenait le sécateur qui lui servait à couper les branches de la haie qui nous séparait de la route. Il s'est campé devant Stella en faisant claquer l'outil redoutable à cinq centimètres de son nez.

- Alors, elle se cache où, cette dent ? On va bien la dénicher...!

Ma petite sœur s'est mise à hurler, terrifiée, en appelant maman au secours. Mon père était stupéfait, il avait juste voulu détendre un peu l'atmosphère, sachant qu'elle appréciait toujours ses bonnes blagues. Il s'est hâté de faire disparaître le sécateur sous la table basse et s'est assis auprès d'elle sur le canapé pour la consoler.

- Ma puce, tu as bien vu comment je faisais avec ton frère. Tu pensais que j'allais te faire mal ? Tu es folle ou quoi ? Allez, ouvre la bouche.

Pour la première fois depuis une heure, Stella a enfin consenti à entrouvrir ses lèvres, non sans avoir jeté un furtif coup d'œil en direction du sécateur. Mon père a sorti un mouchoir immaculé de sa poche. Tel un prestidigitateur qui fait un tour de passe-passe, sans laisser à sa fille le temps de dire ouf, il lui a triomphalement brandi sa dent sous le nez.

- Et hop ! T'as vu ? T'as rien senti !

Stella n'en revenait pas.

- C'est vrai, tu l'as ?

- Ben oui, la prochaine fois, il faudra pas nous faire un tel cirque...

Il l'a soulevée et lui a tapoté gentiment les fesses.

- Va te rincer, va, tu vas mettre du sang partout.

Toute la soirée, il a fallu admirer le trou béant dans le sourire épanoui de Stella, qui nous passait successivement sa dent de lait de main en main. En se couchant, ce n'est pas sans regret qu'elle l'a déposée sur sa table de nuit, où la petite souris viendrait la chercher. Et pourtant elle savait qu'à son réveil il y aurait à coup sûr une pièce de monnaie au rendez-vous !

La source

Le lendemain, c'était la rentrée. Cette année-là, plutôt que de m'inscrire à Jurançon, mes parents m'avaient mise dans un collège à Pau, ce qui m'obligeait à prendre matin et soir un car de ramassage scolaire, tout ça parce qu'en deuxième langue, j'avais eu l'idée saugrenue de choisir le russe, qui n'était enseigné que dans cet établissement. Si j'avais su, j'aurais fait de l'espagnol comme tout le monde, et à la récréation j'aurais pu retrouver Simon au lieu de rester toute seule avec mes souvenirs. Me tenant à l'écart des copines de mon âge, qui ne connaissaient rien à l'amour et attribuaient bêtement des notes aux garçons du collège selon leurs talents supposés, je n'appartenais à aucun des clans qui n'avaient pas tardé à se former dans la cour rectangulaire plantée de marronniers. En cours de latin, réfugiée au fond de la classe, bercée par des déclinaisons dont je savais pertinemment qu'elles ne me serviraient jamais à rien, j'enviais la folle témérité de Catulus qui n'avait pas hésité à se jeter par la fenêtre pour répondre à l'appel de la forêt...

Ça faisait déjà deux semaines que je n'avais pas revu Simon. Pourquoi avais-je tant de mal à faire le premier pas ? Il était sûrement occupé par son nouvel emploi du temps. Mais l'élan me manquait, je ne travaillais plus mon piano avec l'entrain de cet été qui avait vu naître l'amour dans mon cœur. Au lieu de ça, je tournais en rond dans la maison comme un animal en cage. Gracieuse, qui devinait tout, devait certainement se douter de quelque chose. Chaque fois que son regard s'attardait sur moi, je voyais bien qu'elle aurait voulu que je lui fasse mes confidences, et je savais qu'elle aurait sans

doute pu m'aider à démêler l'écheveau embrouillé de mes émotions. Mais j'avais été déçue de découvrir que Simon avait parlé à sa mère de nos séances de piano. C'était notre jardin secret. Alors, même si je souffrais de me sentir abandonnée, j'aurais eu l'impression de trahir notre amour en avouant à quiconque mon profond désarroi.

Un soir, à table, mon père s'est étonné :

- Au fait, qu'est-ce qu'il devient, notre petit voisin ? On l'a vu presque tous les jours cet été, ça fait longtemps qu'il n'a pas pointé son nez. Lise, tu as de ses nouvelles ?

Il m'avait posé la question en me tendant une assiette de soupe que j'ai manqué renverser, trouvant à peine la force de bredouiller :

- Non, pas vraiment...

Maman m'a encouragée :

- Tu devrais aller le voir. Demain je voulais faire des crêpes, tu pourras lui en apporter. Il est très bien élevé, ce petit. Il doit avoir des parents charmants.

Ah, les crêpes moelleuses de maman ! Je n'ai rien répondu, de peur de laisser paraître mes sentiments. J'espérais seulement qu'elle ne change pas d'avis. Heureusement, le lendemain elle n'avait pas oublié, elle a passé son après-midi à en faire pour toute la famille. Vers quatre heures, elle en a empaqueté quelques unes et me les a tendues en me faisant un clin d'œil.

- Tiens, ma grande. C'est pour Simon. Dis-lui que ça nous ferait plaisir de le revoir un de ces quatre.

Et me voilà partie, le cœur battant, vers la maison aux volets verts. Quand je me suis retrouvée sur le pas de la porte, avant même que j'aie eu le temps de sonner, Simon m'a ouvert, le sourire aux lèvres :

- T'arrives pilepoil pour le goûter !

Radieuse, je lui ai tendu les crêpes de ma mère, qui fleuraient bon la fleur d'oranger sous leur emballage d'aluminium. Simon m'a frôlée pour refermer la porte derrière moi, et je lui ai glissé à l'oreille :

- Pourquoi tu ne viens plus ?

Il m'a chuchoté :

- Bouge pas, j'arrive.

Courant porter son magot dans la cuisine, il s'est empressé de revenir comme s'il craignait que je me sauve.

- Je ne viens plus parce que c'est toujours moi qui viens. J'avais peur que tu n'aies plus vraiment envie de me voir...

- Et tu ne serais pas revenu à la maison pour savoir ?

- Non.

Puis il a mis sa main derrière mon cou et m'a attirée à lui jusqu'à ce que nos lèvres se touchent. Sur la pointe des pieds, je me suis abandonnée à son baiser. Ce jour-là, j'ai dévoré presque toutes les crêpes de ma mère sous l'œil amusé des jumelles qui tour à tour me présentaient du Nutella, de la confiture de fraises ou du sucre glace. Le petit Guillaume aussi me dévisageait de ses yeux brillants. Il était si heureux de me revoir qu'il en oubliait de manger. Après le goûter, j'ai voulu faire la vaisselle, mais sans me laisser le temps d'attraper les assiettes que j'avais empilées, Simon m'a prise par la main.

- Viens, on va se promener, ça fait si longtemps.

Je l'ai suivi, prête à me laisser emporter vers ses rêves. Il m'a entraînée jusqu'à la forêt toute proche. Les fougères bruissaient sur notre passage. En cette fin de journée de septembre, les oiseaux se taisaient et le vent dans les feuillages des arbres se faisait de plus en plus insistant. Je me serrais davantage contre Simon. D'habitude, à l'approche du soir, je n'aimais pas trop m'enfoncer dans les bois, de peur de m'égarer. Mais là c'était différent, je n'étais plus seule et les ombres inquiétantes qui se dessinaient sur le sol ne m'arrêtaient pas. Où m'emmenait-il ? Pauvre petite fille perdue qui n'entend plus son cœur... De quoi aurait-elle peur ? Elle est dans cette forêt qu'elle connaît bien, avec son amour qu'elle a attendu si longtemps. Cesse donc de trembler ! Elle cherche des yeux le regard de son bien-aimé, mais lui cherche son chemin entre les arbres et ne semble pas la voir. Pourquoi se sent-elle si seule ? Ecoute, petite fille, écoute le murmure des feuilles jaunissantes qui se laissent caresser par le souffle du vent...

Tout à coup, j'ai commencé à me sentir chez moi dans cette forêt redevenue sauvage à l'heure où les hommes n'y

pénètrent plus, à l'heure secrète où le jour et la nuit célèbrent leurs épousailles, loin du soleil ou de la lune, dans le sombre foisonnement d'une végétation si dense que le ciel semble à jamais disparu. Je me suis mise à respirer profondément. Je ne craignais plus de me perdre. Je sentais seulement les doigts de Simon serrer ma main plus fort. Et puis il s'est arrêté non loin d'une source limpide, qui gargouillait parmi les rochers dans une clairière entourée d'inextricables broussailles. D'une voix incertaine, il m'a demandé si je lui faisais confiance. Quelques minutes auparavant j'aurais été bien en peine de répondre. Mais là, vraiment, je l'aurais accompagné n'importe où.

Quand j'ai acquiescé en silence, Simon s'est assis au bord de l'eau, sur le sol recouvert de mousse. Plutôt que de m'asseoir à ses côtés, je me suis allongée, posant ma tête sur ses cuisses musclées, bouleversée de sentir sa main tiède qui encerclait mon cou. Je ne savais pas que mon cœur pouvait prendre tant de place dans ma poitrine. Mais dans les broussailles, on a entendu des grattements. Aussitôt, Simon s'est redressé.

- Merde ! C'est peut-être un sanglier...

Mon sang s'est glacé dans mes veines. Mon père m'avait mise en garde, il n'était pas rare de voir un sanglier charger des promeneurs qui l'avaient dérangé. Plus le bruit s'approchait, plus je me collais contre Simon qui ne bougeait plus, aussi effrayé que moi. Mais voilà que Bliska a surgi dans la clairière, incroyablement fière de m'avoir trouvée, elle qui n'avait pourtant aucun odorat. Je me suis jetée sur elle en riant et pleurant à la fois. Qu'elle était bête ! Simon à son tour est venu lui chatouiller le ventre : elle nous avait bien eus.

Je ne sais ce qui se serait produit dans cette clairière sans l'arrivée intempestive de ma chienne. En tout cas, lorsque je suis rentrée chez moi à la nuit tombante, j'avais le cœur en fête. J'avais retrouvé mon amoureux.

Chagrin d'amour

C'est l'année de mes treize ans que j'ai réellement plongé dans les profondeurs mystérieuses de la musique. J'étais encore bien débutante, mais mon cœur chantait déjà ce que mes mains n'étaient pas encore à même de jouer. Il m'arrivait de mettre les *Nocturnes* de Chopin sur la chaîne du salon quand j'étais un peu seule. Je réglais la stéréo, je me couchais sur le tapis et je fermais les yeux pour mieux entendre, laissant courir mes doigts agiles au rythme de la musique, en imaginant que c'était moi qui jouais. C'était si beau et si mélancolique, l'intime reflet de mon âme de jeune adolescente qui s'éveillait, curieuse, aux promesses d'une vie nouvelle...

Après ça, quelle déconvenue de devoir revenir à la triste réalité, perchée sur mon tabouret rond, devant mon piano capricieux qui faisait beaucoup trop de fausses notes à mon goût. Oh, je redescendais bien vite sur terre ! Dès les premières mesures du petit morceau que je travaillais, j'en aurais pleuré, j'étais si loin de Chopin, que je m'entendais massacrer, si loin de tous ces autres génies qui le suivaient dans l'ombre...

Paradoxalement, c'était aussi l'année où j'avais découvert l'amour. Peut-être même était-ce Simon, parce qu'il avait su m'émouvoir, qui m'avait permis de m'ouvrir à la beauté du piano. Seulement plus les jours passaient, plus notre idylle pâlisait face à la musique maladroite jaillissant de mes doigts enthousiastes. Certes, il continuait à venir de temps en temps, mais très vite, il n'a plus supporté de rester couché à mes pieds sous mon piano comme aux premières semaines. Je me souviens d'une belle journée ensoleillée d'automne, j'essayais

péniblement de déchiffrer de petites pièces d'un recueil, *Les Classiques Favoris*, que je voulais terminer au plus vite pour passer au niveau d'après, quand Simon a débarqué dans ma musique à l'improviste. Je lui en ai voulu de venir entraver ainsi par cette visite inopinée mes élans d'apprentie pianiste. En voyant ma réaction, il s'est bien gardé de venir m'embrasser ou même simplement de me dire bonjour. Il est resté figé devant ces rideaux qui délimitaient mon territoire, comme s'il s'apprêtait à se lancer dans quelque grand discours. Sauf qu'il ne disait rien, il se contentait de serrer ses poings fermés contre ses jambes musclées. C'est moi qui ai pris la parole la première :

- C'est gentil d'être venu, mais... Juste, c'est pas du tout le moment. Pourquoi tu ne m'appelles pas avant de passer ?

Ses yeux noirs étincelaient. D'une voix sourde, il me répond :

- On avait un pacte, on s'était promis que si on voulait se parler, on viendrait retrouver l'autre, tu te rappelles pas ? C'est pas comme si j'habitais à des kilomètres...!

J'étais gênée, j'avais complètement oublié cette promesse inconsiderée.

- Bon, qu'est-ce que tu avais à me dire ?

- Rien. Rien de spécial...

- Ecoute, le prends pas comme ça...!

- Toutes ces notes dans ta tête...! Et tu n'entends rien d'autre...!

- Mais qu'est-ce que tu racontes ? Si je ne travaille pas maintenant, j'avancerai jamais ! J'en ai marre d'être si nulle. Je veux progresser, je dois m'en donner les moyens, non ?

- On dirait ta mère qui parle. C'est pas tes mots.

- Enfin, Simon, tu te vexes juste parce que je bosse un peu mon piano...

- Non, c'est pas ça. C'est seulement qu'on se voit de moins en moins. Et quand on se voit, il y a toujours ce foutu piano ! Quand je pense que je voulais apprendre...! Je te jure, parfois j'ai envie de récupérer les maillets de croquet de Guillaume et de venir tout casser.

- Oui, je te conseille pas. Il y a tellement de tension sur les cordes, ça t'exploserait à la figure.

En repensant à mon cauchemar où l'affreuse Mademoiselle Saurel venait déjà démolir mon piano à grands coups de marteau, j'avais du mal à garder mon sérieux. Lorsqu'il m'a vu sourire, Simon, livide, a tourné les talons et s'est sauvé sans demander son reste. Comme je me sentais en faute, je l'ai suivi, mais le temps que je me décide il était déjà loin et je n'ai pas réussi à le rattraper.

Peu de temps après ce malheureux épisode, c'est moi qui suis allée lui rendre visite. J'avais besoin de le retrouver, besoin qu'on se parle simplement, comme au début. Mais ce temps-là était bien révolu. Moi, mon seul atout, c'était la musique. Qu'est-ce qu'il pouvait aimer chez moi, maintenant qu'il n'admirait plus mes doigts de fée ? Toutes ces pensées me travaillaient sur le chemin. Lorsque je me suis retrouvée devant sa porte, j'étais terriblement anxieuse, j'avais l'impression d'être en exil sur ce versant de la colline pourtant si familier. Je sonne timidement. C'est Aurélie qui m'ouvre, ou peut-être Sophie, sa jumelle, va savoir.

- Je passais dans le coin. Ton frère est là ?

Gentiment, elle s'efface pour me laisser entrer.

- Dis, on te voit pas souvent. Simon t'aime beaucoup, je sais pas si tu es au courant. Il n'arrête pas de nous répéter que tu es super drôle. Un vrai clown. C'est vrai ?

Quelle question...! Je me sentais bête, j'avais presque envie de m'enfuir. En voyant ma réaction, elle me fait un clin d'œil amical.

- Mais je blague...! Tu veux boire quelque chose ?

- Mmouais...

- Tu tombes mal. Il est pas là, je suis toute seule. Pas de bol, hein ?

Et je me suis retrouvée plantée dans le salon, à siroter un Coca tiède avec Sophie, ou Aurélie. Une des deux, ça c'est sûr. Je me disais, mais qu'est-ce que je fais ici ? Bon, après tout, j'attends Simon, il va bien finir par arriver...

Pendant l'heure qui a suivi, la jumelle a entrepris de me raconter sa vie par le menu. Moi j'écoutais à peine, guettant les bruits alentour. Enfin, quand je n'y croyais plus, j'entends

arriver une voiture qui fait crisser les gravillons de l'allée. En me voyant tressaillir, la jumelle a un sourire entendu :

- Ah, ça y est, les voilà. Tu vois, tu as bien fait de rester...

Elle m'embrasse affectueusement sur la joue.

- Bon, je me sauve. Reviens vite. C'était sympa de bavarder un peu. C'est vrai, on se croise, on ne prend jamais le temps de se parler. Je viendrai chez toi un de ces quatre, on fera mieux connaissance.

Je lui tends mon pouce levé pour lui faire signe que c'est d'accord, quand la porte s'ouvre brusquement et Simon fait son apparition. Ouf, il a l'air content de me voir.

- Quelle bonne surprise...! On n'est plus fâchés, alors ?

Il vient poser sa main sur mon cou et me chuchote à l'oreille :

- J'étais sûr que tu allais revenir.

Je ne bougeais plus, me laissant porter par ce sentiment de confiance qui grandissait à chaque fois qu'il me touchait. Tous les deux, on n'aurait jamais dû parler quand on était ensemble. Ce qu'il y avait entre nous était indicible. Mais déjà la deuxième sœur jumelle déboule dans le salon avec le petit Guillaume sur les talons, qui s'écrie en m'apercevant :

- Lise ! Tu nous as ramené des crêpes ?

Il était si mignon ! Quand il s'est avancé en me tendant sa petite joue de pêche, je l'ai embrassé, mais n'osant lui avouer que j'étais venue les mains vides j'ai menti sans vergogne :

- Oh, Guillaume, tu arrives trop tard, c'est ta sœur qui les a toutes mangées.

Ça l'a fait rire. Quel bon naturel, ce garçon...! A mieux me regarder, il remarque, approbateur :

- Tu as les cheveux qui ont poussé.

Machinalement, je tire sur mes boucles. Oui, c'est vrai, ça faisait un petit moment qu'on ne me les avait pas coupées. L'air penaud, Simon s'excuse :

- C'est dingue, je m'en étais même pas aperçu.

Dans un nouvel éclat de rire, Guillaume traverse le salon en courant et file vers la cuisine voir si faute de crêpes, il n'y aurait pas d'autres trouvailles intéressantes à faire dans le frigo. Pendant ce temps, la jumelle nous observait discrètement. C'était incroyable comme elle pouvait ressembler à sa sœur qui

venait à peine de quitter les lieux : j'avais l'impression de la revoir et qu'elle était simplement allée se changer en deux temps, trois mouvements, pressée de revenir nous surveiller, ne voulant surtout pas me laisser seule avec Simon. Mais comme la dernière fois, il m'a tirée par la main.

- Viens, Lise, on va marcher un peu dehors.

Sa sœur n'a pas bronché. Visiblement, elle était plus timide que sa jumelle. En tout cas, elle n'a pas osé nous demander de rester à bavarder avec elle. Dans l'allée, on a croisé les parents de Simon en train de sortir des courses du coffre de la voiture et je leur ai adressé un vague signe de la main. Je ne sais pourquoi, j'étais mal à l'aise avec eux. Pourtant, ils se montraient accueillants, mais moins je les voyais, mieux je me portais.

Simon marchait vite et m'entraînait dans son élan vers la forêt de nos amours. Il était heureux que je sois venue. Moi, comme j'avais peur de le décevoir, je le suivais docile à grandes enjambées. Seulement l'été était déjà loin et je commençais à avoir froid avec mon pull de coton et ma petite veste en jean. Dans le soir tombant, je grelottais, mais Simon n'en avait cure, il continuait sa course effrénée à travers les broussailles roussies, sans doute pour retrouver notre source dans la clairière. A un moment, j'en ai assez, je m'arrête net.

- Désolée, mais j'ai froid. Je t'ai attendu toute l'après-midi et... Là, je crois que je vais rentrer.

Il m'a tout de suite lâché la main.

- Pourquoi tu es venue me voir si tu as pas envie d'être avec moi ?

J'étais perdue, je ne savais plus quoi faire. J'aurais voulu le prendre dans mes bras. En même temps, j'étais transie, j'avais hâte de courir à la maison me réchauffer un peu.

- Vas-y, Lise, qu'est-ce que tu attends ? Tu veux que je te fasse un mot d'excuse ?

J'ai bredouillé :

- Simon, je ne comprends pas ce qui se passe. On est contents de se voir. Tout d'un coup, ça ne va plus, tu me cries dessus.

- Tu sais pourquoi ? Parce que tu n'es pas vraiment là. Tu restes dans ton monde. Je t'avoue que... Je me sens vraiment étranger dans ton pays.

J'étais gelée, je commençais à claquer des dents, je ne savais que lui répondre. Peut-être avait-il raison ? Je me suis tout de même hasardée à lui demander :

- Tu veux toujours qu'on se revoie ? Tu m'aimes encore ?

Alors, il m'étreint dans ses bras musclés, il me serre fort, si fort que j'en ai le souffle coupé, et je l'entends me murmurer :

- Toi, je t'aimerai toujours. C'est comme ça, j'y peux rien.

Déseparée, je colle mon petit nez froid dans son cou brûlant et je le respire une dernière fois avant de m'échapper de l'autre côté de cette frontière infranchissable qui, je le savais bien, nous séparait désormais.

Les premières gelées arrivaient et mes doigts engourdis demandaient de plus en plus souvent à se réchauffer au contact des touches d'ivoire de mon piano. Comme j'ai travaillé, cet hiver-là ! Peut-être étaient-ce même mes plus beaux moments de travail, parce que j'étais libre, je découvrais la musique et tout mon être vibrait à l'unisson dans mes exercices quotidiens. Le temps maussade n'était guère propice aux promenades amoureuses, mais en vérité, Simon ne me manquait pas tant que ça. J'avais mon piano, ça suffisait à mon bonheur. Monsieur Kaufmann, mon professeur, avait inventé un exercice qu'il appelait « les pompes ». Avec quelle délectation je tirais chaque matin sur mes doigts, un par un, en prenant appui sur le bord d'une table, pour qu'ils deviennent plus vigoureux. Tout en jouant des heures d'affilée, je m'émerveillais de voir mes mains papillonner sur le clavier, heureuses de s'approprier enfin à cette musique qui me bouleversait chaque jour davantage.

Une fois, on s'est revus par hasard avec Simon. Il neigeait sur les coteaux. Il y a toujours une lumière particulière qui se dégage d'un paysage enneigé et ce matin-là, dès que j'ai ouvert les yeux, j'ai su que la fée de l'hiver avait saupoudré la campagne de magie. Sans même regarder dehors, je sentais irradier dans ma chambre une atmosphère de paix et je me suis extirpée de sous la couette où j'étais empêtrée, pour aller

ouvrir la fenêtre. J'ai récupéré la neige fraîche qui s'était amoncelée pendant la nuit sur ma balustrade de bois et je l'ai fourrée avidement dans ma bouche. C'était froid, c'était chaud, c'était la vie qui fondait dans ma gorge. Dans notre jardin scintillant, Bliska jappait d'excitation en essayant vainement de mordre les flocons qui voltigeaient autour d'elle. J'entendais les cris joyeux de Mathieu résonner dans toute la maison et la petite voix flûtée de Stella qui cherchait désespérément ses bottes. Il n'y avait pas un instant à perdre. Le temps de m'habiller chaudement, je suis sortie les rejoindre sous la neige qui continuait à tomber de plus belle. La brume estompait le contour des montagnes. Stella ressemblait à une grosse avalanche, elle dévalait la pente du jardin en roulé-boulé tandis que Mathieu cavalait derrière Bliska qui s'était transformée en kangourou de Noël. Les laissant à leurs jeux, je me suis dirigée vers la route ensevelie sous la neige irisée, en soufflant dans mes mains pour les réchauffer. C'était tout ce que j'aimais : cette blancheur immaculée à perte de vue, comme si le monde s'était endormi dans un rêve de pureté que j'étais seule à contempler.

Mais je n'étais pas seule. En voyant Simon descendre le flanc de la colline, je me suis élancée et j'ai couru à sa rencontre. Je ne pesais plus rien, j'étais aussi légère que les flocons qui dansaient la gigue autour de nous. Quand je suis tombée dans ses bras, Simon en riant m'a écrasé une poignée de neige dans le cou. Accourus à la rescousse, Mathieu et Stella se sont jetés sur lui dans une joyeuse bousculade, le temps que je lui retire ses grosses chaussures en repréailles pour les lancer si loin qu'après on n'a jamais réussi à les retrouver dans la neige poudreuse que recouvrait une mince couche de glace. Je le revois qui sautillait sur place, en chaussettes, pour ne pas avoir les pieds complètement gelés.

- C'est pas grave, je reviendrai au printemps...!

Après quoi, on ne s'est plus revus. La neige avait fondu, la boue se déversait dans les fossés, c'étaient les jours les plus tristes de l'hiver. Au printemps, je doute que Simon ait récupéré ses chaussures, mais on s'est croisés une autre fois dans la forêt. Je promenais Bliska. Lui faisait de la course à pied. Il

s'est arrêté pour me saluer, mais sans faire mine de me prendre dans ses bras. Depuis quelques temps, c'était vraiment la douche écossaise entre nous. Mais qu'y faire ? Il a même parlé à mon caniche, sans se préoccuper de savoir si j'allais bien, s'il m'avait manqué. Non, il s'est contenté de soupirer d'un ton mélancolique :

- Content de t'avoir revu.

Et il a poursuivi son jogging solitaire. En le voyant courir ainsi, j'avais vraiment le sentiment qu'on avait perdu quelque chose d'important. Mais quoi ? Pourquoi je n'ai rien entendu tomber ? Pourquoi je ne peux pas réparer ? Il était de plus en plus petit au milieu de cette forêt sombre, il me faisait presque de la peine. Je n'arrivais même pas à crier tellement j'avais la gorge nouée. Alors moi aussi, je me suis mise à courir mais dans l'autre sens, avec Bliska qui gambadait, insouciant, heureuse de faire la course avec moi.

La chambre des petits

En rentrant à la maison, comme je me sentais un peu esseulée, je suis montée chercher du réconfort dans la chambre des petits. Je les ai trouvés en train de faire leurs devoirs sur leurs bureaux jumeaux. Stella tirait la langue consciencieusement et Mathieu, placide, traçait avec son compas des cercles qui ne tournaient pas rond. Bien que d'un an sa cadette, ma petite sœur, qui avait sauté une classe, était bien meilleure élève que lui, et je savais que bientôt viendrait le moment où, bonne fille, elle lui prendrait son compas des mains pour dessiner du premier coup un cercle parfait sur la page de son cahier. Je ne me suis pas senti le cœur de les déranger.

Depuis toujours, ils avaient partagé cette chambre, où tout était en double. Les deux lits se regardaient amoureusement. Il y avait deux petites commodes en pin, dont l'une avait perdu la moitié de ses poignées dans une bataille déclenchée par Stella parce qu'elle ne trouvait pas sa jupe bleue, la fameuse jupe de princesse que j'avais cousue jadis avec Gracieuse. J'en avais fait cadeau à ma sœur une fois qu'elle était devenue trop petite pour moi. C'est la commode de Mathieu qui avait perdu ses poignées, car dans son dépit de ne pas retrouver cette jupe, Stella ne s'était même pas rendu compte qu'elle fouillait les tiroirs de son frère.

Pendant des années, ils ont vécu ainsi en parfaite harmonie. Stella faisait les quatre volontés de Mathieu, et lui de son côté la protégeait de son mieux, n'hésitant pas pour la remercier de ses bons et loyaux services à partager le pain au chocolat de son goûter avec sa petite sœur qui avait goulûment avalé le sien en trois bouchées ! Parfois, quand ils jouaient ensemble aux petits chevaux ou au Memory, il arrivait à Mathieu de se fâcher tout rouge parce qu'il était en train de perdre. Mais Stella ne s'affolait pas pour si peu, elle se contentait d'attendre qu'il

se calme pour recommencer la partie, en prenant la précaution quand même de ne pas trop souvent gagner.

Mais un jour, Mathieu a dévalé l'escalier et a déboulé dans la cuisine pour annoncer à maman qui fredonnait devant ses casseroles son intention de divorcer :

- J'en peux plus de cette fille ! Maintenant, je veux ma chambre et elle aura pas le droit d'y rentrer !

Pourtant personne n'avait rien senti venir. Mathieu était comme ça, paisible et conciliant, jusqu'au jour où il piquait une grosse colère. Et là il fallait s'accrocher aux branches ! Stella n'a pas tardé à le rejoindre dans la cuisine. La pauvre petite s'est assise sur le banc des accusés et a commencé à tout hasard à pleurer comme une madeleine pour amadouer le juge. Ma mère baisse le feu, les carottes étaient cuites. Puis tâchant de garder son sérieux, elle s'est retournée pour rendre son verdict avec toute la solennité requise :

- Je vais débarrasser la pièce à repasser et je vais en faire une jolie petite chambre. Et celui qui aura le mieux travaillé à l'école aura le droit de s'y installer.

Les dés étaient pipés. Contrairement à Stella qui était vive comme l'éclair, Mathieu était plutôt long à la détente. Elle avait toujours fini ses devoirs depuis belle lurette qu'il peinait encore sur sa preuve par neuf ou terminait d'apprendre sa poésie. D'ailleurs, si elle se dépêchait tant, c'était surtout pour lui laisser le temps de copier sur elle plus à son aise ! Mais là, dans cette cuisine, ils ont bien senti tous les deux qu'il n'y avait pas à discuter et ils ont accepté la sentence sans même se regarder. Pendant une semaine, ça a été l'enfer à la maison. Ils s'évitaient ostensiblement, ils se parlaient par personne interposée. A table, l'atmosphère était plutôt tendue. Ma petite sœur s'écriait :

- Papa, est-ce que tu pourrais dire à Mathieu qu'il arrête de s'étaler ? J'ai pas de place pour mettre mes coudes.

Jouant le jeu, mon père priait son fils de se tenir bien droit. A la fin du dîner, c'est Mathieu qui a relancé la vendetta :

- Je vois pas pourquoi Stella aurait le droit de reprendre du dessert alors qu'elle a même pas fini sa soupe à la citrouille.

Aux repas suivants, j'ai été obligée de m'installer à table entre les deux pour éviter qu'ils s'échangent des coups de pied en douce. Nous attendions tous avec impatience que la nouvelle chambre soit prête. Le jour dit, toute la famille s'est réunie pour assister à l'inauguration. Finalement, à la surprise générale, c'est Mathieu qui l'avait emporté sur Stella d'une courte longueur, grâce à une bonne note inattendue en dictée. Elle prétendait d'ailleurs qu'il avait copié sur son voisin puisque désormais elle ne le laissait plus copier sur elle.

Quoiqu'il en soit, maman n'était pas au bout de ses peines. Pour éviter le drame, elle a dû courir dès le lendemain matin racheter la même minichaîne qu'ils n'arrivaient pas à se départager : ils n'allaient quand même pas la scier en deux ! Puis ils ont passé une journée à marquer leur nom sur chaque livre. Mathieu a rasé la tête de la poupée blonde que Stella coiffait tous les matins pour se venger de son sac à dos en poil de singe qui avait atterri la veille dans la cheminée parce que Stella se souvenait parfaitement qu'elle l'avait eu à Noël un an avant qu'il en ait hérité.

Mes parents ont eu la sagesse de laisser la crise passer. Ils savaient depuis longtemps qu'un jour ou l'autre cette séparation serait inévitable.

La querelle a duré deux ans. Lors d'un repas où mon frère et ma sœur s'étaient sentis trop fatigués pour finir leur assiette de lentilles, ils sont montés avec une fessée et quand une heure après, maman est entrée dans la chambre de Stella pour la border et faire avec elle la prière du soir, elle les a trouvés tous les deux endormis dans le même petit lit. Elle a pris Stella dans ses bras parce qu'elle était plus légère et l'a déposée dans le lit de Mathieu, dans la chambre au bout de couloir. Le lendemain matin, Mathieu a décrété qu'il dormait mieux dans son ancienne chambre et qu'il voulait y revenir. Les hostilités ont bien failli recommencer, vu que Stella n'avait aucune intention de lui céder son lit.

Mais les deux petits ont fini par se mettre d'accord. Et c'est ainsi que le week-end suivant, ils ont demandé mon aide pour déménager le lit de Mathieu, qui après une trop longue absence a repris sa place initiale à côté de celui de sa sœur.

La Reine de la Nuit

Moi aussi, j'ai changé de lit. J'avais quatorze ans quand à la demande de mes parents Clara a dû me léguer sa jolie chambre de jeune fille.

Durant toute mon enfance, j'avais beau vivre dans un cocon douillet, je faisais cauchemar sur cauchemar. Même si je ne regardais pas les actualités puisqu'on n'avait pas la télé, ça ne m'empêchait pas d'être obsédée par la guerre. Pendant la journée ça allait, mais dans le noir, ma hantise de la mort peuplait mes nuits d'impitoyables batailles, d'otages fusillés hurlant leur innocence, de frontières hérissées de barbelés qu'il fallait traverser en rampant dans la boue pour fuir d'atroces persécutions. Il m'arrivait d'avoir vaguement conscience que tout ça n'était qu'un mauvais rêve. Parfois mes propres cris me faisaient sortir de mon cauchemar et je retrouvais maman à mon chevet, qui avait accouru dans ma chambre au plus vite, réveillée par mes angoisses de jeune adolescente terrifiée par l'incompréhensible barbarie des hommes...

De plus en plus fréquemment, j'étais sujette à des crises de somnambulisme, ce qui inquiétait mes parents car l'escalier principal avait des marches plutôt raides, un peu de guingois. En descendant, je risquais de tomber et de me faire vraiment très mal. Souvent je me réveillais dans les endroits les plus incongrus, pleurant de ne plus savoir où j'étais dans ma propre maison. Lors d'une de ces crises, je me suis même attaquée à ma grande sœur. J'étais entrée dans sa chambre comme en plein jour, tandis qu'elle dormait d'un profond sommeil. Endormie moi aussi, j'ai marché droit vers son lit, je lui ai

brutalement arraché son oreiller et j'ai commencé à la rouer de coups jusqu'à ce que ses cris affolés me tirent du sommeil :

- Maman, au secours ! Vite ! Maman !

Quand ma mère a fait irruption dans la chambre, elle m'a retrouvée effondrée, enroulée dans la couverture de Clara, qui me caressait la tête sans parler. Maman s'est approchée de moi, elle m'a embrassé la joue. Je me suis jetée dans ses bras et comme une litanie, je ne cessais de répéter :

- Je te jure, j'ai pas fait exprès, je te jure, j'ai pas fait exprès...

Après cette nuit mémorable, mes parents ont insisté auprès de Clara pour qu'elle me cède sa chambre au rez-de-chaussée. Si mes errances nocturnes devaient persister, autant me laisser une pièce qui donne directement sur le jardin. La nuit suivante, il paraît que je me suis promenée, les yeux fermés, jusqu'au vieux poirier qui délimitait notre propriété, mais sans aller plus loin. Ensuite je suis revenue sur mes pas et je me suis recouchée comme si de rien n'était.

Je me sentais bien dans ma nouvelle chambre, cette chambre dont jusque-là Clara m'avait toujours farouchement interdit l'accès. Maintenant que je l'en avais délogée, mes crises de somnambulisme n'ont pas tardé à s'espacer. Le soir en me couchant, je savais que je pouvais désormais m'endormir avec de fortes chances au réveil de me retrouver dans le même lit.

Je n'en oubliais pas pour autant la violence qui nous environnait. La douleur, partout la douleur. La misère insoutenable, comme une fatalité. La musique qui m'emplissait le cœur ne m'empêchait pas, bien au contraire, d'entendre le silence des victimes qu'on bâillonne...

Je me souviens d'une journée pluvieuse où j'étais restée enfermée dans l'intention de réviser. J'étais penchée sur mon bouquin d'histoire où je voyais défiler des dates sans savoir ce qu'elles cachaient derrière leurs chiffres alignés comme pour la parade. Je ne savais même pas par quel bout commencer, il y avait trop de guerres, qui se succédaient au fil des siècles sans jamais amener de paix durable.

Je prends une feuille de papier quadrillé, j'essaye de tracer un petit tableau récapitulatif pour m'organiser, mais j'ai beau me concentrer pour tenter de découvrir ce qui a pu justifier toutes ces effroyables tueries, je n'y comprends décidément rien. Je me sens idiot. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à apprendre ces leçons qui doivent pourtant être utiles, à voir l'acharnement qu'on met à vouloir à tout prix nous les faire entrer dans la tête ? Je fixe les lettres qui se transforment en notes de musique malgré moi. J'ai seulement envie d'entendre du piano. Plus j'essaye de me concentrer sur mon livre, plus les mélodies font rage, assourdissantes, à tel point que je finis par laisser tomber mon livre d'histoire. Je me lève et je me mets un concerto de Rachmaninov, le troisième, mon préféré. Le premier thème s'installe, si simple qu'un débutant pourrait presque le jouer. Ensuite la tension monte et tout à coup, la bataille éclate, sauvage, effrénée. Je sens mes mains s'affoler sur mes genoux. Mon cœur se serre : la guerre est vraiment partout. Et puis la musique s'apaise et la douceur revient. Et là, je suis stupéfaite. Jamais je n'avais remarqué que le thème du début qui revient à la fin du morceau est plus beau, plus serein, de porter en lui l'écho de sa détresse quand la folie s'est déchaînée.

Le soir, j'écoutais souvent de la musique pour m'endormir. Avant d'éteindre, j'avais coutume de lire des romans où les héroïnes finissaient toujours par triompher des pires épreuves. A côté de leur aventureuse destinée, ma vie me semblait tellement ordinaire, je me sentais si médiocre, qu'une fois mon livre refermé, je n'avais qu'une envie, c'était d'enfouir ma tête sous mon oreiller, dans l'espoir d'échapper aux cauchemars qui hantaient encore trop souvent mes nuits. Au lieu de ça, je me relevais pour aller ouvrir la baie vitrée qui donnait sur les montagnes. J'étais seule avec moi-même. A pas de velours, je descendais dans le jardin. Quand je levais la tête vers les étoiles, elles étaient si loin, si brillantes, c'était fascinant. Je restais là un long moment à contempler la voie lactée, mes pieds nus mouillés de l'humidité qui montait du sol, à imaginer que je devenais un arbre. Je m'efforçais de planter mes orteils dans la terre fertile et de sentir mes racines descendre au plus

profond. Je gardais les yeux au ciel, je levais mes bras et j'essayais de toucher les étoiles avec mes branches. Cela me faisait du bien. Je me sentais unique dans ce jardin, le seul arbre de quatorze ans qui se trouvait moche et qui voulait seulement retourner à la nature.

Une nuit que je sortais ainsi discrètement, j'ai surpris Gracieuse assise dans le noir, sous la lune, sur une chaise en plastique qu'elle avait récupérée sur la terrasse. Elle avait les yeux fermés et semblait dormir. Elle était si belle, si tranquille, elle était vraiment devenue la Reine de la Nuit de Mozart. J'étais hypnotisée. Je me suis avancée vers elle sans trop savoir si je devais la réveiller, quand je l'ai entendue me dire d'une voix paisible :

- Assieds-toi sur mes genoux.

J'ai obéi, en m'appuyant sur les accoudoirs de la chaise pour ne pas être trop lourde. Elle m'a chuchoté à l'oreille :

- Tu vois la beauté de ces montagnes ? C'est vrai, elles font un petit peu peur, elles sont imposantes. Mais elles nous montrent comment s'offrir au ciel tout en restant de pierre.

L'ombre d'un sourire jouait sur ses lèvres.

- Tiens, je vais t'apprendre à faire une belle photo. Regarde-les bien, dessine leur contour dans ta tête. Et puis leur couleur, il ne faut pas oublier la couleur, même si elles sont toutes noires...

Après quelques secondes où je m'étais concentrée à regarder ces montagnes comme je ne les avais jamais vues auparavant, elle me dit :

- Maintenant, ferme les yeux. Laisse l'image te pénétrer. Et là, tu as ta photo. Et tu ne l'oublieras jamais. Allez, file vite te coucher.

Gracieuse est restée sur sa chaise, tandis que je rentrais dans ma chambre. Avant de passer la porte fenêtre, je me suis retournée une dernière fois et je l'ai regardée avec intensité, pour ne jamais l'oublier.

Brest

Un autre souvenir restera gravé dans ma mémoire. A la fin de l'année scolaire, alors que j'étais en maillot de bain dans notre jardin, les orteils en éventail, à prendre un bain de soleil, j'ai senti une ombre sur mon visage. J'ouvre les yeux et je vois Simon se pencher vers moi. J'avais peine à le reconnaître, c'est comme s'il avait grandi d'un seul coup, il était presque un homme. Comment était-ce possible en si peu de temps ? Moi qui l'aimais tant, je ne l'avais pas vu changer. Instinctivement, je lui prends la main comme pour me rassurer, et je chuchote :

- Ça va ?

Les yeux brillants, il acquiesce sans rien dire. Je me redresse sur mon transat. Comme effrayé, il vient s'asseoir à mes côtés et pose la tête sur mon épaule nue. C'est étrange, quand il a eu ce geste, je n'ai pas eu peur de savoir si quelqu'un de ma famille risquait de nous surprendre. Je me demandais ce qui se passait. Allait-on retrouver notre complicité d'antan ? Mais d'une voix bouleversée, Simon m'annonce :

- Je pars, je déménage. Mon père a trouvé un travail à Brest.

J'étais atterrée. Comment avais-je pu passer à côté de mon grand amour toute cette année, à travailler bêtement mon piano ? La mort dans l'âme, j'essaye de le rassurer :

- Brest ? Brest, c'est pas loin... En plus, toi qui as toujours rêvé d'être marin...

Alors, il s'arrache de mes bras tremblants et balbutie :

- Tu parles, que c'est pas loin...! On ne va plus jamais se revoir ! Sauf un jour peut-être je viendrai à un de tes

concerts. Je m'assiérai tout au fond pour ne pas te déranger, et je partirai avant la fin...

Comme j'ai regretté, pendant tout l'été qui a suivi, de n'avoir rien trouvé à lui répondre. J'ai passé un t-shirt par-dessus mon maillot de bain et on a marché comme ça dans la campagne, sans parler. On savait l'un et l'autre qu'on avait été dépassés par cet amour qui nous était tombé dessus presque par mégarde. On s'est arrêtés à mi-chemin entre nos deux maisons. Une dernière fois, Simon m'a prise dans ses bras, puis sa bouche a effleuré mes lèvres comme dans un songe, il a tenu longuement mes mains dans les siennes et les a tristement contemplées, avant de déposer un baiser d'adieu sur chacune de mes phalanges.

J'ai compris à cet instant que je ne pourrais plus jamais abandonner le piano, plus jamais, pour ne pas avoir sacrifié pour rien l'amour qui pour la première fois avait ravagé mon cœur.

Cette nuit-là, j'ai rêvé que Simon faisait naufrage et se noyait dans les vagues tumultueuses, sans même que je cherche à lui venir en aide. Le lendemain matin, dans mon lit, une mélodie résonnait dans ma tête. C'était tellement beau que je gardais les yeux fermés pour mieux l'entendre. J'ai commencé à fredonner l'air pour m'en souvenir, j'aurais voulu essayer de le rejouer au piano, mais dès que j'ai posé le pied par terre, la belle musique s'est envolée. Alors, je me suis tout de suite recouchée, dans l'espoir de la rejoindre. Sauf que je n'entendais plus que les bruits de la maison qui s'éveillait. J'espérais vraiment que cette phrase musicale allait me revenir, le temps pour moi de permettre à mes doigts de la faire danser. Où es-tu partie ? Peut-être es-tu allée en réveiller d'autres ? Peut-être te nourris-tu du sourire qui éclaire leur visage au moment où ils réintègrent leur corps de souffrance ? Comme j'aimerais me réveiller toujours au son de la voix pure, mais fragile, de mon cœur, qui dans un sommeil profond aurait chanté avec les anges...

Quand j'ai fini par m'installer devant mon piano, j'ai cru un instant que quelque chose en moi allait renaître au son des premières notes et que la musique céleste que j'avais goûtée à

mon réveil revivrait sous mes doigts. J'ai commencé à jouer en essayant de faire le vide, mais la grâce n'était pas au rendez-vous et mes doigts instinctivement reproduisaient les mêmes gestes que d'habitude.

Pourtant, je sentais au fond de moi que cette musique reviendrait et qu'alors, je posséderais la clé de tous les cœurs.

Les cornes de gazelle

Gracieuse pouvait passer des heures à m'écouter jouer, à m'encourager, usant parfois de ruse quand je rechignais à reprendre tel ou tel passage délicat, en prétendant qu'elle avait mal entendu parce que son appareil s'était dérégulé. Oh, comme elle me manque aujourd'hui, cette tendre grand-mère qui repose seule dans la terre de son exil. Pourquoi n'a-t-on pas respecté son désir d'être enterrée à côté de son mari ? Il l'avait quittée trop tôt, emporté en quelques mois par un cancer fulgurant. Gracieuse ne s'est jamais attardée sur la maladie de Germain, préférant qu'on garde un beau souvenir du grand-père que l'on n'avait pas eu la chance de connaître. Quand il lui arrivait parfois d'évoquer sa mémoire, ses yeux pétillaient comme des yeux de chat, elle devenait féline, grisée par la simple évocation de cette époque révolue dont elle avait gardé une telle nostalgie, lorsqu'elle était femme et pas encore grand-mère.

Je me souviens d'une soirée fraîche de novembre où mon père avait allumé un feu dans la cheminée. Maman trouvait qu'il était un peu tôt pour commencer à faire des flambées. A ce train-là, on n'aurait pas assez de bois pour tenir l'hiver, vu que notre chaudière était capricieuse et tombait régulièrement en panne, de préférence les jours de grand froid. Mais Gracieuse, qui s'était toujours sentie l'âme d'une pyromane, s'est écriée que de toute façon, il y avait beaucoup trop de meubles affreux dans cette maison et qu'il suffirait pour se chauffer de sacrifier quelques armoires. On pouvait même commencer tout de suite par la table de nuit hideuse qui jouxtait son lit et sur laquelle elle n'arrêtait pas de se cogner !

Mon père n'a pas hésité à surenchérir, déclarant que ce ne serait pas si bête finalement de se débarrasser de tout le mobilier que Gracieuse leur avait refilé après la mort de son mari, lorsqu'elle avait été obligée de revendre leur maison de Charente. Lors de leur départ précipité d'Algérie, ils avaient dû se résoudre à laisser derrière eux beaucoup de jolis objets auxquels ils tenaient. Gracieuse était partie en France en n'emportant comme souvenirs que son plateau de bronze et ses bijoux berbères qu'elle aimait porter les jours de fête. Parfois, il nous arrivait de la surprendre devant le miroir de sa chambre à jouer les princesses arabes avec ses bracelets, ses colliers, un foulard de soie dans les cheveux, l'air d'avoir le monde à ses pieds. Elle était si belle et si mystérieuse lorsqu'elle portait ces bijoux que je les croyais magiques. Jamais je n'aurais osé les sortir de leur cachette, même si je la connaissais, pour avoir surpris un jour ma grand-mère en train de les dissimuler au fond du tiroir de sa machine Singer, sous les coupons de tissu et de dentelle qu'elle utilisait pour sa couture.

Ce soir-là, devant la cheminée, pour réchauffer Gracieuse, maman lui a fait du thé à la menthe bien sucré, comme elle l'aimait. Elle rajoutait toujours un sucre à la fin dans le verre de ma grand-mère. Gracieuse avait ôté ses chaussettes et posé ses pieds nus sur un tabouret bas pour les offrir à la chaleur du feu. Assise à côté d'elle, j'observais avec une certaine inquiétude les flammes qui lui léchaient presque la plante des pieds. Alors que mes jambes étaient nettement plus courtes que les siennes, moi je sentais déjà mes orteils brûler. Songeuse, elle restait là, immobile. Devinant qu'elle s'apprêtait à nous conter une de ses histoires, je tenais patiemment son verre de thé sur mes genoux, attentive à ne pas la distraire de sa rêverie. Elle en a bu quelques gorgées en attendant que toute la famille se réunisse autour de l'âtre. Puis quand maman est arrivée la dernière avec une théière bien pleine, de quoi tenir plusieurs heures, Gracieuse a commencé, les yeux mi-clos, presque comme si elle se parlait à elle-même :

- C'était à un bal. Dans le temps, je dansais le charleston à la perfection. Les autres danses, ça allait, mais dès qu'ils

lançaient un charleston, on ne voyait plus que moi. Je relevais ma robe sur mes cuisses et je riais très fort pour être sûre que tout le monde me remarque...!

En cercle autour d'elle, on se gardait bien de piper mot. On savait à quel point c'était risqué de lui poser des questions, c'était le meilleur moyen de se faire rabrouer. On était tous pendus à ses lèvres, tandis qu'elle poursuivait d'une voix attendrie :

- Votre grand-père était là qui sirotait son verre vide sans me quitter des yeux. Il ne dansait pas, il se contentait de me regarder. Alors, sans même attendre la fin de la chanson, je me suis approchée de lui : « Monsieur, voulez-vous m'accorder cette danse ? » Le pauvre, il n'en revenait pas ! Il a bégayé je ne sais quoi et soudain la musique s'est arrêtée. Là, il m'a proposé un verre et je lui ai répondu, toujours en riant, que je ne buvais jamais, même pas de l'eau, sinon je faisais pipi toutes les deux secondes, c'était embêtant dans une soirée où on a envie de danser...

Alors mon grand-père a pris Gracieuse par la main et quittant cette fête, ils sont partis se promener sous les étoiles qui illuminaient cette petite ville de Constantine où venait de naître leur amour. Germain ne cessait de poser des questions à ma grand-mère, tout en restant très discret sur sa propre vie. Au bout d'une heure, il savait déjà qu'elle n'était pas mariée, qu'elle avait cinq frères, qu'elle avait toujours vécu en Algérie, qu'elle aimait ce pays, qu'elle commençait à être infirmière. Faute d'avoir fait des études, elle n'avait aucune expérience en ce domaine, mais elle voulait aider de tout son cœur, alors elle avait appris sur le tas. Bref, elle lui avait tout déballé ! Mais de lui, elle savait juste qu'il se prénomait Germain et avait l'intention de s'installer comme vétérinaire dans cette ville. Il était Français, il avait encore de la famille à Saintes. Mais il ne lui avait pas expliqué comment il avait atterri ici. A l'époque, on ne s'expatriait pas en Algérie pour le plaisir. On venait dans ce pays pour réaliser ses rêves. Mais quels étaient ses rêves ? Il restait muet sur le sujet. Au bout de quelques temps qu'ils se fréquentaient, ma grand-mère n'en savait toujours pas davantage. Un jour, il lui a proposé de l'accompagner dans sa

ournée de vétérinaire et Gracieuse s'est empressée d'accepter. C'est à la fin de cette journée passée à soigner des vaches et des chèvres que Germain s'est enfin décidé à lui parler de sa première femme. Jadis il avait été marié et il avait deux filles qu'il n'avait jamais revues depuis la guerre de 40. En fait, il avait déserté dès le début des hostilités et c'est pour ça qu'il avait été obligé de fuir la métropole, dans l'espoir de refaire sa vie en Algérie.

Cela faisait des semaines qu'il laissait ma grand-mère babiller de tout et de rien. Cela faisait des semaines qu'il la laissait s'enamourer de lui sans avoir évoqué une seconde l'échec de son premier mariage. Se gardant bien de manifester son immense déception, Gracieuse lui a encore posé quelques questions, elle s'est renseignée sur la Charente, désirant savoir si dans cette région la campagne était aussi verdoyante qu'on le lui avait laissé entendre. Puis une fois sa curiosité satisfaite, elle l'a poliment prié de la raccompagner chez elle.

Les jours qui suivirent, Germain n'a pas osé reparaître. Au début, Gracieuse était soulagée de ne plus le revoir. Elle se sentait ordinaire, une femme que l'on veut pour deuxième épouse, elle qui cherchait toujours à être unique. Les aveux tardifs de Germain l'avaient exaspérée. Comment avait-il pu supposer un seul instant qu'elle accepterait de passer après une autre ? Mais avec les jours qui se succédaient sans apporter l'ombre d'une nouvelle, le ressentiment de Gracieuse ne tarda pas à faire place à une sourde inquiétude.

Les pieds au chaud dans la cheminée, ma grand-mère hochait tristement la tête, comme pour nous prendre à témoin :

- Ça avait dû tellement lui coûter de m'ouvrir son cœur. Et moi, j'avais joué avec lui comme avec un hochet d'enfant qu'on secoue et qu'on jette par terre quand on en a assez...

Au bout d'une semaine, Gracieuse en avait perdu l'appétit. Sa mère commençait à se faire du souci pour elle, sans deviner la raison de son tourment. Et puis, à l'aube du huitième jour, Germain, rayonnant, est apparu sur le seuil de sa maison avec un petit bouquet de violettes. Mais en le voyant ainsi tout sourire, Gracieuse a senti monter en elle une colère vengeresse. Alors elle s'est jetée sur la porte et l'a enfermé

dehors. Il n'était plus question de jamais le revoir ! Et lui, de l'autre côté, essayait de l'amadouer. Il ne comprenait rien à la situation. Il avait réfléchi toute la semaine, comme il se doit avant de prendre une grande décision, et sûr de son choix il était venu lui demander sa main. Tout ça pour se retrouver à la rue avec la femme de sa vie qui lui hurlait des insanités à travers la porte close : des « Sans cœur ! », des « Lâche ! », mais aussi des « Saperlipopette ! » qu'elle se lançait à elle-même... Puis aux injures, ont succédé les larmes et Germain est resté plus d'une heure derrière cette porte à attendre qu'elle se calme pour pouvoir plaider sa cause. Tant et si bien que Gracieuse a fini par lui ouvrir, et il voit sa future épouse, blême, les yeux gonflés de larmes, les bras tremblants, des mèches éparses entourant son doux visage déformé par la douleur. Là, il s'avance vers elle, il sait qu'il veut cette femme.

Quand les parents de Gracieuse sont rentrés ce jour-là, ils ont trouvé les deux tourtereaux dans le jardin en train de déguster des cornes de gazelle. Devant ce joli tableau, Pépé prend la main de sa femme et lui dit à voix basse :

- Comme quoi, il ne lui faut pas grand chose pour retrouver l'appétit...

Et Mémé leur a apporté un lait de chèvre pour fêter ça. Ma grand-mère n'était pas toute jeune quand elle a épousé Germain. Elle avait déjà vingt-cinq ans et ses parents étaient soulagés qu'elle ait trouvé un bon garçon qui prendrait la relève. Mais le jour du mariage, Gracieuse s'est ruée sur le maire pour vérifier ses dires : elle ne voulait pas croire que son promis avait vingt ans de plus qu'elle !

- Tu m'as menti ?!

- Eh, j'y peux rien si tu ne m'as pas demandé mon âge...! Et je savais bien que si je te le disais, tu n'aurais jamais accepté de te marier avec moi...!

Gracieuse l'a regardé droit dans les yeux. Et voilà qu'elle s'est mise à rire. Oh, comme elle riait ! D'un rire flamboyant qui balayait d'un coup les dernières peurs encore accrochées dans son ventre. Elle riait tellement qu'elle a eu du mal à signer le registre, et bientôt, c'est toute la noce qui en faisait des gorges

chaudes. Pour le plus grand bonheur de Germain, lui qui de sa vie n'avait aimé une autre femme.

Les yeux embués de larmes, ma grand-mère s'est penchée vers moi pour prendre son verre de thé, qu'elle a bu jusqu'à la dernière goutte avant de se plaindre :

- Il est dégueulasse, ce thé ! Il est tout froid.

Alors j'ai vite couru dans la cuisine faire chauffer de l'eau.

Les volets clos

Je n'ai réalisé la chance que j'avais d'avoir un professeur de piano comme Monsieur Kaufmann que trois ans après mon premier cours, lorsqu'il est parti à la retraite. De peur de me perturber, il avait attendu pour m'annoncer la nouvelle que j'aie passé mon examen de fin d'année, indispensable pour avoir le droit de revenir dans cette école de musique à la rentrée. Quand il m'a expliqué que l'année prochaine j'aurais un autre professeur et qu'il espérait que je continue à travailler aussi bien qu'avec lui, je me suis rassise sur mon tabouret, j'étais sans voix. Peu m'importait d'avoir réussi mon examen, je ne voulais plus jouer de piano si ça devait être avec quelqu'un d'autre. En voyant à quel point j'étais bouleversée, Monsieur Kaufmann m'a pris les mains dans ses grosses pattes et m'a dit d'un ton presque accusateur :

- Tu dois continuer à travailler. Tu es une musicienne, je l'ai vu tout de suite. Tout le monde n'a pas l'âme d'une musicienne. Alors, tu vas être courageuse. Tu dois me promettre que tu vas pratiquer avec plus d'assiduité et que tu ne t'arrêteras pas à mi-chemin, comme tous ces enfants gâtés qui jouent un peu de piano, comme ça, juste pour se donner un genre...

Je me mordais la lèvre, je ne voulais surtout pas pleurer devant lui. Sortant un stylo, il a griffonné son numéro de téléphone sur son vieux recueil des *Grandes Sonates* de Beethoven, qu'il a glissé dans mon cartable.

- Appelle-moi. Maintenant que je suis à la retraite, je vais avoir tout mon temps. Si tu veux, je pourrais te donner des cours de temps en temps...

Au moment de m'en aller, arrivée à la porte, je me suis retournée une dernière fois : Monsieur Kaufmann s'était rassis à son piano et me tournait le dos. Il attendait déjà le prochain élève. Ça m'a fendu le cœur de voir sa couette grisonnante, comme en ce premier jour où j'avais cru m'être trompée de salle. Il m'avait déjà oubliée et je savais bien pourquoi, c'est que je n'avais pas assez travaillé.

Je suis sortie de l'école de musique bien résolue à ne plus jamais y remettre les pieds. Je me suis assise sur les marches de ciment devant l'entrée pour attendre ma mère. Je m'en voulais terriblement. J'avais l'impression que pendant ces trois ans j'avais perdu mon temps, je n'avais pas profité suffisamment de mes cours de musique...

En me voyant inconsolable, mes parents n'ont pas compris pourquoi je me mettais dans des états pareils. Après tout, Monsieur Kaufmann n'était pas mort, il partait juste à la retraite. Si je le souhaitais vraiment, ils étaient prêts à me payer des cours particuliers avec lui en plus de ma formation à l'école de musique. Toujours aussi curieuse, Stella a déclaré qu'elle avait bien envie de le connaître, ce fameux professeur, et que s'il me donnait des cours, elle aussi en voulait, il n'y avait pas de raison. Bien qu'elle ait cinq ans de moins que moi, ma petite sœur se débrouillait déjà pas mal au piano, même si elle n'avait pas toujours la discipline requise. Le soir même, sur son insistance, maman a téléphoné à Monsieur Kaufmann, qui a tout de suite accepté de nous prendre toutes les deux. C'est Stella qui a sauté de joie, alors qu'elle ne l'avait jamais vu ! Je crois qu'elle était surtout contente de suivre des cours avec moi, elle avait l'impression d'avoir sauté cinq classes en un seul coup de fil.

Le samedi suivant, maman nous a accompagnées chez lui en voiture. On était toutes les trois très gaies. Ma mère était ravie. A ses oreilles, nos rires insoucients chantaient l'espoir de nous voir continuer la musique jusqu'à en faire notre vie.

Monsieur Kaufmann logeait dans un pavillon de taille modeste qui paraissait inhabité. Tous les volets étaient fermés, le jardin était à l'abandon, les mauvaises herbes avaient même

envahi le dallage de son allée. On a sonné à sa porte à plusieurs reprises, sans réponse. Stella était déçue :

- On s'est trompées de jour, il n'est pas là !

Mais il a fini par arriver, visiblement heureux d'avoir de la visite, même si Stella s'est aussitôt cachée derrière maman en voyant ses lunettes noires de pirate à la retraite. Monsieur Kaufmann s'est effacé pour nous laisser passer. Il avait installé son piano au beau milieu de l'entrée, où seuls filtraient quelques rayons de lumière entre les volets clos. Très sombre, la pièce était éclairée par une lampe halogène fixée sur le pupitre, dont le halo laissait dans la pénombre les milliers de partitions entassées un peu partout qui prenaient la poussière sur des étagères et dont le papier fané par les années dégageait une vague odeur de moisi.

Monsieur Kaufmann a entrepris d'interroger maman au sujet de Stella. Il était obligé de s'adresser à elle, ma petite sœur étant trop intimidée pour répondre elle-même. Elle avait commencé à prendre des cours de piano à l'école de musique, a expliqué ma mère, mais ça n'avait pas donné grand chose et elle étudiait maintenant à la maison. Après quoi, Monsieur Kaufmann a gentiment prié maman de nous laisser seules avec lui. Un peu désappointée de ne pouvoir assister à notre cours, elle est donc allée nous attendre dans la voiture. Revenant vers Stella, Monsieur Kaufmann lui a demandé de lui montrer ses mains, qu'elle a tendues docilement. Souriant, il les a examinées avec attention, avant de rendre son verdict :

- Si tu veux être une grande pianiste, tu dois commencer par te laver les mains. Allez, viens.

Il l'a accompagnée à la salle de bain. Cette petite promenade a suffi à rasséréner Stella. Dès son retour, elle est allée s'asseoir directement sur le tabouret pour entamer sa première leçon. Alors qu'elle faisait tourner tout le monde en bourrique par ses incessants caprices, avec Monsieur Kaufmann elle s'est tout de suite appliquée. C'est qu'il savait trouver avec elle les mots qu'il fallait pour l'encourager à faire de son mieux.

Puis je me suis installée à côté de ma petite sœur et il nous a fait déchiffrer un quatre mains très facile, ce qui a enchanté

Stella car c'était bien la première fois qu'elle jouait avec moi sérieusement.

Pendant tout ce temps, maman était restée dehors à patienter en relisant pour la troisième fois un vieux *Nature et Santé* qui traînait dans la voiture. Mais quelle récompense, quand elle a nous a vues revenir toutes les deux, hilares, chantant à tue tête l'air de notre quatre mains.

Le pavillon de Monsieur Kaufmann était dans la banlieue de Pau. Comme je devais prendre plus de cours que Stella, pour éviter d'avoir à faire le trajet plusieurs fois par semaine pour m'accompagner, mes parents m'ont offert un scooter pour mes quinze ans, ainsi qu'ils l'avaient fait pour Clara. En fait, ils me l'ont offert en avance, trois mois avant mon anniversaire. Comme ça, j'avais l'été devant moi pour m'y habituer, et à la rentrée, je pourrais également aller toute seule au lycée. Dès que je me suis sentie suffisamment à l'aise sur deux roues, je suis partie à fond la caisse pour tester la vitesse et je suis passée à l'improviste chez Monsieur Kaufmann. Quand il m'a vue débarquer chez lui, il n'a pas caché sa surprise, mais il était enchanté et m'a même offert une limonade bien fraîche, avant de me demander en riant :

- Tu es venue me faire admirer ton beau scooter ou tu es venue déchiffrer un choral de Bach à quatre voix ?

J'ai ri aussi, et je lui ai répondu :

- Mieux que ça. Je suis venue vous annoncer que je veux devenir pianiste.

Il m'a dévisagée longuement en se mordillant la lèvre, l'air grave, presque soucieux. Et pour la première fois depuis que je le connaissais, il a ôté ses lunettes noires.

- Tu es sûre ?

Ses yeux clairs, limpides, scrutaient mon visage comme pour tenter d'y lire ma détermination. Moi j'avais déjà mûrement réfléchi et j'ai répondu sans hésitation :

- Oui.

Remettant alors ses lunettes noires, Monsieur Kaufmann m'a accompagnée jusqu'au tabouret devant le piano et s'est assis sur une chaise à côté de moi.

- Alors, au travail. On a du pain sur la planche. Mais tu peux me faire confiance, je vais faire de toi une pianiste.

Cet été-là, je suis revenue chez lui presque chaque jour. Il vivait seul et possédait un immense savoir qu'il était heureux de me faire partager, comme moi j'étais heureuse de suivre son enseignement. Il insistait tout particulièrement sur la nécessité d'acquérir une bonne oreille. Pour m'y aider, il me faisait des dictées. Je m'asseyais derrière un bureau improvisé – une vulgaire planche de contreplaqué posée sur des tréteaux – et armée de mon crayon et de ma gomme, j'écrivais sur mon cahier à portées toutes les notes que j'entendais. Les premiers temps, Monsieur Kaufmann ne jouait que des dictées mélodiques à une seule voix, puis il a commencé à ajouter une deuxième voix pour corser l'exercice. A la fin de l'été, je pouvais déjà écrire des petits accords parfaits majeurs, mineurs, des accords de quinte, de sixte et parfois même de septième de dominante. Désormais, quand j'écoutais de la musique, j'étais plus à même d'en apprécier les harmonies, que je discernais de mieux en mieux.

Monsieur Kaufmann me consacrait le plus clair de son temps. Au début, mes parents étaient très gênés car ils n'avaient pas les moyens de payer chaque cours que je prenais. Et puis maman a trouvé une autre façon de le remercier : elle lui préparait de bons petits plats qu'elle lui apportait en voiture ou que parfois je glissais dans le coffre sous le siège de mon scooter. Monsieur Kaufmann, qui n'avait pas l'habitude qu'on le gâte ainsi, raffolait de la cuisine de ma mère. Un jour, comme je lui avais parlé de ses fameuses crêpes, il s'est même risqué à lui passer commande de galettes de sarrasin, qu'elle s'est fait une joie de lui préparer, trop heureuse de lui marquer ainsi notre reconnaissance. Ne voulant pas être en reste, mon père est descendu chez lui un dimanche, sa tondeuse à gazon à l'arrière du camping-car, ainsi qu'un râteau, un sécateur et d'autres outils de jardinage. Et il s'est escrimé toute une après-midi pour débarrasser le jardin de Monsieur Kaufmann des mauvaises herbes qui l'envahissaient, pendant que sa fille grandissait en musique derrière ces volets clos.

Le jour où je suis devenue femme

J'ai une telle nostalgie de ces jours d'innocence, mais aujourd'hui que m'en reste-t-il ? Gracieuse n'est plus là pour guider mes doigts sur le clavier et me faire reconnaître le do du fa. Alors comment discerner la part du souvenir, la part du rêve ? Comment ne pas trahir la mélodie toute simple de mon enfance, quand je la vois se réinventer au gré de ma mémoire ? Ce matin, je me sens triste, comme tous ces autres matins où je perds la vie que j'aurais pu donner. Un jour, l'heure sera venue et je serai heureuse à mon tour de porter en ce monde un petit être né de l'amour. Alors pourquoi cette tristesse qui n'est pas la bienvenue ? Je sais qu'il me faut encore me construire avant la venue de l'enfant qui est peut-être déjà là, quelque part, à attendre patiemment pour investir sa vie que sa maman fleurisse. N'empêche, ce matin, c'est comme un tout petit enterrement de rien du tout, qui ne compte pour personne d'autre que moi.

Je me souviens du jour où ça m'est arrivé pour la première fois. Cela faisait plusieurs années que j'entendais se lamenter mes copines quand elles ne pouvaient pas aller à la piscine. Je voyais aussi Clara qui certains jours par mois, devenait irritable et se plaignait du ventre. A quinze ans, aussi invraisemblable que ça paraisse, je ne savais pas encore que tous ces petits tracassés sont nécessaires pour pouvoir plus tard porter la vie pleinement jusqu'à son terme. Depuis quelques temps, maman se posait des questions sans oser pour autant m'interroger, elle cherchait discrètement à savoir où j'en étais. Moi, je

comprenais sans comprendre. Il faut croire que je ne tenais pas tant que ça à me retrouver adulte.

Mais j'avais beau m'accrocher à mon enfance, un matin d'été, je me suis réveillée avec des crampes dans le ventre. J'ai tout de suite pensé que la veille j'avais trop forcé sur le fameux gâteau de Gracieuse, qu'elle avait baptisé « gâteau au chocolat-chocolat » parce qu'elle ajoutait un glaçage au chocolat qui n'existait pas dans la recette originale du Pygmée et qui apportait du croquant à ce gâteau un peu mou. Au dîner, j'avais hérité de la dernière part et maintenant je commençais à le regretter.

Je me retournais dans mon lit, me promettant de ne manger que des fruits au petit déjeuner quand une crampe plus forte que les autres m'a fait quitter la chaleur douillette de ma couette. Et là, je suis horrifiée de voir mon drap taché de sang. Je commence à retourner mes bras, mes jambes, pour voir d'où ça pouvait venir. Et puis je me suis sentie très bête. En un instant, tout s'est éclairci. Tout ce qu'on m'avait raconté et que je n'avais pas voulu entendre ressurgissait dans un brouhaha de pensées confuses. J'ai couru me réfugier aux toilettes et comme si j'avais trois ans, j'ai appelé ma mère. Elle est aussitôt venue à la rescousse avec un rouleau de papier, pensant que je n'en avais plus. Quand elle a trouvé la porte fermée, ça l'a étonnée :

- Ben, ouvre moi !

Je l'entendais qui essayait de forcer la poignée.

- Lise, qu'est-ce que tu veux ?

- Je veux juste te parler. Maman, ne t'en va pas, s'il te plaît.

Reste là.

- Mais parler de quoi ? Sors, on discutera.

- C'est que... je crois que j'ai mes règles...

Maman s'est écriée, ravie :

- Non, c'est pas vrai...?! C'est magique !

Moi, je me suis mise à pleurer. Je n'y voyais rien de magique.

- C'est merveilleux ! Ma petite fille ! Sors vite, je veux te serrer dans mes bras.

Après m'être essuyée consciencieusement, j'ai remis mon pyjama taché et je suis sortie, un peu honteuse malgré tout. Elle n'a rien dit de plus mais j'ai senti ses bras généreux qui me serraient fort contre sa poitrine. Je ne pouvais plus respirer, mais déjà ça allait un peu mieux. Elle m'a prise par la main et m'a emmenée dans la salle de bain, où elle a sorti de l'armoire à pharmacie une petite serviette hygiénique qu'elle m'a confiée en m'expliquant qu'avec ça je n'avais plus rien à craindre. Cela durerait quelques jours. Moi, je n'avais qu'une envie, c'était de prendre une douche. Lorsqu'elle a vu mon regard effaré, maman m'a prise par les épaules et m'a embrassée sur le front.

- Lise, n'oublie pas : c'est un des plus beaux moments de ta vie. Allez, je te laisse tranquille.

Et elle est sortie en chantonnant.

Je craignais qu'elle en parle à toute la famille. Je n'avais même pas eu le temps de lui dire que cela devait rester entre nous. Alors j'ai pris une douche interminable. Le sang m'a toujours fait peur. Sous cette eau pure, j'avais l'impression que le mal dont j'étais atteinte s'échapperait. Et puis je me suis préparée, en traînant un peu. En fait, j'attendais que les autres aient terminé leur petit déjeuner pour aller prendre le mien. Quand j'ai fini par redescendre, j'ai entendu de l'escalier mon père, ma grand-mère et ma grande sœur qui parlaient de moi. J'étais arrivée trop tard, maintenant ils savaient.

Tête basse, j'entre dans la cuisine avec le même air que Bliska quand elle vient de faire pipi sur le tapis du salon. Je dis vaguement bonjour à tout le monde, et voilà que je sens l'eau de Cologne de Gracieuse à plein nez : elle m'a prise contre son cœur, elle est si heureuse. Elle me chuchote à l'oreille :

- Tu sais, je commençais à m'inquiéter. Mais ça y est, tu es enfin devenue femme.

Elle a glissé dans la paume de ma main un mince bracelet en or aux mailles délicatement ciselées, tout tiède encore de sa chaleur. Et à cet instant, je me suis sentie fière, vraiment fière, d'entrer à mon tour dans le monde des femmes.

Hélas, j'étais loin d'être jolie. Pour mon malheur, je portais un appareil dentaire et ce tas de ferraille qui me remplissait la bouche me donnait l'impression d'être bonne pour la casse.

J'avais toujours les cheveux désespérément courts et j'empruntais les chemises trop grandes de mon père pour cacher ma jeune poitrine et mes fesses qui commençaient à s'arrondir. Comment plaire aux garçons de ma classe avec une telle allure ? Moi qui aurais tant voulu être une blonde pulpeuse avec de longs cheveux lisses et des seins à exhiber pour prouver ma féminité...

A côté de toi, Clara, belle princesse espagnole dont la chevelure ondoyait sous la tendre caresse de la brise, je n'avais plus le courage de me rebeller, je me sentais amoindrie, soumise à tes quatre volontés, esclave de tes mots qui me dictaient ma conduite. Tout notre entourage vantait ta beauté. Ephémère, tu n'en avais pas encore conscience. Ton sourire angélique faisait des ravages auprès des jeunes gens qui te contemplaient, rêveurs, avec le seul désir de voir s'effeuiller tes pétales, un peu, beaucoup, passionnément...

Ma grande sœur savait que c'était pour moi une éternelle souffrance de voir ces longs fils de soie s'agiter jusqu'à sa taille bien formée. Un jour qu'on discutait dans la salle de bain, elle me dit :

- Tu sais, j'ai toujours eu les cheveux longs, ça commence à bien faire. Je m'en fous, je peux très bien les couper...

Agacée qu'elle puisse sortir une telle énormité, je l'ai mise au défi :

- Vas-y, qu'on rigole.

Sans un instant d'hésitation, Clara a pris sa tresse et elle a mis un coup de ciseau à la base, juste au-dessus de la nuque. Je n'ai pu m'empêcher de pousser un cri d'effroi. C'était comme si on l'avait amputée sous mes yeux. Après quelques secondes, je me suis mise à rire devant l'ampleur du désastre : sa noire chevelure sacrifiée répandue sur le carrelage et les mèches en escaliers qui encadraient son visage démuni. Elle aussi a ri, mais son rire n'a pas tardé à se muer en sanglots. Avant, elle n'avait jamais coupé ses cheveux. Incapable de trouver en moi la compassion de partager son deuil, je la regardais dans la glace et pour la première fois de ma vie, je me suis sentie son égale, elle qui jusqu'alors m'avait toujours

donné l'impression de n'être qu'une ombre sur le mur, oubliée là par le soleil qui a mieux à faire ailleurs...

Aujourd'hui, avec le recul, je me dis que toutes ces années où je ne me suis souciée de mon corps que pour l'occulter ont été plutôt bien utilisées. Après le départ de Simon, j'avais tourné le dos à l'amour. Alors que toutes mes copines perdaient leur temps à flirter avec les grands du lycée, j'enfourchais mon scooter et je rentrais dans mes collines me consacrer avec ferveur à la musique. Puis mon corps s'est transformé à mon insu et j'ai remarqué que dans la rue les garçons commençaient à se retourner sur mon passage. Je n'ai pas pour autant joué de mon physique, encore trop habituée à une silhouette qui n'attirait pas les regards, même si peu à peu j'ai pris confiance en moi. De toutes ces années où je me suis sentie ver de terre, j'ai retenu qu'il ne fallait pas chercher ma vérité dans le regard des hommes.

Si le visage est le reflet de la vie, quand j'observe dans la glace le reflet de mon visage, je ne sais toujours pas qui je suis. Je vois une jeune femme insouciant, mais que dissimule ce masque ? L'enfant intrépide que j'étais ? L'adolescente qui n'osait sourire à cause de son appareil dentaire, ni troquer son jeans pour une minijupe ? La femme que je deviens, qui se bat pour sa liberté comme Don Quichotte avec ses moulins à vent ? Sur le miroir de la salle de bain, la buée efface mon image.

Un secret redoutable

C'était une journée bien silencieuse. Pourtant, il faisait beau dehors, un soleil tardif dardait la campagne de ses rayons. Mais ça me pesait, un tel silence dans la maison. Tout le monde semblait avoir abandonné le navire, et je me sentais seule, à la dérive, dans cette épave échouée qui suintait l'espoir de naviguer à nouveau sur les océans tumultueux de la destinée. Je n'allais quand même pas moisir toute l'après-midi dans ma chambre ! En réprimant un frisson involontaire, moi qui me flattais de n'être pas frileuse, j'ai fini par lâcher mon roman de Jules Vernes au beau milieu d'un chapitre pour partir moi aussi à l'aventure, en quête d'un peu de compagnie.

Où sont passés les autres ? Oui, je me rappelle, mon père est allé accompagner Clara au cheval, ma mère est partie flâner en ville, le temps d'une course ou deux. Et Mathieu et Stella ? Pareil, ils doivent être en vadrouille quelque part...

Je suis sortie de ma chambre dans l'espoir de retrouver ma grand-mère qui était sûrement confinée dans la sienne. Je m'arrête derrière sa porte, persuadée qu'elle dort puisque j'ai beau tendre l'oreille, je n'entends pas grincer son rocking chair. J'actionne la poignée de cuivre avec délicatesse et lentement, je passe la tête dans l'entrebâillement, mais c'est pour trouver son lit soigneusement fait, avec ses trois petits coussins, orange le premier, le second bleu turquoise, et le dernier violette, que Gracieuse aimait à disposer chaque jour à une place différente. Elle les adorait, ces coussins, qu'elle avait brodés au point de croix d'un « G » sur chaque taie. Un triple « G » qui la résumait : Grand-mère Gracieuse Garnier. Déçue, j'ai refermé la porte et faute de mieux, je me suis mise en quête

de Bliska, en espérant qu'elle au moins n'aurait pas déserté et saurait me faire oublier ma solitude. Mais je ne me faisais guère d'illusions. Si elle avait été là, elle serait déjà venue quémander des caresses. Le silence de la maison était si envahissant que je ne me sentais pas de l'appeler. En tout cas, dans la cuisine son panier était vide. Me voilà repartie en direction du salon, dans l'intention de faire un peu de piano. Autant en profiter pour répéter mes exercices sans casser les oreilles à tout le monde. Quelle n'a pas été ma surprise de découvrir ma grand-mère avachie sur le tabouret devant le clavier, le menton sur la poitrine, profondément endormie. J'avais envie de rire, qu'est-ce qu'elle fabriquait là toute seule alors que ça faisait des années qu'elle ne jouait plus à cause de ses rhumatismes ? A pas de velours, je m'approche dans son dos. Sourde comme elle est, elle continue à ronfler, tranquille, jusqu'à ce que je pose les mains sur ses épaules rebondies. A mon contact, je la sens légèrement tressaillir, comme si elle hésitait à se rendormir, mais subitement la voilà qui se redresse avec un cri d'effroi :

- Maman !

Un peu honteuse de lui avoir causé une telle frayeur, je me penche et lui crie à l'oreille :

- T'inquiète pas, c'est moi !

Rassurée de me voir, Gracieuse m'a gentiment souri :

- Tu sais, Lise, faut pas me déranger quand je travaille mon piano.

Croyant à une plaisanterie, j'attrape une chaise dans le salon pour m'asseoir à côté d'elle.

- Non, mais continue, grand-mère, c'est beau ta musique...!

L'air perplexe, elle me dévisage.

- Ignorez-vous, mademoiselle, que dans ma jeunesse, j'étais une remarquable virtuose ?

Je la regarde en pouffant, elle jouait sacrément bien la comédie. A califourchon sur ma chaise, j'entre dans son jeu :

- Ah, c'est comme moi, chère madame. On ne le dirait pas, mais je suis la réincarnation vivante de Frédéric Chopin.

Je croyais la faire sourire, mais elle a tristement posé sur le clavier ses doigts perclus de rhumatismes, en prenant garde de ne pas appuyer sur les touches.

- Vous pensez que je me vante ? Eh bien, croyez-le ou non, j'ai même étudié au Conservatoire d'Alger et j'étais la meilleure, et de loin...

Son regard mélancolique m'a presque fait peur. Ce conservatoire, je savais pertinemment qu'elle n'y avait jamais mis les pieds. Que de fois m'avait-elle confié ses regrets de n'avoir pas assez travaillé son piano quand elle était petite, alors qu'elle était si douée pour la musique ? Jamais encore je ne l'avais entendue dérailler ainsi, et le pire, c'était qu'elle avait l'air d'y croire dur comme fer. Comme je ne me sentais pas de la contredire, je me suis penchée sur le clavier et j'ai commencé à lui jouer avec la main droite le thème d'une sonate d'Haydn qu'elle appréciait particulièrement.

- Alors ça, vous aimez bien, Madame Garnier ? Vous l'avez peut-être même déjà étudié ?

- Ah non, je n'aime pas trop. C'est simplet.

Je me sentais désespérée. En tout cas, l'envie de jouer m'étais passée. Doucement, j'ai caressé sa joue ridée.

- Grand-mère, ça te dirait, un bon goûter ?

Là, c'est comme si tout à coup, elle était sortie de sa torpeur. Fronçant les sourcils, elle a jeté autour d'elle un regard étonné.

- Mais qu'est-ce que je fabrique sur ce tabouret...?! C'est toi, la pianiste...

Sur quoi elle se lève pesamment en s'appuyant sur le clavier du piano qui émet une protestation sonore.

- Lise, joue moi quelque chose, tiens, ça me remontera le moral.

- D'accord. Et après, on goûte.

M'installant à sa place, je lui interprète la même sonate que tout à l'heure, mais avec les deux mains cette fois, et en allant jusqu'au bout. Quand j'ai eu fini, ma grand-mère m'a applaudie avec un enthousiasme puéril, si fort que tout le salon en résonnait.

- Oh, j'ai jamais entendu ça ! C'est quoi ?

- Mais grand-mère, c'est la sonate de Haydn en do majeur que tu adores...!

- Ça alors, c'est pas mal, hein ? C'est joli comme tout.

Hochant la tête, Gracieuse est ressortie du salon, les mains fourrées dans les poches du gilet mauve en mohair qu'elle s'était tricoté du temps où elle pouvait encore manier les aiguilles. Je lui ai emboîté le pas, persuadée qu'elle allait faire honneur avec moi au bon pain de maman, qui à l'occasion nous offrait ce sacrifice de le fabriquer elle-même, juste pour voir nos yeux s'arrondir devant la miche croustillante qui devait dans le four. Mais ce jour-là, au lieu de prendre la direction de la cuisine comme je m'y attendais, ma grand-mère est allée directement s'allonger dans sa chambre, où je l'ai entendue marmonner d'une voix geignarde :

- Foutues jambes...! Foutue caboche...!

Puis tout s'est tu et le silence est retombé sur la maison, un silence lourd de menace, qui cachait désormais un secret redoutable que pour rien au monde je n'aurais osé partager avec personne : Gracieuse, ma grand-mère bien-aimée, qui s'amusait toujours à faire tourner sa mappemonde dans une ronde vertigineuse, était bel et bien en train de perdre la boule.

Glenn Gould et la tchoutchouka

En attendant, la musique prenait dans ma vie de plus en plus d'importance. A chaque nouvel anniversaire, à chaque Noël, ma discothèque s'élargissait, et j'en venais à passer plus d'heures à écouter des CD enfermée dans ma chambre qu'à travailler mes gammes et mes arpèges. Je suis tombée amoureuse de Glenn Gould la première fois que je l'ai vu sur une pochette des *Variations Goldberg*. Ce disque, c'est de la poésie pure. Chacune de ses notes m'allait droit au cœur. Il jouait tout plus rapidement que les autres, ou plus lentement, il semblait n'avoir aucune mesure. En hommage à sa chaise déglinguée qui l'accompagnait à tous ses concerts, j'avais récupéré un vieux tabouret tout branlant. Quand au milieu d'un exercice, mes fesses faisaient une chute de deux centimètres parce que le tabouret descendait tout seul, je me sentais pousser des ailes et j'essayais de jouer vite, le plus vite possible, jusqu'à sentir des crampes dans mes avant-bras.

J'avais commencé à travailler les premières *Variations Goldberg*, qui ne sont pas trop difficiles. Mais c'était affreux, je n'entendais que les mathématiques dont Bach s'est servi pour construire son œuvre. Tout était calculé dans cette thématique de répétition où tous les thèmes faisaient leur entrée précisément au bon moment et se répétaient à l'infini jusqu'à la coda qui arrivait en strette sans que mes oreilles puissent y déceler la moindre poésie...

Comment faisait Glenn Gould ? Je réécoutais le CD et dès les premières notes, les sons s'élevaient de la chaîne et dansaient dans ma chambre avant de venir, épuisés, se blottir

dans mon cœur. A ce moment, je savais que j'aurais tué Bach sans hésiter plutôt que Glenn Gould.

Cet été-là, quand mes frères et sœurs sont partis avec maman à Fromentine en emmenant Gracieuse avec eux, j'ai préféré rester avec mon père pour me perfectionner au piano. Il était heureux de me garder quelques temps. Ça lui rappelait les jours pas si lointains où il me langeait et me donnait la becquée, et il se réjouissait de ces instants de complicité retrouvée. Dans la journée, je travaillais mon piano et je lisais, c'était le rêve. Le soir en rentrant du bureau, mon père s'asseyait sans faire de bruit sur le canapé du salon. Faisant mine de ne pas remarquer sa présence, je jouais du mieux que je pouvais pour qu'il soit fier de moi. J'adorais ces moments où il se glissait comme un fantôme dans ma musique. Il restait des heures à m'écouter, parfois je tournais la tête et je le voyais dormir comme un bienheureux, comme au bon vieux temps du violoncelle. Alors je posais le pied sur la sourdine pour bercer son sommeil.

A l'intérieur de la pochette de son disque, Glenn Gould contait une anecdote qui avait enchanté mon père. Au Canada, il habitait au bord d'un lac. Entre deux séances de piano, il aimait plonger la tête la première pour une courte baignade. Mais l'eau, disait-il, n'est pas bonne pour les doigts des pianistes : elle a tendance à raidir les articulations. Aussi prenait-il soin de s'attacher tant bien que mal des sacs en plastique autour des poignets pour protéger ses précieuses mains, avant d'aller faire des brasses dans le lac. En bas de ce texte, une petite note précisait que bien sûr, ces sacs en plastique n'étaient d'aucune utilité, ce qui ne l'empêchait pas de les enfiler quand même. En tout cas, grâce à Glenn Gould, mon père, soucieux d'épargner mes mains de pianiste, a insisté pour se charger dorénavant de la corvée de vaisselle.

- Fais ton piano, me disait-il. Moi je m'occupe de l'intendance.

Il avait décidé que pendant ces vacances, il cuisinerait pour moi. Alors, il mettait toute sa patience à couper des légumes en milliers de petits dés minuscules, et tel un sorcier, il mélangeait toutes les herbes du tourniquet posé sur le plan de travail,

emballé par les valseuses qu'il entendait résonner dans toute la maison...

Le premier soir, quand on a goûté sa potion, j'avoue, je me suis à moitié étouffée tellement c'était fort. Et lui, de se justifier :

- J'avais peur que ça n'ait pas de goût. Ça te fait plaisir, cette tchoutchouka ? C'est la spécialité du papou.

- Mais oui ! Je l'adore, ton plat.

J'ai répondu ça les larmes aux yeux, la bouche pleine d'un verre d'eau que je me suis hâtée d'avalier pour tenter d'éteindre l'incendie.

- Oh, que je t'y reprenne ! Si tu crois que je t'ai pas vue. Tu tires la chasse, là !

- Mais non, papa, je bois de l'eau parce que tu n'as pas mis de vin à table.

Rassuré, il éclate de rire :

- C'est vrai, tu as raison ! Comment j'ai pu oublier ? On va profiter que maman n'est pas là pour picoler un peu !

Dès qu'il est parti vers le cellier, je me suis empressée de verser en douce la moitié de mon infâme pâtée dans la cocotte-minute ! Seulement, je n'étais pas tirée d'affaire pour autant. Encouragé de voir que j'appréciais à ce point sa recette, mon père a remis ça le lendemain, puis tous les jours suivants. Au bout d'une semaine de tchoutchouka, n'y tenant plus, je me fais câline :

- Dis, papa... Je sais bien que tu vas tout le temps au restaurant pour tes rendez-vous d'affaires, tu dois en avoir assez, mais tu ne voudrais pas m'emmener chez le petit Indien dont tu nous as parlé l'autre jour ? On y va tous les deux en amoureux, allez, s'il te plaît...

Oh, ça il n'a pas hésité longtemps. Adieu, la tchoutchouka, et sans rancune ! A nous les épices douces parfumées, les tendres crevettes décortiquées au safran, les lassis frais à la pulpe de mangue...! Il va sans dire que mon père était aussi soulagé que moi. Sauf que lui ne cherchait même pas à s'en cacher.

Les crocus de Mémé Zatopek

Quand Gracieuse est revenue de ses vacances à Fromentine avec maman et mes frères et sœurs, elle nous a annoncé sans mâcher ses mots que l'été prochain, elle ne voulait plus y retourner, le voyage était trop long. Je ne sais pourquoi, ça m'a serré le cœur. Où était passée l'aventurière d'antan, la madone des camping cars, toujours prête à partir sur les routes ? Après tout, c'était normal, en prenant de l'âge, ma grand-mère chérie n'était plus aussi fringante qu'avant, même si je semblais être la seule à l'avoir remarqué.

Le dimanche suivant, lorsque mon père nous a proposé une excursion à Lescun, Gracieuse, qui adorait pourtant la montagne, a préféré rester à la maison se reposer. Lescun est un petit village pittoresque qui s'accroche courageusement aux contreforts des Pyrénées, alors même que ses habitants ne songent qu'à s'enfuir le plus loin possible. A l'époque, il restait encore un fromager et quelques rares bergers qui partageaient avec leurs moutons les ruelles escarpées en pierraille. On a souvent traversé cette bourgade dans la Renault familiale parce que de belles randonnées commençaient un peu plus haut dans la montagne, quand on arrivait au pied du refuge de Labérouat. Franchir Lescun était affaire de patience : sur la rue principale, on tombait toujours sur un chien des Pyrénées qui faisait la sieste au beau milieu de la chaussée ou sur un troupeau de moutons en train de prendre un bain de soleil. Si mon père avait le malheur de klaxonner pour les faire s'écarter, à l'arrière de la voiture on se mettait tous à bêler par solidarité avec les moutons et Mathieu bêlait plus fort que tout le monde, trop content de retarder l'instant redouté où il aurait à enfile

ses chaussures de marche. C'est vrai que nos excursions étaient longues et qu'il n'était guère enclin à gambader dans les montagnes...!

A la sortie du village, pour rattraper le temps perdu, mon père roulait à fond la caisse sur les petites routes escarpées qui serpentaient à n'en plus finir. Clara en avait mal au cœur et sortait la tête par la vitre ouverte, dans le vent qui lui cinglait le visage. Terrorisée par les virages, Bliska tremblait sur les genoux de maman, qui la caressait pour tenter de la calmer. A l'arrière, Stella avait déjà détaché sa ceinture et commençait à se trémousser. Dès qu'on faisait un voyage en voiture, c'était réglé comme du papier à musique : tous les quarts d'heure, on pouvait être sûr qu'elle allait réclamer son arrêt pipi. Moi, j'attendais avec impatience le moment où on n'apercevrait plus une seule maison alentour. A chaque fois, la splendeur du cirque de Lescun me donnait envie de crapahuter jusqu'à l'Espagne, qui semblait si proche derrière les Aiguilles d'Ansabère, mais qu'on n'avait pourtant jamais encore réussi à atteindre...

Ce dimanche, sitôt la voiture arrêtée, Stella s'est ruée dehors pour courir derrière un buisson marquer son territoire. Bliska s'est aussi levée d'un bond, mais sans oser pour autant descendre des genoux de maman, qui a été obligée de la déposer dans l'herbe. Grisée par l'air vivifiant de la montagne, la petite chienne a sautillé pour se dégourdir les pattes, puis s'est arrêtée face à la chaîne des Pyrénées et a commencé à aboyer tout ce qu'elle savait, comme pour mettre l'écho au défi de lui répondre. Son chant de crécelle partait du plus profond de ses entrailles, elle en oubliait sa poltronnerie de caniche et se sentait l'âme farouche d'un chien de berger. D'avoir pu faire quelques pas hors de la voiture, Clara allait déjà mieux et ses joues retrouvaient leurs couleurs. Rassuré sur son sort, mon père a réveillé mon petit frère qui faisait semblant de s'être endormi, sauf que personne n'était dupe de son manège. Mathieu, tout ce qu'il aurait voulu, c'était qu'on le laisse piquer un petit roupillon sur le siège arrière, bercé par le tintement lointain des cloches des vaches et des chèvres qui remontaient de la vallée, pendant qu'on irait se promener sans lui. Mais il

n'était pas question de le laisser rester tout seul. A genoux dans l'herbe, maman a entrepris de lui mettre ses chaussures de montagne aux pieds, en serrant bien les lacets pour éviter qu'il se torde les chevilles. Quand on a commencé notre randonnée, Bliska s'est attardée comme à son habitude, à attendre que tous les chiens des environs lui aient répondu, avant de nous rejoindre ventre à terre, terrifiée à l'idée qu'on puisse l'abandonner !

Il fallait d'abord traverser une vaste forêt de résineux. Après une heure ou deux à grimper en file indienne entre les arbres qui se faisaient de plus en plus rares, le paysage devenait aride et bientôt, il n'y avait plus que de la roche et des caillasses à perte de vue. Là, j'ai pressé l'allure pour prendre de l'avance sur les autres, jusqu'à me retrouver loin devant. C'était grandiose, le panorama était à couper le souffle et je l'avais pour moi toute seule. En repensant à ce qu'une nuit Gracieuse m'avait dit des montagnes, qui s'offrent au ciel tout en restant de pierre, j'ai levé la tête vers les sommets enneigés. Que de force émanait de ces roches ancestrales, si vieilles qu'elles auraient pu nous raconter toute l'histoire du monde. Seulement elles se taisaient. Alors j'ai fermé les yeux pour me laisser pénétrer par leur sagesse millénaire, jusqu'à ce que j'entende maman m'appeler au loin, inquiète de ne pas avoir autour d'elle tous ses poussins. Je me sentais bien. Après un dernier regard vers la muette solitude des montagnes, je suis repartie d'un pas léger vers les miens.

Ce soir-là, de retour à la maison, je me suis couchée tôt, vannée par cette longue promenade. Au beau milieu de la nuit, un craquement discret me réveille. Un peu effrayée, je me redresse, guettant le moindre bruit. Je pouvais sentir sur ma peau le souffle du vent qui filtrait entre les poutres surplombant mon lit. J'étais la seule à dormir au rez-de-chaussée. Il y avait bien aussi ma grand-mère, c'est vrai, dans la chambre voisine, mais sourde comme elle était sans son appareil, elle ne risquait pas de m'être d'un grand secours. Dans le silence revenu, j'en étais à me demander si je n'avais pas rêvé, quand ça a recommencé, de nouveau j'ai perçu de légers grattements. Il faisait trop noir pour que j'arrive à distinguer l'heure sur le

cadran du réveil, mais je me doutais qu'il devait être très tard. Résolue à pratiquer la politique de l'autruche, j'ai enfoui ma tête sous l'oreiller. Seulement, voilà que le bruit se répète, plus fort à présent. Mais non, je suis bête, c'est quelqu'un qui frappe à ma porte. Pas à la porte du couloir, mais à la porte fenêtre qui donne sur le jardin. Je ne respire plus. A moins que ça ne soit Bliska qu'on aurait oublié de rentrer ? Je tremble de tous mes membres, car un instant, je pense à Simon, qui serait revenu de Brest en pleine nuit à seule fin de me revoir. C'est absurde, ça fait presque deux ans que je n'ai plus de ses nouvelles, il serait vraiment temps que je tourne la page... Quand même, et si c'était lui ? Pour en avoir le cœur net, je me lève et d'un pas hésitant, je vais ouvrir la porte fenêtre. Cette nuit, la lune a fait l'école buissonnière. Dans les ténèbres, j'entrevois confusément la silhouette incongrue de Gracieuse, pieds nus dans l'herbe humide, affublée d'un vieil imperméable militaire appartenant à mon père et de son inénarrable chapeau en osier bleu pâle, qu'elle n'exhibait que dans les grandes occasions.

- Grand-mère, mais qu'est-ce que tu fais dehors...?!

- Eh, c'est un peu mon tour...! Vous autres, vous vous êtes bien promenés toute la journée.

Et d'un ton parfaitement anodin, la voilà qui se renseigne :

- Au fait, tu n'aurais pas l'heure par hasard ?

En disant ça, elle ôte sa montre-bracelet qu'elle me tend.

- Elle ne marche plus, j'ai beau la remonter. C'est vraiment de la camelote !

Depuis que Mathieu lui avait offert cette montre pour ses quatre-vingt huit ans, ma grand-mère ne cessait d'en tripatouiller les aiguilles, sans vouloir se mettre dans la tête qu'elle fonctionnait à pile.

- C'est l'heure de se réveiller, non ?

- Pas vraiment.

A vue de nez, je lui règle sa montre à trois heures du matin avant de la lui remettre à son poignet.

- Enfin, grand-mère, regarde...! Il fait encore nuit noire.

- Ah oui, je me disais bien qu'il faisait sombre...

Et de soulever son petit chapeau en osier pour me saluer.

- Bonne nuit, alors. Fais des beaux rêves.

Tournant les talons, la voilà qui part à grands pas vers la campagne.

- Eh, où tu vas...?! Il faut dormir !

- Tu viens faire un tour avec moi ? C'est beau de se promener sous les étoiles.

- Grand-mère, tu vois bien, il n'y a pas d'étoiles, il n'y a pas de lune, on n'y voit rien ! Allez, va te coucher. Tu es vraiment une traîne culotte...!

Elle a ri, c'était une vieille blague entre nous. Celui qui tardait à finir sa soupe ou qui perdait à la belote était le traîne culotte. Mais elle ne semblait pas décidée pour autant à réintégrer son lit.

- Viens marcher avec moi, va, ça va te faire du bien. Regarde comme l'herbe est douce. Je ne sais pas pourquoi, la nuit l'herbe est toujours plus douce...

Alors je lui ai pris le bras et on s'est promenées toutes les deux pieds nus, moi en pyjama et elle dans son imperméable militaire. Quand on est arrivées sous le vieux poirier, j'ai voulu faire demi-tour.

- Bon, maintenant on rentre.

Mais elle s'est débattue, elle avait bien l'intention de continuer sa promenade vers le fond du jardin.

- Non, non, moi je dors ici. Ma chambre est trop petite, je suis mieux dehors.

- Enfin, tu plaisantes ou quoi ? Viens ou j'appelle maman.

Un instant, Gracieuse a hésité, et puis conciliante, elle a rajusté le col de son imperméable et bras dessus, bras dessous, on a repris sans hâte la direction de la maison. Dans l'obscurité, elle a fait mine de consulter sa montre, alors qu'elle n'y voyait rien sans ses lunettes.

- Oui, Lise, tu as raison, il se fait tard.

Devant mon air préoccupé, elle a souri pour me rassurer :

- Tu sais, mon ange, même si des fois je perds un peu les pédales, c'est pas grave. A mon âge, c'est le contraire qui serait inquiétant...

Je n'ai pas su quoi répondre, alors je n'ai rien dit. Une fois dans sa chambre, Gracieuse a déposé son petit chapeau en

osier sur l'accoudoir de la bergère. J'avais si peur qu'elle s'échappe à nouveau que je l'ai bordée dans son lit bien serrée, à tel point qu'elle ne pouvait plus bouger du tout. Et elle s'est endormie comme une masse sans avoir le temps de dire ouf. Je suis restée étendue à côté d'elle à écouter sa respiration régulière, qui semblait vraiment venir d'un autre monde. Je l'enviais, elle paraissait si paisible que je n'ai pas tardé à m'endormir à mon tour, épuisée par toute cette mascarade.

Le lendemain matin, quand maman nous a trouvées ainsi, elle s'est écriée, joyeuse :

- Eh bien alors, les musiciennes ? Ça roupille !

En découvrant ma présence, ma grand-mère s'est étonnée :

- Qu'est-ce que tu fous là, toi ? C'est comme ton petit frère, il vient toujours se fourrer dans mon lit...!

- Ben, tu sais, euh... Après notre promenade, je t'ai recouchée. Je me suis endormie comme ça, j'étais trop fatiguée...

- Ah, c'est toi qui as pris toutes les couvertures...!

Surprise, maman m'interroge du regard.

- C'est que... Cette nuit, grand-mère avait envie de se balader un peu...

Gracieuse s'est relevée sur un coude.

- Non mais ta fille, elle déraïlle, hein...! J'ai dormi comme un loir.

- Enfin, grand-mère, rappelle-toi ! D'ailleurs, regarde, tu as encore l'imper de papa sur le dos...!

- C'est toi qui m'as mis ça...?!

Renonçant à argumenter, je me suis contentée d'enfourer mon visage dans ses cheveux blancs pour l'embrasser. Maman avait du mal à cacher son angoisse. Elle s'est assise sur le rebord du lit et j'ai baissé la voix pour que Gracieuse ne m'entende pas :

- Je te jure...! Elle avait son chapeau sur la tête, elle voulait à tout prix se promener...

- Décidément ! Quand c'est pas toi la somnambule, c'est elle...!

- Attends, elle était réveillée. On a même bavardé...

- Qu'est-ce qui lui prend ? Il va falloir que je l'enferme à clé dans sa chambre.

- T'es folle, et s'il lui arrive quelque chose ?

- Non, mais au moins les portes qui donnent sur le jardin.

Elle a jeté un coup d'œil à Gracieuse, qui nous souriait sans se douter qu'on parlait d'elle. J'ai chuchoté :

- Maman, tu crois qu'elle débloque ?

Au lieu de me répondre, ma mère m'a saisie par le bras.

- Surtout, pas un mot à tes frères et sœurs, c'est pas la peine.

Mais maintenant qu'elle était au courant, je ne voyais pas de raison de continuer à garder ce secret qui me pesait tant, et je suis tout de suite allée leur raconter la scène. Au cours du petit déjeuner, alors qu'on attendait pour commencer que Gracieuse ait fini de se préparer, Stella s'est mise à chanter à la cantonade en vrillant son index sur sa tempe :

- Y a grand-mère qui est maboule ! Y a grand-mère qui est maboule !

Ça s'est soldé par une gifle magistrale que mon père lui a assénée sans prévenir, lui qui ne levait pratiquement jamais la main sur nous. Personne ne l'avait vue venir, celle-là ! Livide, il s'est attablé sans rien dire et Stella n'a pas moufté, se contentant de frotter en silence sa joue endolorie. Quand Gracieuse a débarqué, toute pimpante avec son chignon bien serré et ses pantoufles aux pieds, elle s'est écriée, moqueuse :

- Bien le bonjour ! C'est quoi, ces têtes d'enterrement ?

Et comme personne ne réagissait :

- Bon, je vais déjà couper du pain.

Mais Clara l'a devancée :

- Non, laisse, j'y vais !

Et de se ruer vers la cuisine pour éviter le massacre ! Quand ma grand-mère commençait à couper le pain, elle tranchait tant bien que mal tartine après tartine, de plus en plus vite, et toute la miche y passait, mais ses tranches étaient toutes de guingois, trop fines d'un côté pour être beurrées ou alors si épaisses qu'on n'arrivait même pas à les faire entrer dans la fente du grille-pain.

Sans se formaliser de l'empressement inattendu de Clara à vouloir à tout prix s'occuper des tartines à sa place, Gracieuse s'est tranquillement assise en bout de table. Avec un sourire aimable, elle a tendu sa tasse à café à mon père pour qu'il la lui remplisse. Tout était rentré dans l'ordre.

Seulement, quelques jours plus tard, j'étais couchée à plat ventre sur le plancher de ma chambre, vautrée sur un oreiller avec le Comte de Monte Cristo qui ne songeait qu'à assouvir sa vengeance, quand a surgi Stella. Surexcitée, elle interrompt ma lecture pour me crier dans les oreilles :

- Lise, dépêche-toi ! Vite, grouille !

Mais je n'étais pas d'humeur :

- Pas maintenant. Allez, ouste ! Dégage !

- Non, mais je te jure, c'est important ! Tu vas halluciner !

Et de se jeter sur mon livre de poche, qu'elle m'arrache des mains avant de l'envoyer valdinguer en travers de la pièce.

- Ça urge ! Il y a grand-mère qui joue toute seule à la belote !

Le cœur serré, j'ai bredouillé :

- Peut-être qu'elle fait une réussite ?

- Non, je t'assure, elle coupe le jeu, elle joue à la belote...! Je vais aller chercher Mathieu qu'on joue avec elle, la pauvre, parce que là, ça fait trop bizarre...!

Malgré mon anxiété, je me suis efforcée de rester calme :

- D'accord. J'arrive.

Dans le salon, j'ai trouvé Gracieuse installée devant la table sur laquelle elle avait disposé le reste des cartes comme s'il y avait eu d'autres joueurs assis sur les chaises vides. En l'entendant parler toute seule, j'ai réalisé qu'elle était en train de taper le carton avec ses défunts frères :

- Allez, Pierrot, ça traîne. T'as des atouts ou pas ?

Elle se penchait pour examiner tour à tour la donne de ses adversaires, manifestement résolue à ne pas leur laisser la moindre chance de gagner.

- Enfin, Clovis, ne prends pas avec un jeu pareil...! Un valet, un neuf, ça ne suffit pas ! Ah, tu veux prendre quand même ? Bon, après tout c'est toi qui vois.

J'en avais le souffle coupé. Ma grand-mère était la benjamine d'une famille qui comptait cinq garçons, et

aujourd'hui elle restait la dernière survivante. En m'apercevant, elle m'a adressé un petit signe de connivence, avant de retourner les cartes d'un autre de ses frères :

- Et toi, Julien, tu décides quoi ? Tu passes ? Avec deux as dans ton jeu, tu passes...?! Très bien, très bien.

Je n'ai pu m'empêcher de rire :

- C'est sûr que tu ne risques pas de perdre ! C'est plus facile quand on est toute seule !

Concentrée sur son jeu, Gracieuse n'a même pas levé les yeux de ses cartes.

- Qu'est-ce que tu me chantes, toi...?! Allez, allez, belote et rebelote ! Tu as vu comme ils jouent mal ?

Quand Mathieu et Stella ont débarqué en trombe et se sont installés autour de la table, prenant la place de ses frères absents, Gracieuse s'est tournée vers moi, rayonnante :

- Et là, je suis toute seule peut-être ?

Je ne savais plus que penser. Au fond, ce n'était pas si grave, elle avait juste envie de jouer. Moi aussi, j'ai pris une chaise tant qu'à faire pour me joindre à la partie. Stella insistait pour qu'on redistribue les cartes, mais Gracieuse ne voulait rien savoir.

- Oh, ben non ! On ne va pas tout recommencer depuis le début ! Je ne peux pas jouer à la bataille tranquille ?!

- Grand-mère, il fallait le dire ! s'est écrié Mathieu. Nous, on croyait que tu jouais à la belote !

- C'est pareil, pauvre andouille ! Les cartes, c'est toujours une bataille ! Sinon, où serait le plaisir ?

A la réflexion, elle a quand même ramassé les cartes et les a battues d'un air contrarié avant de les distribuer à la ronde en précisant bien :

- On dit « atout carreau ».

- Il faudrait savoir, se désolait Mathieu. Tu viens de donner toutes les cartes. Il n'y a pas d'atouts si on ne joue plus à la belote...

- Oh, vous me fatiguez ! On joue et puis c'est tout !

Très vite, Stella a improvisé de nouvelles règles de son cru, auxquelles personne ne comprenait strictement rien, d'autant qu'elle avait tendance à les changer selon les cartes qu'elle

avait en main, au désespoir de Mathieu qui était plutôt mauvais joueur. Mais Gracieuse était aux anges, elle qui avait fait preuve d'une telle patience au cours des années pour nous inculquer toutes les subtilités de la belote. Là, on faisait absolument n'importe quoi, ça tenait du poker ou de la canasta, tout le monde se criait dessus en s'accusant mutuellement de tricher, mais quelle importance ? Les yeux brillants, ma grand-mère brandissait ses cartes d'un air belliqueux qui faisait plaisir à voir. C'était quand même plus gai pour elle qu'une belote avec ses frères morts et enterrés depuis des lustres !

Pauvre Gracieuse, l'idée de sa mort prochaine la terrifiait. Je me souviens d'un jour où mon père jardinait au milieu des arbres fruitiers et où je lui tenais compagnie. Son visage ruisselait de sueur, le dos de sa chemise était trempé. J'étais fascinée par l'amour qu'il mettait à prendre soin de ce lopin de terre qui nous avait vu grandir. Ses gestes étaient lents, méticuleux, comme s'il avait enfin tout son temps, lui qui passait des journées entières enfermés dans son bureau à l'usine, ou alors à courir de rendez-vous en rendez-vous, quand il n'était pas en voyage d'affaires je ne sais où...

- Eh, cocotte, si tu veux m'aider, c'est pas de refus...!

Ça s'adressait à moi, mais dans ma rêverie, je ne l'ai pas entendu. Alors mon père s'est mis à me bêcher les orteils pour me faire réagir.

- Allez, Lise, au boulot ! J'ai quelques crocus à planter, il faut faire des petits trous, je suis sûr que tu vas y arriver très bien...

Sans enthousiasme excessif, j'ai récupéré la bêche qu'il me tendait et j'ai mollement commencé à creuser la terre au pied d'un cerisier.

- Parfait. Moi pendant ce temps, je vais chercher les bulbes et le tuyau d'arrosage. Après, il faudra beaucoup arroser.

Le joyeux éclat de rire de Gracieuse nous a surpris. On ne l'avait pas entendue arriver.

- Que je vous y reprenne tous les deux à creuser un trou ! Je ne suis pas encore morte !

Mon père a blêmi.

- Non mais ça va pas de dire ça...?!

- Oh, mais c'est qu'il se vexe ! Maintenant que je commence à devenir gaga, je sais bien que vous allez bientôt avoir envie de me voir manger les pissenlits par la racine...!

Furieux, il ne l'a pas laissé poursuivre :

- Jamais plus ! Gracieuse Garnier, vous m'entendez ?! Je vous interdis de proférer des sottises pareilles !

- Eh, mais c'était une blague...!

- Oui, moi je ne blague pas ! Il n'y a vraiment pas de quoi plaisanter !

Devant ces reproches, j'ai vu ma grand-mère changer d'expression et venir se blottir comme une petite fille apeurée dans les bras de mon père, qui a commencé à lui tapoter gentiment le dos pour essayer de lui remonter le moral :

- Allez, Mémé Zatopek, vous savez bien que vous nous enterrerrez tous...!

Moi, j'en avais les larmes aux yeux. Quand mon père a fini par desserrer son étreinte, Gracieuse m'a attirée vers elle et m'a serrée sans un mot contre son opulente poitrine qui fleurait bon l'eau de Cologne. Je pouvais à peine respirer mais je sentais son cœur battre très fort. J'étais rassurée : elle était encore vigoureuse, tout allait bien. Et j'ai souri quand mon père, le front en sueur, a grogné en essuyant la terre qui maculait ses pantalons :

- Alors ces crocus, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Le gâteau sous l'oreiller

Aussi loin qu'il m'en souvienne, c'était chez nous une tradition à laquelle nul n'aurait songé à déroger : sauf cas de force majeure, il n'était pas question de commencer à dîner tant que toute la famille n'était pas réunie au grand complet. Gourmande comme elle l'était, c'était le plus souvent Gracieuse la première à s'installer devant son assiette, ce qui fait que ce jour-là, ne la voyant pas venir, la petite Stella a crié à tue tête :

- Grand-mère ! A table !

Tout le monde était déjà attablé, mais pour une fois l'aïeule ne répondait pas à l'appel de la soupe. Ma mère s'est impatientée :

- Maman ! C'est servi !

Avec un soupir, elle a repoussé sa chaise et s'est levée en nous disant de commencer à manger pendant que c'était chaud, avant de partir en direction de la chambre de Gracieuse. Moi aussi, je me lève, prétextant qu'il n'y a pas de pain sur la table. Rejoignant maman, je me glisse comme une ombre derrière elle. Lorsqu'on arrive dans la chambre de Gracieuse, on la trouve affalée dans son rocking chair, en train de sangloter à chaudes larmes.

- Grand-mère, mais qu'est-ce qui se passe ?!

- Je ne peux plus me lever...

J'étais complètement perdue, c'était la première fois que je la voyais pleurer comme ça. Maman a tenté de la rassurer :

- C'est pas grave, c'est juste que tu es restée assise trop longtemps.

- Non, ce sont mes vieilles jambes qui ne me portent plus...!

- Mais tu as essayé de marcher ? Moi à ton âge, j'aimerais bien être aussi vaillante...

En voyant Gracieuse redoubler de larmes, maman a commencé à s'affoler :

- Enfin, c'est pas possible ! Ce matin encore, tu faisais la poussière du piano dans le salon !

- Oui, mais là c'est fini ! Je te jure, je peux plus bouger...!

- Attends, je vais t'aider.

Se penchant vers elle, maman l'a prise par la taille pour tenter de la soulever tant bien que mal. Et j'ai vu Gracieuse s'accrocher à elle comme à une bouée de sauvetage qui s'éloigne dans la tempête.

- Ne me lâche pas !

- Je suis là.

- Je sens que tu me lâches...!

Dans sa panique, ma mère s'est tournée vers la porte ouverte pour appeler à grands cris mon père qui était resté à table. Moi, j'essayais de l'aider à soutenir Gracieuse, mais j'avais les jambes en guimauve, c'était affreux de me sentir à ce point impuissante. Heureusement mon père est venu à la rescousse et on a quand même réussi à lui faire faire quelques pas, juste assez pour la ramener jusqu'à son lit. Maman lui caressait le front pour tenter de la rassurer.

- Je t'amène un bol de soupe et des haricots verts. Repose-toi, je suis sûre que ça ira mieux demain.

J'ai attendu que mes parents ressortent de la chambre pour m'asseoir au bord du lit. De toutes mes forces, j'ai serré ma pauvre grand-mère dans mes bras, et je l'ai entendue renifler avant de me glisser dans l'oreille :

- Eh, si tu allais me chercher une part de gâteau au chocolat ? J'ai peut-être plus mes jambes, mais j'ai faim de sucreries.

Quelle mission ! J'ai couru dans la cuisine, ouvert le four, coupé une grosse part du gâteau, intact, qui sentait bon la noix de coco, puis je me suis hâtée de la lui apporter dans sa chambre. Aussitôt, je l'ai vue sécher ses larmes et engouffrer le gâteau comme si elle n'avait rien mangé depuis quatre jours ! Quand maman est arrivée avec son bol de soupe fumante et sa

triste assiette de haricots verts sur un plateau, ma grand-mère s'est affaissée dans son lit, l'œil éteint, levant une main lasse pour bien signifier qu'elle était au bout du rouleau, et prenant une voix mourante :

- Chérie, je n'ai plus d'appétit, je suis trop fatiguée. Laissez-moi dormir...

Faute d'une meilleure cachette, je m'étais dépêchée de glisser sous son oreiller l'assiette compromettante où ne restaient plus que quelques miettes de gâteau. Comme maman insistait pour qu'elle mange quand même un peu, Gracieuse a décidé de feindre le sommeil et se tournant ostensiblement vers le mur, elle a commencé à ronfler trop bruyamment pour être honnête. Du coup, maman lui a ôté ses chaussures et on l'a couverte de la polaire dans laquelle elle aimait à s'enrouler du temps où elle faisait encore ses mots croisés. On a quitté la chambre silencieusement pour ne pas la réveiller sans que j'ose récupérer l'assiette sale sous son oreiller. Il ne faudrait pas que j'oublie de revenir changer la taie pleine de chocolat avant que maman ne la découvre !

A mon grand soulagement, dès le lendemain ma grand-mère avait retrouvé l'usage de ses jambes. Seulement au fil des semaines, son état n'a cessé d'empirer. Elle avait pris l'habitude de nous appeler pour un oui ou pour un non, et maman épuisée avait de plus en plus de mal à le supporter. En rentrant du lycée, je me précipitais dans sa chambre pour voir si tout allait bien et lui raconter ma journée. Gracieuse ne lisait pratiquement plus. Quant à coudre, ça faisait longtemps qu'elle avait laissé tomber. Le plus souvent, je la trouvais sur son rocking chair devant la fenêtre, en train de rêvasser en contemplant les montagnes, avec Bliska qui dormait à ses pieds. Elle aussi, elle commençait à se faire vieille et passait le plus clair de son temps à somnoler.

- Alors, grand-mère, tu as fais quoi aujourd'hui ?

La réponse était toujours la même :

- Je t'ai attendue.

Emue, je collais mes petites joues fraîches contre sa vieille peau fripée et je la respirais fort. J'aimais tant son parfum d'eau

de Cologne. Du doigt, je suivais les rides sur son visage, ce qu'elle n'appréciait guère.

- Si tu commences à les compter, tu n'en as pas fini !

Et moi j'avais l'impression de décrypter d'anciens secrets sur ce vieux parchemin, comme si je pouvais ainsi élucider tous les mystères de son lointain passé. Parfois, elle s'endormait sous mes caresses et je la quittais silencieusement. Mais bientôt, je l'entendais à nouveau crier de sa chambre pour appeler sa fille. La plupart du temps, maman ne se donnait même plus la peine de répondre. Elle avait bien élevé quatre enfants, mais elle ne s'en sortait pas avec cette vieille femme de plus en plus capricieuse qu'il fallait faire manger, qu'il fallait habiller et que désormais il fallait même laver. Comme Gracieuse continuait à s'égosiller de plus belle, c'est moi qui me dévouais pour aller voir ce qu'il en était :

- Grand-mère, qu'est-ce que tu veux ?

- Va me chercher ta maman.

- Je crois qu'elle est occupée.

- Dis-lui que c'est important. Elle ne peut pas me laisser là toute seule.

- Mais pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux ?

- J'ai faim.

- Eh bien viens, lève-toi et viens manger.

- Non, je suis trop fatiguée. Je ne me sens pas de marcher jusqu'à la cuisine.

- C'est pas loin. En plus, aujourd'hui maman nous a ramené des croissants pour le goûter. Tu te rappelles ce que tu m'avais raconté ? L'histoire du siège de Vienne...

L'argument était de poids. Non sans se plaindre et râlocher pour le principe, Gracieuse s'est tout de même levée de son lit. En traînant les pieds, elle m'a suivie jusqu'à la cuisine.

- Pourquoi tu ne veux plus marcher, grand-mère ?

- Plus personne ne s'occupe de moi. Je suis obligée de me débrouiller toute seule.

Malheureusement pour elle, maman l'a entendue.

- C'est pas vrai, tu es pire qu'une gosse ! Il faut qu'on soit toujours derrière toi ! Tu pourrais faire un effort quand même !

Tu as vu ce que dit le médecin ? Tu dois marcher tous les jours ! Sinon, tes jambes ne vont plus te tenir...!

Mais Gracieuse continuait à geindre :

- Plus personne ne m'aime dans cette maison.

Alors maman excédée a claqué la porte en criant :

- Va habiter ailleurs si t'es pas contente !

J'ai pris la main de ma grand-mère et je lui ai dit :

- Mais si, on t'aime tous, pourquoi tu dis ça ?

Elle ne m'écoutait plus. Comme je n'étais pas sûre qu'elle m'ait entendue, je lui ai répété plus fort :

- Grand-mère, on t'aime tous !

Là, elle m'a prise dans ses bras et m'a serrée contre elle.

- Oh, je suis tellement bête. Je sais bien que vous m'aimez.

- Tu veux un bon croissant ? Si tu veux, on le remplit de confiture de fraises...!

Elle m'a regardée dans les yeux et m'a dit :

- Toi, tu prends soin de moi, tu fais attention à ta grand-mère. C'est bien, tu es gentille.

On a goûté toutes les deux. Elle s'était remise à blaguer, la confiture de fraises lui avait redonné des couleurs. Mais dès qu'elle s'est retrouvée seule dans sa chambre, elle a recommencé à appeler maman à tue tête. A la longue, ça devenait infernal. De son côté, mon père faisait tout ce qu'il pouvait. Chaque soir en rentrant du bureau, il avait pris l'habitude d'aller magnétiser Gracieuse. Il frappait toujours avant d'entrer, et comme il était le seul à le faire, ma grand-mère, en l'entendant toquer, répondait joyeusement :

- Monsieur Belsidière ? C'est vous ? Attendez que je me recoiffe un peu...

Et lui pour jouer le jeu, patientait dix secondes avant de passer la porte.

- Ça va mieux aujourd'hui ?

- Je me sens comme une jeune fille !

- Je vous porte sur le lit, grand-mère ?

En souriant, elle se laissait faire. Elle était si heureuse quand il s'occupait d'elle. Alors elle fermait les yeux, et mon père passait longuement ses mains au-dessus de son corps fatigué.

En général à la fin de la séance, elle dormait d'un sommeil apaisé.

Un soir, au cours d'un dîner où maman à bout de nerfs se plaignait des derniers caprices de Gracieuse, mon père semblait si abattu que Clara a remarqué :

- Dis, papa, tu es tout pâle...

Inquiète, Stella a grimpé sur ses genoux pour le couvrir de bisous.

- Papou ? T'es où ?

Mon père s'est forcé à lui sourire, mais sa voix tremblait :

- Va finir ton gratin, après ça va être froid.

Ma petite sœur n'a pas bougé, elle est restée sur ses genoux.

- Tu veux encore des bisous ?

Incapable de lui répondre, mon père a enfoui son visage tourmenté dans ses mains. Autour de la table, tout le monde s'est arrêté de manger. Blottie contre lui, Stella ne savait comment le consoler. Comme Mathieu se sentait un peu sur la touche, il s'est approché à son tour de mon père pour tirer gentiment sur ses boucles noires qui commençaient à grisonner. Tête basse, maman contemplait son assiette en silence, sans oser regarder son mari en face. Et lui non plus, n'osait pas la regarder. Sans s'adresser à personne en particulier, il a bredouillé :

- Gracieuse, elle va de plus en plus mal, la pauvre. Vous vous rappelez comme elle débordait d'énergie ?

J'étais aussi malheureuse que lui, et son chagrin me laissait démunie.

- Mais papa, elle est vieille, c'est tout.

Clara a proposé :

- On pourrait s'occuper d'elle à tour de rôle...

Maman ne l'a pas laissée poursuivre :

- Non, c'est à moi de le faire. Même si ça devient de plus en plus dur. Si ça continue, bientôt elle ne pourra plus du tout se déplacer toute seule. Le plus important, c'est qu'elle ne souffre pas trop...

D'une voix incertaine, mon père a suggéré :

- Tu ne crois pas que ce serait peut-être mieux de la mettre dans une maison de retraite ? On pourrait choisir quelque chose de bien et pas trop loin, qu'on puisse aller la voir tous les jours. Pour toi, ce serait plus vivable, et on pourrait même partir en vacances cet été...

Maman a tout de suite écarté cette idée :

- Non, il n'en est pas question...! Jamais je ne la laisserai partir chez des inconnus qui la traiteront comme une petite vieille grabataire, sans même savoir la femme merveilleuse qu'elle était...!

Mon père n'a pas osé insister, mais Clara s'en est mêlée :

- Même pour elle, ça serait peut-être mieux. Ils ont l'habitude de s'occuper des personnes âgées. Tu ne crois pas qu'ils sauront mieux y faire ?

- Attends, tu veux rire...?! a protesté maman. Les maisons de retraite, c'est des mouiroirs ! Alors c'est facile de se donner bonne conscience en se persuadant que c'est pour son bien. Je ne le supporterais pas, c'est même pas la peine d'en parler !

Le dossier était clos, ma grand-mère resterait avec nous. Jusqu'au bout.

Une bonne soirée

Surgis de la nuit profonde, des sanglots étouffés m'ont réveillée. Quelqu'un pleurait dans la maison. C'était Gracieuse, j'en étais sûre. Inquiète, je cherche à tâtons l'interrupteur de ma lampe de chevet et j'allume. Le temps de me glisser dans mes chaussons, je vais voir dans sa chambre. Quand je m'approche de son lit en laissant la porte entrouverte pour avoir un peu de lumière, ses pleurs semblent se calmer, comme si elle avait honte qu'on surprenne son chagrin. Dans la pénombre, je distingue ses cheveux blancs épars sur son oreiller.

- Qu'est-ce qu'il y a, petite grand-mère ?

Je savais bien qu'elle ne m'entendait pas. Sans son appareil, il aurait fallu que je hurle. Mais je parlais à son âme pour la rassurer :

- Je suis avec toi, tu n'es pas seule.

Je sens une de ses mains noueuses s'agripper à mon poignet et je l'entends murmurer d'une voix faible :

- Qui est là ?

L'air égaré, Gracieuse plissait les yeux pour tenter de me reconnaître.

- Oh, c'est toi, ma fille ? Je ne veux pas partir d'Algérie...! Je t'en supplie, ne les laisse pas faire...!

Ça y est, elle mélangeait tout. Sans doute revoyait-elle ma mère à mon âge, je lui ressemblais tant.

- J'ai si peur...! Tu as toujours été tellement gentille avec moi. J'espère que tu te trouveras un bon mari, comme mon Germain.

Ne me sentant pas le cœur de la détromper, je suis restée assise à son chevet, à caresser doucement ses cheveux soyeux, tandis qu'elle s'abandonnait à sa détresse :

- Tout le monde veut que je m'en aille, mais moi je ne veux pas ! Je veux rester ici, sur ma terre rouge...!

Sur ses joues ridées, coulaient à nouveau de grosses larmes à l'idée de devoir s'exiler de son pays natal. Je l'ai hissée sous les bras pour la redresser dans son lit, de peur qu'elle ne s'étouffe. Désespérément, elle s'accrochait à moi.

- Ma douce, tu resteras avec moi à Constantine ? Tu ne me quitteras jamais ?

A la longue, ses larmes ont fini par s'apaiser. Elle a reniflé et d'un geste affectueux, elle a effleuré mon visage.

- J'ai confiance en toi. Je n'ai plus peur, tu peux aller dormir...

Alors je l'ai aidée à se rallonger et je lui ai tenu la main jusqu'à ce que ses yeux se ferment et que j'entende ses premiers ronflements. Mais une fois recouchée à mon tour, je n'arrivais plus à trouver le sommeil. J'essayais d'imaginer l'Algérie. J'avais bien vu des photos de là-bas, mais je n'y avais jamais mis les pieds. Pouvait-on espérer que son état s'améliore si elle retrouvait son pays ? Le lendemain, c'était dimanche et mon père est venu me réveiller alors que le soleil brillait déjà haut dans le ciel.

- Alors, la Belle au Bois Dormant ? On fait la grasse matinée ?

Tout à coup, la scène de la nuit m'est revenue en mémoire.

- Tu sais, papa, je crois que grand-mère se laisse mourir parce que l'Algérie lui manque. Toi, tu ne voudrais pas la ramener là-bas ?

- Oh, je ne crois pas. Maintenant c'est ici, sa maison. Même si elle n'a plus toute sa tête, elle connaît bien son lit, son fauteuil, son jardin qu'elle reste à admirer pendant des heures. Même si parfois il y a de vieux souvenirs qui resurgissent...

Je n'ai pas raconté à mon père ce qui s'était passé. A quoi bon ? Mais ce jour-là, Gracieuse n'a pas réclamé à se lever, elle n'a pas réclamé à manger. Elle restait muette, à nous regarder avec des yeux de moineau étonné. Et lorsque maman

l'a obligée à quitter la chaleur douillette de son lit pour venir prendre son déjeuner avec nous, elle s'est laissé faire sans un mot. Elle n'a fait aucun commentaire sur la nourriture qu'on lui servait. Après le repas, mon père l'a magnétisée mais elle ne l'a pas remercié non plus. Elle s'est simplement rendormie.

A compter de ce dimanche, Gracieuse n'a presque plus rien dit. Quel tristesse ! En la voyant décliner ainsi à vue d'œil, maman était si angoissée qu'elle a fait venir notre médecin de famille.

- Vous comprenez, elle mange, elle fait ses besoins, mais c'est horrible, elle ne parle plus. J'en viens à regretter le temps où elle m'appelait sans cesse...

- Ne vous en faites pas, madame Belsidière, je vais aller la voir. Mais dites vous bien que vous avez fait de votre mieux. C'est une chance pour elle d'être encore dans sa maison, entourée des siens.

Courageusement planquée derrière le canapé, Bliska a regardé le médecin se diriger vers la chambre de ma grand-mère. Depuis le temps qu'il venait l'ausculter, il connaissait le chemin...! Lorsqu'elle l'a aperçu, Gracieuse a fait un vague signe de tête, elle semblait le reconnaître. Après l'avoir dûment palpée, avoir écouté ses battements cardiaques à l'aide de son stéthoscope, avoir pris sa tension, sa température, le docteur a déclaré qu'elle n'allait pas si mal, même si son cœur était un peu faible. C'était à cause de son grand âge et il n'y avait pas lieu de s'en inquiéter. Sur le pas de la porte, il a ajouté à l'intention de maman :

- Vous ne pouvez rien faire de plus. C'est juste qu'elle a bien vécu. Peut-être que maintenant, elle sent qu'il est temps pour elle de partir.

Dès que le médecin a refermé la porte derrière lui, j'ai raconté à maman que Gracieuse m'avait confondue avec elle la dernière fois qu'elle avait parlé, et qu'elle se croyait encore en Algérie. Prise au dépourvu, maman n'a rien dit, mais elle a brusquement tourné les talons et s'est enfuie dans le jardin. Je l'ai aperçue de loin, dans le potager, en train d'arracher toutes les mauvaises herbes qui lui tombaient sous la main. Désolée de lui avoir causé du chagrin, je suis sortie à mon tour, je me

suis agenouillée à côté d'elle et je l'ai aidée de mon mieux. Elle retrouvait ses racines dans ce petit potager qui grouillait de vie. Quand on a fini de nettoyer les plants de carottes, maman avait eu le temps de se calmer. Dans le soir qui allongeait nos ombres, on est rentrées à la maison toutes les deux. Maman est passée voir Gracieuse et lorsqu'elle elle est ressortie de la chambre, j'ai vu qu'elle était de nouveau dans tous ses états :

- J'en peux plus ! Elle a encore fait pipi au lit...!
- Tu pourrais lui mettre des couches, non ?
- Ah ça jamais ! Je n'ai pas l'intention de la laisser retomber en enfance...!

Elle est allée faire couler un bain à ma grand-mère pour lui donner une bonne raison de sortir de son lit, ce qui lui permettrait de lui changer ses draps. Lorsque Gracieuse s'est levée, en prenant appui sur sa table de nuit qu'elle détestait tant, elle a baissé les yeux vers son matelas souillé et a juste prononcé un mot :

- Pardon.

Puis de son pas menu, elle est partie sans bruit vers la salle de bain.

Même pas une heure après, ça a recommencé. Installée à mon petit bureau, j'essayais vainement de faire mes devoirs, mais comment me concentrer ? C'était impossible avec maman qui ne cessait de hurler dans la chambre voisine :

- Enfin, tu peux m'appeler, bon sang ! Maintenant tu parles seulement quand ça t'arrange ! Tu le sens bien quand tu veux aller aux toilettes ?! Ça fait deux fois aujourd'hui ! Tu m'appelles ! Je ne vais pas passer mon temps à laver des draps ! Allez, lève-toi ! Fais un effort, lève-toi !

J'entends alors mon père dévaler l'escalier.

- Voyons, tu sais bien que ce n'est pas de sa faute...!

Et le voilà qui tente de raisonner Gracieuse :

- Grand-mère, ce n'est pas grave de faire pipi, mais c'est tellement mieux si vous nous appelez...

- Arrête ! Tu lui parles comme si elle comprenait ! Mais là c'est fini, elle est complètement gaga ! Elle ne comprend plus rien, elle est en train de me rendre folle ! Occupe-toi d'elle, moi je ne sais plus quoi faire !

A travers la mince cloison, j'ai entendu ses pas qui s'enfuyaient vers la cuisine et la voix apaisante de mon père qui s'efforçait de consoler Gracieuse :

- Tout ça, c'est du pipeau...! Il ne faut pas lui en vouloir, elle vous aime tellement. Et nous aussi, on s'aime fort tous les deux, hein, Mémé Zatopek ? Allez, venez, on va prendre encore un bain.

Déjà calmée, maman est revenue changer une nouvelle fois les draps et prendre la relève auprès de son mari.

- C'est bon, ne t'inquiète pas, c'est moi qui vais lui donner son bain. Par contre si tu veux m'aider, tu épluches les pommes de terre et les navets qui sont dans le grand panier d'osier, je suis tellement en retard pour le dîner...

Mon père a soigneusement refermé la porte de la salle de bain derrière lui pour ne pas mettre ma grand-mère mal à l'aise. Elle se trouvait moche avec toutes ces peaux flasques qui lui retombaient un peu partout sur le corps. Pourtant, nous on trouvait ça tout à fait charmant.

Ce même soir, Gracieuse n'a pas dîné avec nous. Au dessert, Clara a décidé de prendre le taureau par les cornes :

- Maman, tu sais que tu vas finir par péter les plombs...! Je trouve vraiment qu'on devrait l'envoyer dans une maison de retraite. Surtout que ça ne changerait rien pour elle, elle ne reconnaît plus personne...

Le front buté, ma mère s'est contentée de hausser les épaules sans répondre. Alors, mon père est intervenu :

- Tu ne crois pas qu'il serait temps de penser un peu à toi ?

- On en a déjà parlé, c'est non.

Mais Clara est revenue à la charge :

- Enfin, réfléchis ! Elle a besoin qu'on s'occupe d'elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dans une maison de retraite, ils ont l'habitude, c'est leur métier, ils ne crient pas sur leur petits vieux...!

Serrant nerveusement sa serviette froissée dans ses mains, maman s'est levée. Elle avait du mal à empêcher sa voix de trembler :

- Vous pensez que je suis méchante...?! Que je ne l'aime pas ?

Alors mon père s'est levé à son tour et l'a prise dans ses bras.

- Ta fille a raison, c'est au-dessus de tes forces. Tu as fait tout ton possible, mais là elle a besoin de gens compétents qui prendront soin d'elle. Même pour elle, ça vaudra mieux.

Désemparée, maman s'est agrippée à lui, incapable de se résoudre à accepter l'inacceptable. Pourtant elle a fini par murmurer d'une voix plaintive :

- Tu pourrais t'en occuper ? Moi, je ne peux pas. L'avoir gardée si longtemps pour m'en séparer maintenant... Mais c'est vrai, je n'y arrive plus...! La pauvre, je n'arrête pas de lui crier dessus...!

Devant son profond désarroi, mon père l'a rassurée du mieux qu'il a pu :

- On va lui trouver quelque chose de bien, je te promets.

Facile à dire ! Pendant les semaines qui ont suivi, il s'est mis en quête d'une bonne maison de retraite, agréablement située, avec une jolie chambre qui donnerait sur un beau jardin, et surtout un personnel spécialisé qui saurait s'y prendre avec Gracieuse. Seulement, les établissements de qualité sont pris d'assaut. Dans la région, il n'y avait guère de choix et les listes d'attente étaient interminables. C'était affreux d'imaginer que chaque vieillard inscrit sur une liste devait patienter jusqu'au décès d'un des pensionnaires pour hériter de sa place.

Après maintes démarches, mon père a fini par dénicher une maison de retraite qui avait l'air pas mal du tout, du moins à en croire la brochure. Malheureusement, c'était à près de trois cents kilomètres, dans la banlieue de Toulouse, ce qui nous obligerait à espacer nos visites. Avant de s'occuper des papiers d'inscription, maman a tenu à aller voir l'endroit en question pour mieux se rendre compte. Navrée à l'idée que Gracieuse puisse finir ses jours si loin de chez nous, j'ai insisté pour venir aussi et non sans hésitation, mes parents ont accepté de m'emmener avec eux.

Je n'avais encore jamais mis les pieds dans ce genre d'établissement. Lorsque notre voiture s'est arrêtée devant le portail ouvert, on a aperçu un petit vieux tout maigre qui sortait du parc. Il devait avoir à peu près le même âge que

Gracieuse et s'aidait d'une canne pour marcher. Comme j'avais l'impression qu'il était en train de prendre la poudre d'escampette, j'ai demandé à mes parents de me laisser descendre et j'ai couru derrière lui, juste histoire de m'assurer qu'il savait où il allait. Quand je l'interroge, il me répond qu'il va chercher l'argent de sa retraite à la banque.

- C'est un peu loin, Toulouse, non ?

Sans se démonter, il m'indique la direction avec sa canne.

- J'y vais à pied, j'ai tout mon temps.

Presque à regret, je le prends par le bras, un peu honteuse de trahir sa confiance, et je le reconduis vers le portail de la maison de retraite. Hochant la tête, il me suit sans même remarquer que je le ramène vers son enfer. Accourt une infirmière au visage anguleux :

- Oh merci, Mademoiselle ! Ça arrive parfois. Même s'ils ne vont jamais bien loin, c'est quand même dangereux...

Pendant ce temps, mes parents étaient déjà entrés dans le bâtiment de briques rouges pour visiter les lieux. Je me suis retrouvée seule dans le parc aux larges allées rectilignes bordées de platanes, vraiment seule au milieu de tous ces vieillards qui palabraient sur de longs bancs de fer forgé. En prêtant l'oreille à leurs interminables conciliabules, je me disais que ça ne devrait pas s'appeler une maison de retraite, mais plutôt la maison de l'angoisse, à voir la souffrance, la peur qui se lisaient dans leurs regards. Cela me faisait horreur d'imaginer que ma grand-mère allait devoir rester ici, elle qui aimait tant la vie.

Heureusement, lorsque mes parents sont ressortis du bâtiment administratif, il n'en était plus question. Réflexion faite, maman entendait garder Gracieuse chez nous pour qu'elle y finisse paisiblement ses jours.

- C'est trop déprimant, cet endroit. Je ne vais pas la laisser parmi des étrangers, ça va la tuer...!

Mise au courant, Clara – qui avait dû s'occuper de ma grand-mère pendant toute la journée – a protesté avec une véhémence d'autant plus grande qu'elle se faisait du souci pour maman :

- Enfin, c'est ridicule ! Elle est costaud, Gracieuse, ça peut encore durer des mois, voire des années. Tu vas foutre ta vie en l'air, c'est tout ce que tu vas gagner ! Tu crois que c'est ça qu'elle voudrait ? Honnêtement ? La seule chose qui comptait pour elle, ça a toujours été que ses enfants soient heureux !

Mais maman s'est braquée :

- On voit bien que tu n'étais pas avec nous ! Demande à Lise, elle te racontera. Le petit vieux qui faisait une fugue, un peu plus il se faisait écraser...! Je te remercie, ça me touche ce que tu dis, mais c'était tellement sinistre, tu n'imagines même pas ! De toute la journée, je n'ai pas vu un sourire...!

- Et alors ? Elle ne s'en rendra même pas compte...

- Non mais Clara, tu rêves...!

- Tu paries ? Il n'y a qu'à essayer pendant quelques jours, on va bien voir...! Moi, je dis qu'elle va être très bien là-bas. Sinon, il sera toujours temps de la ramener...!

A la surprise générale, maman a fini par accepter cette idée d'une période d'essai. C'est ainsi que le samedi suivant, Gracieuse est sortie dans le jardin pour la première fois depuis longtemps, avec sa petite valise que mon père portait pour elle, et s'est dirigée vers la voiture sans protester, escortée par maman qui la soutenait par le bras.

Une dernière fois, ma grand-mère s'est retournée pour contempler en silence cette maison où elle avait passé toutes ces années en notre compagnie. Avec mes frères et sœurs, on s'était cachés pour observer la scène par la fenêtre. Craignant de l'affoler, mon père n'avait pas voulu qu'on lui fasse nos adieux. Mais moi, cet ultime regard je ne l'oublierai jamais.

Il était convenu qu'elle reste une semaine dans la maison de retraite, le temps de voir comment elle s'y adapterait. Mais mes parents sont rentrés le soir même en la ramenant avec eux.

De retour au bercail, Gracieuse exultait. On a tous couru dans le jardin l'accueillir. Bliska aboyait avec frénésie, elle gambadait autour de ma grand-mère en frétilant de la queue, c'en était ridicule...! On était si heureux de la revoir, même Clara qui en pleurait presque tellement elle était soulagée. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé là-bas, mais ce soir-là ma grand-mère a voulu dîner à table avec nous. Maman nous a

préparé un vrai repas de fête, avec au menu du saumon à l'oseille en papillotes, accompagné de petites pommes de terre sautées au cumin. Pour le dessert, on a eu droit au fameux gâteau au chocolat-chocolat de Gracieuse, afin de lui faire honneur, car en cette occasion, elle s'était montrée plus maligne que tous les autres petits vieux de l'hospice, puisqu'elle avait réussi à regagner ses pénates.

Le dîner a été fort joyeux. Ma grand-mère a même prononcé quelques mots. Une première fois pour nous souhaiter un bon appétit, et ensuite au moment du gâteau, pour réclamer une autre part. Avant d'aller se coucher, elle nous a tous regardés avec un sourire ému et elle a encore dit :

- Merci pour cette bonne soirée.

ombre et lumière

C'est Schubert qui a bercé mes souffrances d'adolescente exaltée, follement éprise de romantisme. A dix-sept ans, quand je sentais le chagrin m'envahir, je courais m'enfermer dans ma chambre, j'allumais ma chaîne et je mettais un disque de Schubert. Un de mes préférés était le quatuor de *La Jeune Fille et la Mort*. Cette musique me bouleversait tant que dès les premières mesures mon cœur s'emballait, et bientôt je ne pouvais plus résister au sentiment de tristesse infinie qui me gagnait toute entière. Alors, je pleurais jusqu'à l'épuisement et je passais des *Lieder* à sa *Symphonie Inachevée* sans que mon âme se sente soulagée, jusqu'à l'instant ineffable où d'un seul coup, je lâchais prise, délivrée de mes tourments par la grâce de cette musique que pourtant je savais sur le bout des doigts, si bien que j'avais presque l'impression de l'inventer moi-même. Je m'oubliais, je n'étais plus cette jeune fille désespérée que la mort prochaine de sa grand-mère emplissait de terreur, je sentais Schubert revivre à travers moi, j'étais investie d'une nouvelle vie que je pouvais lui offrir, lui qui n'a pas vécu très longtemps. Il est mort si jeune, à trente et un ans. A cet âge-là, certains n'ont même pas encore commencé à vivre. Si la musique de Schubert est à ce point sublime, c'est qu'il a tant souffert. Et moi, je me prenais à espérer qu'un jour peut-être, je pourrais aussi transformer mes cailloux gris en pierres précieuses.

En attendant, mes progrès au piano étaient fulgurants. Après avoir traîné tant d'années sans rien pouvoir exprimer de la musique dont je rêvais, voilà que maintenant elle semblait

naître d'elle-même lorsque je laissais courir mes doigts sur les touches blanches et noires du clavier.

Parfois, quand je jouais ainsi, Stella venait s'asseoir à côté de moi sur une petite chaise en osier, un carton à dessin sur les genoux pour faire concurrence à mon père, et elle peignait à la gouache ce qu'elle entendait : ça partait dans tous les sens et les couleurs se mélangeaient en une joyeuse cacophonie où j'avais peine à reconnaître ma musique. Mais Stella était fière de ses œuvres bariolées qu'elle gardait presque toujours pour les afficher aux murs dans sa chambre. Sauf une fois où, ayant égaré sa boîte de gouaches, elle avait dessiné aux feutres de couleur l'arbre généalogique de notre famille sur quatre générations, en n'ayant garde d'oublier Bliska la trouillarde, l'héroïque Catulus, ou même Happy, notre hamster femelle depuis si longtemps disparue qu'elle ne l'avait jamais connue. Mon père a trouvé ce dessin tellement joli qu'il l'a encadré et l'a accroché en bonne place, au-dessus de la cheminée du salon.

Trop prise par ses études, Clara avait fini par abandonner la harpe, et la musique ne faisait plus partie de sa vie depuis qu'elle avait quitté le nid familial pour s'installer à Toulouse où elle suivait des cours de droit. Tant qu'à faire, elle avait emménagé dans le petit appartement de Gracieuse, resté vacant depuis que ma grand-mère était venue s'installer chez nous. Après toutes ces années de mésentente avec Clara, je m'étonnais qu'elle me manque à ce point, même si elle passait encore nous voir au moins une fois par semaine, ne serait-ce que pour faire un bon dîner ou pour que maman puisse lui laver son linge. A vingt-deux ans, elle se savait une jeune femme séduisante, promise à un bel avenir. Mais il faut croire que nous aussi, nous lui manquions. Moi qui avais toujours eu peur de la déranger avec mes sempiternels arpèges, lorsque je la voyais qui restait là debout dans l'encadrement de la porte du salon, silencieuse, à m'écouter travailler mon piano, je devinais à son regard mélancolique sa profonde nostalgie de la musique.

Souvent après le lycée, quand je n'avais pas trop de devoirs, je fonçais en scooter chez Monsieur Kaufmann. Au fil du temps,

j'ai découvert que cet homme oublié de tous avait connu jadis son heure de gloire. Il était entré à onze ans au Conservatoire Supérieur de Paris où il avait eu l'honneur de suivre les cours d'Olivier Messiaen, il avait été soliste de l'Orchestre de Radio France, il avait gagné le premier prix de la Reine Elizabeth de Belgique, il avait même obtenu le premier prix de Rome. Comment était-ce possible ? Comment un musicien d'un tel talent avait-il pu s'enterrer ainsi, exilé de sa propre vie dans cette petite ville des Pyrénées, tout seul au milieu de ses partitions moisies ? Songeant à mes déboires avec Simon, je supposais que lui aussi avait dû avoir le cœur brisé par un chagrin d'amour, mais bien entendu, je n'aurais jamais osé l'interroger sur le sujet, ce qui fait qu'aujourd'hui encore, je me pose la question.

Un soir, en veine de confidences, il m'a parlé avec tristesse de son piano à queue. Comme il n'y avait pas vraiment la place dans son modeste pavillon dont les pièces étaient trop exiguës, il avait été obligé de le laisser derrière lui à Bruges dans un garde-meubles, et maintenant il s'inquiétait à l'idée qu'avec le froid, il devait être tout désaccordé.

Sur le moment, je me souviens d'avoir pensé : « Un piano ou un autre, quelle importance ? Pourvu qu'on puisse jouer... » Quelle sottise...! Ce serait comme de dire à un homme dont la femme déprime qu'il n'a qu'à en changer, il y en a tellement... A présent, je sais qu'un piano se façonne à son maître. C'est difficile à croire, pourtant si on prend dix pianos tout droit sortis de l'usine Yamaha, des machines qui roulent à la perfection, et que chacun parte dans un pays différent pour y être adopté par un pianiste plus ou moins chevronné, eh bien, quelques années plus tard, ces dix pianos qui avaient le même toucher, la même sonorité, ont évolué très différemment. L'un va être velouté tandis que l'autre aura un son dur. Le troisième sera plus mécanique et le quatrième aura des graves profonds, des basses qui sonnent le tocsin. Le cinquième sera sourd, il faudra marteler les touches pour jouer fort. Le sixième aura des sonorités de clavecin. Le septième sera trop mou, impossible d'être précis sur un tel clavier. Le huitième sera à l'abandon, totalement désaccordé. Le neuvième sera un bon piano,

scolaire, qui fait bien ses devoirs mais reste sans surprise. Et enfin, le dixième, c'est celui qu'on aime, parce que c'est le sien, qu'on a toujours joué dessus et qu'il nous répond au doigt et à l'œil. Un piano est vivant. Il porte nos rêves dans son cœur d'ivoire.

Ça fait bien des années que je n'ai pas eu de nouvelles de Monsieur Kaufmann, même si j'ai peine à croire qu'il ait pu m'oublier. Plusieurs fois, je lui ai écrit, mais il ne m'a jamais répondu. A moins qu'il ne soit reparti à Bruges, récupérer son piano à queue ? Après les six ans qu'il a consacrés à me former à son art, je réalise que je le connais si mal. Il faut dire qu'il n'aimait guère se livrer, même s'il n'était jamais à court d'anecdotes sur les compositeurs qui avaient marqué l'histoire de la musique. Avec une préférence affichée pour son maître Olivier Messiaen, qu'il admirait presque autant pour ses qualités humaines que pour son incomparable talent. Il m'a raconté ainsi que toutes ses partitions des *Chants d'Oiseaux* avaient été composées après de longues heures à étudier séparément le chant de plusieurs dizaines d'oiseaux différents, qui étaient répertoriés dans sa musique. Comme avant lui Beethoven et bien d'autres encore, Messiaen avait su faire chanter la nature à travers les cordes de son piano.

Tout ce savoir me galvanisait. Je n'avais plus l'impression d'aller à des cours, je vivais la musique dans la pénombre de ces volets qui ne s'ouvraient jamais. Pour moi, c'était grisant. Pour Monsieur Kaufmann, ce devait être éprouvant. J'avais forcé la porte de sa prison, et même s'il avait pris soin de refermer aussitôt cette porte derrière moi, la lumière était quand même entrée. Pourtant, peu à peu, il m'a laissé l'appivoiser. De plus en plus souvent, il revenait sur l'époque lointaine où, jeune pianiste talentueux, il semblait promis à une brillante carrière. Il m'a ainsi raconté qu'au concours de la Reine Elizabeth de Belgique, il avait fait l'impasse sur une œuvre contemporaine qu'il trouvait sans intérêt, mal conçue, bref beaucoup de bruit pour rien. D'y repenser le faisait sourire :

- Avec ma veine, j'aurais dû m'attendre à ce qu'on me demande précisément de jouer ça...

Et ça n'a pas manqué, le jury a tiré cette œuvre au sort. Il m'a expliqué comment il avait passé la nuit dans sa chambre d'hôtel à mémoriser les notes, les doigtés, les nuances. C'était à se taper la tête contre les murs, mais il l'a fait. Le lendemain soir, il a joué l'œuvre folle à la perfection et on lui a décerné son premier prix.

J'étais émerveillée. Apprendre une œuvre classique en une nuit me paraissait déjà insurmontable, mais une œuvre contemporaine où l'on ne peut même plus se baser sur l'harmonie ! Moi, depuis des semaines, je me battais avec une des études de Ligeti sans arriver à l'apprendre par cœur en dépit de tous mes efforts : en l'absence de la moindre ligne mélodique, je répétais à tâtons, errant sans but au fil des portées, sans parvenir à découvrir entre ces notes un semblant de logique qui m'aurait permis de les retenir.

C'était un morceau imposé que je devais présenter au concours d'entrée du Conservatoire de Bordeaux et il ne me restait plus que deux semaines pour savoir le jouer. Je ne devais pas non plus négliger de travailler le *Troisième Impromptu* de Fauré qui était plus facile à retenir mais nettement plus difficile à interpréter. Monsieur Kaufmann se montrait d'une inépuisable patience, pourtant je le sentais encore plus stressé que moi par ce concours où tout mon avenir de musicienne allait se jouer. Il réglait son métronome à la vitesse quarante et me faisait revoir chaque passage un peu ardu. Une fois que je me sentais à l'aise, il augmentait progressivement le rythme du métronome. Moi, comme un brave petit soldat, je suivais la cadence du mieux que je pouvais.

Notre persévérance a fini par porter ses fruits. A l'approche du concours, mon jeu s'était nettement amélioré, même si l'étude de Ligeti n'arrivait toujours pas à entrer dans ma tête.

A mon dernier cours, deux jours avant la date fatidique, Monsieur Kaufmann m'annonce tranquillement :

- Tu sais quoi ? Tu le joues très bien, ce morceau, alors vas-y avec ta partition, tant pis. L'important, c'est que tu te sentes à l'aise.

Je n'ai pu retenir un soupir de soulagement. La tension qui montait en moi depuis plusieurs semaines s'est subitement relâchée. Avec ma partition, je n'avais plus rien à craindre. Je me revois encore sur mon tabouret, assise dans l'obscurité, mes bras sans force reposant sur mes genoux, et lui qui m'encourageait :

- Regarde, je vais aller m'asseoir au fond comme si j'étais le jury. Tu sais, ils ont beau se mettre sur leur trente et un pour impressionner les candidats, si ça te fait peur, tu n'as qu'à les imaginer tout nus avec des plumes dans le derrière. Tu vas voir, ça marche à tous les coups...!

Ça m'a fait rire, mais lui était on ne peut plus sérieux. Il s'est installé à l'autre bout de la pièce, dans la pénombre, assis en tailleur sur la moquette usée, criblée de brûlures de cigarettes, et j'ai attendu que mes mains veillent bien cesser de trembler pour attaquer vaillamment le programme que j'aurais à jouer le jour du concours. Mais c'était n'importe quoi, il y avait des fautes partout, mes doigts n'articulaient plus, la pédale restait désespérément collée au plancher. Je ne me suis pas arrêtée, je suis allée jusqu'au bout, jusqu'à la dernière note de ma honte. Toutes ces semaines de labeur acharné pour finir par une telle déconfiture !

C'est alors que j'ai senti deux grosses pattes rassurantes sur mes épaules et Monsieur Kaufmann a su trouver les paroles que dans mon désarroi j'avais un tel besoin d'entendre :

- C'est très important de rater la répétition générale. Là, toutes les erreurs sont sorties, c'est parfait ! Bon débarras ! Maintenant, tu sais qu'elles ne sont plus là, et mardi tu joueras à la perfection, crois-moi.

J'ai séché mes larmes, mais en rentrant chez moi sur mon scooter, je me suis sentie toute triste en songeant que si d'aventure je réussissais mon concours, il me faudrait quitter mon cher Monsieur Kaufmann. Ce qui me consolait, c'était de savoir que lui serait heureux pour moi : il resterait dans l'ombre, j'entrerais dans la lumière.

Un jour sans piano

La veille du concours, je me suis réveillée assez tard. En fait, je n'avais pas la moindre envie de me lever. Je savais que cette journée allait filer trop vite et que le lendemain, j'allais devoir me dépasser. J'avais peur, je ne cessais de ressasser dans ma tête les deux morceaux que j'aurais à interpréter devant le jury. J'avais l'impression de ne pas les avoir assez répétés, pourtant ces dernières semaines je n'avais fait que ça, les jouer encore et encore...

En guise d'ultime recommandation, Monsieur Kaufmann m'avait fait solennellement promettre de ne pas travailler mon piano aujourd'hui. Il avait insisté en me disant que j'étais fin prête, comme le rossignol à son premier printemps, et que le mieux pour moi serait de passer cette dernière journée à me reposer, histoire d'oublier un peu mes partitions et leurs noires embûches. Mais ça me démangeait, j'avais envie de me rassurer et de les jouer à toute vitesse, ne serait-ce que pour me dégourdir les doigts. Non, il fallait absolument que j'arrive à penser à autre chose. La virtuosité, d'accord, n'empêche que la musique est ailleurs. Ça doit rester un jeu, comme le jour où ma traîne culotte de grand-mère m'avait tirée du lit pour m'offrir en cadeau mes deux premières notes de piano. Ah ça, c'était une bonne idée : j'allais faire une surprise à Gracieuse. Depuis qu'elle avait échappé in extremis à la maison de retraite, son état s'était encore détérioré et elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Mais j'étais sûre que ça lui ferait plaisir que je lui porte son petit déjeuner au lit et que je mange avec elle dans sa chambre.

Cette perspective m'a donné le courage de me lever. Le temps d'enfiler mes chaussons, je suis allée à la cuisine tout préparer. Mathieu et Stella étaient déjà partis à l'école avec mon père. Maman était sur la terrasse, son café à la main. Le soleil matinal illuminait ses cheveux blonds, frémissants dans la brise. Elle était la beauté même, dans sa vieille robe de chambre de flanelle rose toute râpée aux coudes. Ça faisait une éternité qu'elle la portait, elle n'avait jamais pris le temps de s'en acheter une autre. Là, dans le soleil, elle semblait si paisible que j'ai préféré la laisser à sa rêverie et j'ai commencé à préparer un bon petit déjeuner pour Gracieuse. Le café était déjà prêt et c'était tant mieux parce que maman le réussissait mieux que personne. J'ai beurré trois tartines de pain frais et j'y ai étalé de la confiture d'abricots. Ça rappellerait de bons souvenirs à ma grand-mère, elle qui pendant toutes ces années avait ramassé les fruits du verger plutôt que de les laisser perdre, pour les faire cuire dans une grande bassine de cuivre, avec pas mal de sucre et beaucoup d'amour, comme elle disait toujours. Dans le temps, elle était vraiment la reine des confitures...!

Quand tout a été fin prêt, avec un dernier regard sur la terrasse où maman finissait tranquillement son café, j'ai respiré un grand coup et je suis partie en emportant mon plateau vers la chambre de Gracieuse. Sa porte était entrouverte, je l'ai poussée du pied pour entrer. En me voyant les bras chargés de victuailles, ma grand-mère s'est redressée tant bien que mal dans son lit. J'ai fait de la place sur sa table de nuit pour y poser le plateau et je l'ai aidée à se relever en plaçant deux oreillers dans son dos. Puis je me suis assise à côté d'elle, j'ai récupéré le plateau sur mes genoux et je lui ai tendu une tartine.

- Tiens, mange, grand-mère, ça va te redonner des forces.

Là-dessus, j'ai réalisé ma bétise :

- Oh, excuse-moi, je suis bête...! J'ai oublié ton dentier. Tu veux que j'aille te chercher ton verre à dents ?

Mais elle a fait non de la tête, en me souriant gentiment de son sourire édenté.

- Tu bois quand même ton café ? Il est très sucré comme tu aimes...

D'un geste mal assuré, Gracieuse a porté la tasse à ses lèvres. Et pendant qu'elle sirotait son café, c'est moi qui ai englouti ses tartines de confiture. Puis avisant un peigne et un élastique qui traînaient sur sa commode, j'ai entrepris délicatement de la peigner, en faisant attention à ne pas trop lui tirer les cheveux. Je lui ai tressé une longue natte qui la faisait ressembler à une écolière, c'était amusant, elle que j'avais toujours connue affublée de son petit chignon banane.

- A tout à l'heure, grand-mère, je repasserai.

J'ai récupéré le plateau et je suis retournée à la cuisine où j'ai croisé maman, qui s'est étonnée :

- Oh, tu es debout, toi ? J'espère que tu n'as pas encore mangé, tu dois prendre tes granules de gelsemium.

- Si, j'ai pris mon petit déjeuner avec grand-mère.

- Tu exagères...! Tu sais bien qu'il faut être à jeun pour l'homéopathie. Ça t'aidera à te sentir plus sereine. Tu vas travailler un peu aujourd'hui ?

- Non, j'ai promis à Monsieur Kaufmann de ne pas toucher à mon piano.

- Tu pourrais garder ta grand-mère alors ? Moi j'ai des courses à faire, je ne me suis toujours pas occupée du cadeau de Mathieu. Ça va être son anniversaire et je n'ai encore rien trouvé. Tu peux rester avec Gracieuse cet après-midi ?

- Mais oui, maman, bien sûr.

- Merci, ma puce. Bon, je vais m'occuper d'elle, j'espère qu'elle n'a pas fait pipi au lit.

Ce jour-là, ma grand-mère ne m'a pas donné beaucoup de travail, elle a dormi presque toute l'après-midi. De temps en temps, j'allais vérifier dans sa chambre par acquis de conscience. Ces derniers mois, j'avais pris cette habitude. Comme j'avais toujours peur qu'elle ne se réveille plus, je passais la tête dans l'embrasure de la porte et j'observais les mouvements du drap pour m'assurer qu'elle respirait encore.

Le soir tombait quand elle a fini par émerger de sa longue sieste. Elle avait même réussi à se lever toute seule. Je l'ai trouvée dans son rocking chair, les yeux perdus dans le vague,

en train de somnoler à moitié. Quand je lui ai ouvert la porte fenêtre pour qu'elle respire un peu les bonnes odeurs de la campagne, Bliska en a profité pour rentrer dans la maison et se coucher avec un soupir d'aise aux pieds de ma grand-mère.

- Tu as vu, il y a ta copine qui vient te tenir compagnie...!

Gracieuse m'a observée, muette, et pourtant ses yeux voulaient me dire quelque chose, que je n'arrivais pas à déchiffrer. A tout hasard, je l'ai aidée à se rendre aux toilettes, ce qui était toute une expédition. Quand je l'ai entendue faire pipi, j'étais si heureuse que je lui répétais :

- C'est bien, grand-mère, c'est bien !

Mais lorsqu'elle s'est recouchée et que je l'ai serrée dans mes bras avant qu'elle se rendorme, elle m'a longuement dévisagée sans me reconnaître, comme surprise de me trouver là. En me blottissant contre elle, j'ai senti couler sur mes joues des larmes qui n'étaient pas les miennes. Désemparée, je me demandais comment la consoler, quand je l'ai entendue me parler pour la première fois depuis des semaines. Sauf que c'était en arabe et que je n'y comprenais rien. Elle se croyait sans doute rentrée en Algérie et marmonnait pour elle toute seule. Peut-être était-elle en train de marchander une étoffe au souk de Bordj El-Haouès, ou alors elle se rappelait un vieux conte de son pays, à moins qu'elle ne cherche à se remémorer la recette des dattes fourrées...

Avant de repartir, j'ai fait ressortir Bliska dans le jardin en refermant la porte fenêtre derrière elle. Aussitôt, Gracieuse s'est retournée vers le mur et s'est assoupie. Et puis j'ai entendu la chienne aboyer. C'était maman qui revenait bredouille, elle n'avait trouvé aucun cadeau qui lui plaise, et mon père n'a pas tardé à suivre avec Mathieu et Stella qui étaient affamés, bref la vie a repris son cours. Ma mère, qui culpabilisait dès qu'elle quittait la maison cinq minutes, s'est inquiétée de savoir si tout s'était bien passé en son absence et je l'ai rassurée. Je me suis gardée de lui dire que Gracieuse m'avait parlé arabe. A quoi bon l'inquiéter davantage ? Après le dîner, quand j'ai commencé à débarrasser la table, mon père m'a donné une tape amicale sur les fesses.

- Eh, ma fille, tu as mieux à faire, non ? Demain, tu te lèves tôt, tu as ton concours.

Je n'en revenais pas, de toute la journée, je n'avais même pas eu une pensée pour mon piano.

- Allez, file te laver les dents et couche-toi vite. Une bonne nuit de sommeil, c'est la clé de la réussite.

Comme si j'allais arriver à dormir ! Ce foutu concours, ça faisait des mois que je m'y préparais, et là, ça y était, demain c'était la fin des haricots. Ou le début, qui sait ? J'ai quand même suivi le conseil de mon père : j'ai préparé toutes mes affaires, et au lit ! Cette dernière nuit m'a semblé interminable. Recroquevillée sous ma couette, je m'en voulais d'être à ce point stressée. Avant de me coucher, j'avais pris soin de glisser mes partitions sous mon oreiller. Ça me rassurait, l'idée de dormir dessus. Enfin dormir, façon de parler... ! Comme je n'avais pas pensé à tirer des photocopies des morceaux que je devais présenter, je me retrouvais avec deux recueils si épais sous l'oreiller que j'en avais presque un torticolis. Incapable de fermer l'œil, dans l'obscurité de ma chambre je voyais défiler des notes, vertigineusement, et soudain, plus rien, le vide, le trou noir. La musique s'arrêtait tout net au beau milieu d'une mesure ! Du coup, je rallume ma lampe de chevet. Anxieusement, je feuillette ma partition pour aller vérifier le passage en question et me le rechanter dix fois, vingt fois, jusqu'à ce que mes paupières se ferment d'elles-mêmes. Quand j'ai éteint, j'espérais que j'allais enfin réussir à m'endormir. Inquiète de ne pas entendre dans la chambre voisine les ronflements de ma grand-mère qui me berçaient d'habitude, je me suis demandé si par hasard elle avait compris que j'avais mon concours et tâchait de se faire discrète pour ne pas troubler mon sommeil. Mais son silence m'angoissait, et c'est avec soulagement que j'ai entendu grincer les ressorts de son sommier quand elle s'est retournée dans son lit. Là-dessus, grosse panique, est-ce que j'avais bien réglé mon réveil à la bonne heure ? Sinon, je risquais de rater mon train ! Enroulée dans ma couette à force de gigoter dans tous les sens, je m'inventais des frayeurs. En plus je n'étais jamais allée à Bordeaux, il ne manquerait plus que je me perde, ça serait la

cerise sur le gâteau...! Rien que d'y penser, j'avais presque envie de rire. N'empêche, à quatre heures du matin, à la lumière de ma lampe de chevet, j'ai relu encore une fois le papier avec les indications de mon père pour me rendre de la gare au Conservatoire, et je me suis surprise à essayer d'apprendre l'itinéraire par cœur, comme si c'était une épreuve de plus à réviser pour mon concours.

Passeport pour la musique

Ça y est, c'est le grand jour. Après ma nuit d'insomnie, c'est peu dire que je suis nerveuse ! Ma parole, j'aurais dû prendre double dose de gelsemium ! Mes mains sont moites, je déteste ça. Quand j'ai les doigts qui glissent sur le piano, ça fait tout rater. Il faudra que je pense à me munir d'une petite serviette éponge pour les essuyer avant de jouer. Aujourd'hui au Conservatoire, il va y avoir tellement d'élèves qui passent les uns après les autres que le clavier ne va pas tarder à se transformer en une vraie patinoire, et tant pis pour les derniers. N'empêche, quelle folie, ce concours ! On se demande quelle mouche m'a piquée... ! Et quand je croise maman dans la salle de bain, elle a l'air encore plus traqueuse que moi :

- Bon, Lise, tout va bien ? Faut vite que je finisse les dernières galettes ! Comme ça tu auras ton repas tout prêt à midi. D'ailleurs, j'en ai aussi fait pour Monsieur Kaufmann, il adore ça. Je les déposerai chez lui en revenant de la gare... !

D'un geste impulsif, elle me saisit les mains et les serre fiévreusement dans les siennes.

- Allez, ma jolie pianiste ! Dépêche-toi ! Surtout si tu veux faire quelques exercices de technique avant de partir. Sinon après, tu vas te mettre en retard !

- Maman, stop ! Je sais ce que j'ai à faire. D'abord on verra bien. C'est pas non plus la fin du monde si je loupe ce concours. Au moins, j'aurai essayé.

- Ça va pas, de dire des choses pareilles ? ! Après, ça s'inscrit quelque part dans tes cellules. Bien sûr que tu vas l'avoir, si tu es concentrée, tu l'auras sans problème. Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que tu vas l'avoir.

On voit que ce n'était pas elle qui devait le passer !

- Allez, dis-le moi.

- Je vais avoir mon concours. Maman, c'est nul ton truc.

- Si tu pars battue d'avance...

- Mais oui, d'accord, je vais l'avoir. C'est dans la poche, c'est comme si c'était fait...!

- Là, c'est tout. Bon alors maintenant, fais toi belle, ça aussi ça compte.

- Qu'est-ce que tu peux dire comme bêtises, c'est pathétique...!

- Ce n'est pas des bêtises. A talent égal, ils préféreront te prendre toi plutôt qu'un petit jeune tout boutonneux...

Et la voilà repartie s'occuper de ses galettes de sarrasin. Après ma toilette de chat, j'ai eu envie d'aller voir Gracieuse, mais elle dormait profondément. Alors je lui ai pris la main tout doucement, pour ne pas la réveiller. Je voulais juste toucher sa vieille main de pianiste en guise de porte-bonheur. Et je lui ai chuchoté :

- Ça y est, grand-mère, je pars au Conservatoire. Tu sais, c'est pour toi que je vais jouer, juste pour toi, pour te remercier d'avoir toujours cru en moi. Peut-être que si tu tends l'oreille très fort, tu pourras m'entendre, même si t'es sourde comme un pot. Tu vas voir comme tu vas être fière...!

Je lui ai embrassé la main avec dévotion et je suis ressortie sans faire de bruit. Allez, hop ! C'était pas le moment de traîner...! Ça sentait bon le fromage fondu dans la cuisine. Maman s'activait fébrilement devant ses poêles. Depuis la porte, je lui ai lancé :

- Au fait, merci pour les galettes...!

- N'oublie pas de te laver les mains après les avoir mangées, parce que j'ai mis plein de beurre...!

- C'est bon, maman. Là, il faut pas qu'on tarde si tu veux m'emmener à la gare. Ou alors je prends mon scooter. Parce que j'ai pas du tout envie de me dépêcher et d'être encore plus flippée.

- Attends, je te mets ça dans un tuperware. Ton scooter, non mais ça va pas...?! Il ne manquerait plus que ça ! Prends des pommes aussi.

- Maman, je pars pas en expédition au Pôle Nord...!
- Tu m'appelleras, hein ? Dès que tu peux, tu m'appelles ?
- Oui, maman. Allez, grouille.

J'ai vérifié une dernière fois que j'avais bien mis mes partitions et ma petite serviette éponge dans ma sacoche de toile rouge, et la peur au ventre, j'ai quitté la maison en tâchant de faire bonne figure pour ne pas affoler ma mère plus qu'elle ne l'était déjà. Sur le quai de la gare, c'était insupportable, elle gesticulait dans tous les sens en me faisant ses dernières recommandations qui n'en finissaient plus :

- Tu penses à prendre tes granules avant de jouer, une demi-heure avant...!

- Maman, t'es drôle, je ne sais même pas à quelle heure je passe.

- Tu te concentres bien, tu ne te laisses pas influencer ! Et tu m'appelles, hein ? Promis, dès que tu as fini de jouer...! Oh, j'ai oublié de te donner de l'argent ! Ah non, j'ai laissé mon porte-monnaie dans la voiture. Attends-moi ici, ne bouge pas !

Elle file, mais dans son émoi, elle en oublie son sac à main sur le quai. Pourvu qu'elle revienne à temps ! Je ne vais quand même pas partir en le laissant comme ça par terre ! Ça y est, je vois mon train arriver et maman qui n'est toujours pas là ! C'est pas vrai, cette famille, avec nous c'est toujours le bazar !

Enfin, j'ai vu maman accourir, les joues rouges, toute échevelée, brandissant gaiement un billet de cent Francs, qu'elle me glisse dans la poche revolver de mon jeans. Tant qu'à faire, elle me donne aussi un peu de monnaie.

- Ça, c'est pour me téléphoner. Surtout, tu n'oublies pas !

- Toi, n'oublie pas ton sac à main ! Là, il est sous le banc...!

Elle en reste comme deux ronds de flanc ! Et moi, pendant qu'elle le récupère, j'en profite pour monter dans le train.

- Eh, tu ne m'as même pas embrassée !

Elle a juste eu le temps de grimper sur le marchepied, de me faire une bise vite fait et de sauter sur le quai avant que les portes ne se referment. Quelle expédition ! Quand je me suis assise à ma place, je me sentais déjà nettement mieux. Allez, c'est parti ! Inch Allah, comme aurait dit Gracieuse. Sauf qu'en apercevant le contrôleur, un moustachu malingre à la mine

chiffonnée, je réalise que dans la panique, j'ai oublié de composer mon billet. Nouvelle poussée d'adrénaline, ça n'en finira donc jamais ? Je fouille dans ma sacoche pour le trouver, ce maudit billet, où est-il passé ? Pourtant tout est là, les galettes de sarrasin dans leur tuperware, les partitions, le gelsemium, la serviette éponge pour m'essuyer les mains, mais pas de billet de train ! Quand le contrôleur est arrivé à mon niveau, je me suis confondue en excuses et je lui ai raconté en bafouillant mon histoire de concours. Devant mon désarroi, il a bien vu que j'étais de bonne foi. Aussi s'est-il montré plutôt conciliant :

- Je ne vous mets pas d'amende, Mademoiselle. Par contre il va falloir payer un autre billet.

- Oh, non ! Mais je vous jure, c'est ma mère qui l'a. On peut appeler la gare ?

- Il faut un billet pour prendre le train, désolé. C'est le règlement.

Tristement, j'ai utilisé l'argent de maman pour réparer mon oubli. Mes mains tremblaient, j'avais l'impression que je n'arriverais plus jamais à jouer. Par la vitre crasseuse, je regardais défiler les fils électriques qui dessinaient comme une portée muette d'où les oiseaux s'étaient tous envolés comme des notes de musique. J'ai tiré de ma sacoche la partition de Ligeti pour essayer de me remettre un peu en mémoire les passages délicats. En l'ouvrant à la page de mon étude, je tombe sur mes billets de train, l'aller et le retour. Je me suis mise à rire toute seule. Était-ce un signe ? Ils étaient là comme un marque-page, ces billets qui étaient mon passeport pour la musique.

Ensuite, tout est allé très vite : la gare de Bordeaux, les petites ruelles de la vieille ville. Coup de chance, le Conservatoire se situait dans le quartier de la gare. Avec les indications de mon père, j'ai trouvé sans problème. Je me suis présentée au secrétariat où une dame trop maquillée m'a renseignée. Dans un couloir interminable qui sentait le désinfectant, il y avait déjà beaucoup de jeunes gens assis par terre à attendre leur tour. Certains faisaient les cent pas, d'autres, qui se connaissaient, bavardaient à voix basse.

Lorsque j'ai entendu l'appariteur appeler mon nom, j'ai sursauté. « Quoi, c'est déjà moi ? Pourquoi maintenant ? Je ne suis pas prête ! » Mais si, j'étais prête. Evidemment que j'étais prête ! Ça faisait des semaines que je me préparais.

Non sans appréhension, je suis entrée dans la salle, ma partition de Ligeti à la main, et je me suis inclinée pour saluer les membres du jury. Il ne me semblaient pas antipathiques, loin de là. Finalement, je n'aurais même pas besoin de les imaginer tout nus avec des plumes dans le derrière. Quand j'ai découvert le piano qui m'attendait, j'en ai eu le souffle coupé : c'était un Bösendorfer. J'imagine qu'un ancien élève fortuné avait dû le léguer au Conservatoire. Ces pianos à queue remarquables sont dotés de quelques touches supplémentaires pour que les cordes auxquelles elles sont rattachées fassent vibrer davantage d'harmoniques, ce qui rend le son plus riche, imperceptiblement. En tout cas, dans son noir manteau aux reflets de lumière, il était infiniment plus imposant que mon vieux crapaud, édenté à cause de quelques touches d'ivoire qui avaient sauté au cours de ses années de bons et loyaux services. Je me suis approchée, émerveillée, même si je ne me sentais pas vraiment à la hauteur. A l'idée de poser les doigts sur le clavier d'un tel instrument, j'étais comme une mendicante qui va quémander quelques miettes de bonheur.

Je me suis souvenue d'une anecdote que Monsieur Kaufmann m'avait contée. Une célèbre pianiste avait toujours travaillé sur son Bösendorfer. A sa mort, ses héritiers l'ont récupéré. Mais quand ils ont voulu en jouer, il ne sonnait pas bien, sûrement un problème de feutres à changer. Ils l'ont fait réparer, ce qui leur a coûté les yeux de la tête, sauf que ça n'a rien arrangé. Après avoir fait appel à plusieurs réparateurs successifs, il leur a fallu se rendre à l'évidence : fidèle à sa défunte maîtresse, ce piano ne voulait jouer que pour elle. Quand Monsieur Kaufmann m'avait parlé de ce Bösendorfer, je n'avais pu m'empêcher de penser à son piano à queue abandonné dans un garde-meubles à Bruges. Je n'avais pas osé lui demander s'il s'agissait du même, mais c'était un mystère qui me tracassait, et maintenant j'en oubliais presque mon concours, cette maudite étude de Ligeti que je n'avais pas

réussi à apprendre par cœur, tous ces jeunes talents à qui je devais me mesurer, l'inévitable déception de mes parents en cas d'échec...

J'étais seule face au Bösendorfer.

Je m'installe, je règle mon tabouret, je pose le pied droit au-dessus de la pédale et je commence à jouer mon impromptu de Fauré, juste pour moi, pour le plaisir d'essayer ce piano somptueux. Je me régalaïs, les sons étaient pleins, les touches n'étaient pas dures, la pédale ne grinçait pas, c'était un véritable enchantement. La montée finale, toute en délicatesse, qui s'évanouissait dans les aigus, m'a presque soulevée de mon siège. Les bras en l'air après avoir posé la dernière note sur le clavier, je me suis retournée vers le jury, souriante. J'avais envie de les féliciter d'avoir un si beau piano.

Sauf que je n'étais pas tirée d'affaire, je devais encore leur expliquer que pour Ligeti j'avais besoin de ma partition. Oh, et puis après tout, ils allaient bien s'en apercevoir...! Je me suis contentée de l'ouvrir à la bonne page et je me suis laissée porter par la musique, même si je ne me sentais pas très proche de ce compositeur. A la fin du morceau, j'ai à nouveau salué le jury, le cœur battant la chamade, et je suis sortie, ma partition sous le bras, satisfaite d'être allée au moins jusqu'au bout. J'avais fait de mon mieux, et advienne que pourra !

J'ai couru dans tout le Conservatoire à la recherche d'une cabine. Quand j'ai fini par trouver un téléphone mural au fond de la cafétéria, j'ai glissé quelques pièces de monnaie dans la fente et j'ai tout de suite appelé Monsieur Kaufmann pour le rassurer. Je ne sais trop ce qu'il a pu comprendre de ce que je lui racontais, parce que je lui ai tout déballé en vrac : le voyage en train avec les dernières notes que j'essayais vainement de mémoriser, l'attente angoissante dans le couloir et puis le beau piano qui brillait dans la lumière... Tant et si bien qu'il a fini par m'interrompre :

- Mais tes morceaux, tu les as bien joués ?

Ah, je n'avais pas vraiment réfléchi à ça.

- Ben oui, je crois...

Au fond, ça m'était égal.

Pour bien faire, après j'aurais aussi dû appeler maman. Mais ça sentait les frites dans la cafétéria et j'ai réalisé que j'avais une faim de loup. J'ai dévoré toutes mes galettes au fromage jusqu'à la dernière, en faisant exprès de m'en mettre plein les doigts. Mes jolis doigts de fée, après tout ils avaient bien mérité d'être aussi de la fête...!

Ensuite, il m'a encore fallu attendre toute la journée que le concours se termine. Mon train était à vingt heures. Plus le temps passait, plus je sentais grandir mon appréhension. A force d'entendre Fauré et Ligeti résonner à tour de rôle dans le couloir où je patientais avec les autres candidats, j'en venais à me dire qu'ils jouaient tous nettement mieux que moi et que je n'avais pratiquement aucune chance d'être reçue.

Les délibérations n'en finissaient plus, c'est seulement à dix-neuf heures que le jury est sorti. Une liste d'une dizaine de noms à la main, le directeur du Conservatoire a commencé à appeler un par un les candidats admissibles sur les trente-cinq pianistes en herbe qui avaient passé le concours en même temps que moi. A chaque nouveau nom qui n'était pas le mien, mon espoir s'amenuisait, jusqu'au moment où je l'ai entendu prononcer : « Lise Belsidière ». J'ai sauté de joie ! J'avais envie d'embrasser ce gros bonhomme à moitié chauve que je ne connaissais pas mais qui venait de me faire le plus beau des cadeaux.

Brille, soleil

Je suis vite retournée à la cafétéria pour annoncer la grande nouvelle à Monsieur Kaufmann. Il attendait mon appel, ça n'a même pas eu le temps de sonner qu'il décrochait déjà. Il était si soulagé qu'il ne savait comment me féliciter. Pendant qu'il me couvrait de compliments à n'en plus finir, l'appareil engloutissait toutes mes pièces, ce qui fait qu'après il ne me restait plus de monnaie pour appeler ma mère, surtout que je devais me dépêcher si je ne voulais pas rater mon train. Dans la rue, je me suis retournée pour admirer le Conservatoire : ce bloc de béton massif, sans grâce, me semblait majestueux dans la lumière du couchant. Désormais, j'allais habiter Bordeaux, loin de ma famille, quitte à rentrer tous les week-ends. En préparant mon concours, je n'avais pensé qu'à la musique, j'avais à peine envisagé cette éventualité. Mais quand même quelle chance ! Vivre dans une grande ville. Clara habitait Toulouse, moi je serais sur Bordeaux. Après tout, c'est le lot de tous les parents quand leurs enfants grandissent... J'ai couru vers la gare avec toutes ces pensées en tête. Toute essoufflée, je suis arrivée juste à temps, et cette fois, je n'ai pas oublié de composer mon billet.

Deux heures plus tard, mon père m'attendait sur le quai de la gare de Pau. Il avait l'air si grave. Moi j'étais contente, la pression était retombée. La rentrée au Conservatoire ne se ferait pas avant quinze jours, ça me laissait du temps pour me faire à l'idée de partir. J'ai galopé vers mon père, radieuse, en criant :

- J'ai réussi ! T'as vu, j'ai réussi !

Le visage fermé, il a eu un pâle sourire aussitôt disparu.

- Mais papa, qu'est-ce qu'il y a...?!

Quand il m'a prise dans ses bras sans un mot, j'ai vu que ses yeux étaient emplis de larmes.

- Papa, mais papa...! Dis-moi !

D'une voix rauque, il a balbutié :

- C'est ta grand-mère, Lise. Elle nous a quittés.

C'était si soudain, j'avais peine à comprendre ce qui se passait.

- Tu veux dire... Tu veux dire qu'elle est morte ?

Il ne m'a pas répondu, il s'est contenté de me serrer dans ses bras.

- Mais c'est pas possible, pas aujourd'hui ! Enfin, papa, c'est une blague...?! Ce matin encore, j'étais dans sa chambre, elle dormait, tout allait bien...!

Mes jambes se dérobaient sous moi, j'avais envie de vomir. Je ne pouvais plus marcher, en même temps j'aurais voulu m'enfuir en courant. J'étais écrasée de chagrin, je voulais juste disparaître, la rejoindre. J'ai laissé mon père sur le quai pour arpenter la gare de long en large d'un pas de somnambule, comme égarée dans un de mes cauchemars. Je voyais tous ces voyageurs autour de moi, et ceux qui étaient venus les accueillir à leur descente du train. Ils riaient, ils s'embrassaient, ils étaient contents de se revoir. J'avais envie de hurler, de les injurier, je les détestais tous, je ne comprenais rien à leur bonheur imbécile, alors que Gracieuse avait mis les voiles. Oh, non, je n'arrivais pas à y croire, je ne pouvais tout simplement pas accepter une telle absurdité : j'étais vivante et ma grand-mère bien-aimée était morte.

J'ai fini par m'asseoir sur un banc et j'ai attendu, j'ai attendu que mon père vienne me rejoindre. Lui, il était terrassé par sa propre douleur. J'aurais sans doute aimé qu'il trouve des paroles de consolation, mais il en aurait été bien incapable. Il s'est contenté de me tendre la main.

- Ma Lise, il faut rentrer à la maison. Ce n'est pas trop tard pour lui dire au revoir.

- Je ne veux pas la revoir, papa. J'ai peur.

- Elle n'a pas souffert, tu sais, elle est morte en dormant. Quand je l'ai quittée tout à l'heure, j'aurais vraiment pensé qu'elle se reposait. Allez, viens.

Mais je ne voulais pas bouger, je m'agrippais si fort à mon banc que j'en avais les phalanges meurtries.

- Rentre tout seul, papa, laisse-moi ici.

Mon père m'a regardée droit dans les yeux. Sa voix tremblait quand il m'a murmuré :

- Souris-moi. S'il te plaît. Quand tu souris, je la retrouve.

J'étais tétanisée sur mon banc, je n'arrivais même pas à pleurer. Je ne sais pas comment j'ai trouvé la force de lui sourire.

Quand on a fini par rentrer, on n'a pas échangé trois mots dans la voiture. J'aurais voulu que le trajet s'éternise, j'aurais voulu ne plus jamais remettre les pieds chez moi. La maison était silencieuse. Mon père m'a encouragée du regard à le suivre dans la chambre de ma grand-mère, mais je m'y suis refusée :

- Non, je préfère la garder vivante dans ma mémoire. Va, papa, va la rejoindre.

Dans la cuisine, j'ai trouvé Stella assise sur le plan de travail encombré de vaisselle, les yeux rougis de larmes, occupée à casser des amandes. Chaque famille a ses us et coutumes. Chez nous, celui qui tombait sur deux amandes jumelles nichées dans la même coque, les séparait et offrait l'une d'entre elles à la personne de son choix. A ce jeu, ma petite sœur avait toujours été imbattable. La règle en était fort simple : on croquait les amandes en même temps et le lendemain matin, le premier à prendre par surprise son jumeau d'un jour en l'accueillant d'un « Bonjour, Philippine ! » avait gagné la partie. Petite, Stella aimait tellement ce jeu qu'elle passait des après-midi entières à casser des amandes. Elle était la championne toutes catégories. Pour être sûre de gagner, elle allait jusqu'à en glisser dans ses chaussons, en guise d'aide-mémoire dès qu'elle les enfilerait au saut du lit. Alors, c'était le grand challenge à la maison : qui réussirait à clouer le bec à cette véritable professionnelle des « Bonjour, Philippine ! » ?

Le jour où Stella s'était attaquée à Gracieuse, ma grand-mère avait décidé de relever le défi. Bien résolue à la mettre hors d'état de nuire, elle nous avait tous embrigadés pour l'aider à coiffer ma petite sœur au poteau. Chacun y allait de son idée. Mathieu lui a même proposé qu'elle se planque sous le lit de Stella pour lui tendre une embuscade à son réveil sans lui laisser le temps d'enfiler ses chaussons ! Toute la soirée, Gracieuse n'a cessé de grignoter des amandes en se répétant à voix basse la phrase fatidique. Mais le lendemain, lorsqu'elle a voulu aller aux toilettes, elle est restée sans voix en voyant la fillette bondir comme un ressort de sa cuvette et lui hurler triomphalement dans les oreilles : « Bonjour, Philippine ! ».

En m'entendant évoquer ce souvenir de notre enfance, Stella a souri à travers ses larmes.

- Je me rappelle, j'avais même pas pris le temps de m'essuyer les fesses...!

Tristement, elle m'a tendu une poignée d'amandes.

- Tu veux bien les poser sur son lit ? Moi j'ai pas le courage d'y retourner. C'est pour elle que je les ai cassées. On sait jamais, si elle décidait de revenir et qu'elle ait une petite faim...

J'ai récupéré les amandes et je suis sortie de la cuisine. Mais arrivée devant la porte close de la chambre de Gracieuse, à l'idée de voir bientôt la mort en face, j'avoue que j'ai hésité un instant, la main posée sur la poignée de cuivre, avant de me décider à entrer. La pièce était éclairée par des dizaines de bougies. J'ai trouvé maman à genoux, qui priait avec Mathieu au chevet de ma grand-mère. Mon petit frère m'a jeté un regard désolé, il avait du mal à retenir ses larmes. Mon père s'était installé sur le rocking chair grinçant, l'air abattu, le regard perdu dans la nuit, comme s'il s'attendait à voir apparaître au pied du vieux poirier le fantôme de Gracieuse, venu hanter ce jardin où elle aimait tant à se promener...

La gorge nouée, je me suis avancée à pas de loup jusqu'au lit où gisait ma grand-mère, étendue au milieu de ses coussins brodés, pour y déposer en offrande les quelques amandes de Stella avant de m'agenouiller sur le tapis à côté de maman. Je m'étonnais de voir le visage de Gracieuse si apaisé. Quelle

étrange chose que la mort. Il n'y avait aucune trace de douleur. D'un teint de cire, sa peau avait presque perdu ses rides. Elle ressemblait à une petite fille dans sa chemise de nuit rose pâle. Il me semblait même deviner l'ombre d'un sourire sur ses lèvres et je ne pouvais m'empêcher de songer qu'elle avait sans doute patiemment attendu que j'ai réussi mon concours pour s'éteindre tout doucement, sans déranger personne.

Dans ma famille, c'est important qu'un mort ne soit pas enterré trop vite, pour laisser à son âme le temps de se détacher progressivement du corps en revivant toutes les souffrances et les joies qui ont tissé la trame de sa vie. Maman nous a expliqué à quel point nous pouvions aider Gracieuse pendant ces quelques jours par notre simple présence. Après quoi, sont venus les employés des pompes funèbres. J'ai été presque surprise d'éprouver une si poignante détresse lorsqu'ils l'ont emmenée avec eux. Je la voyais encore aller et venir en chantonnant gaiement dans la maison, vaquant toujours à quelque menue besogne. Là, c'était fini, elle nous quittait pour toujours. Quelle belle journée, que ce jour où ils sont venus la chercher. On aurait pu penser qu'elle partait en vacances, en ce mois de septembre ensoleillé où le désespoir ne semblait pas de mise. D'ailleurs, elle n'aurait pas voulu qu'on soit triste, elle qui riait de tout, même de ses propres chagrins...

En arrivant devant l'église, je ne m'attendais pas à voir tant de monde réuni. C'était pourtant un vendredi, mais beaucoup d'amis avaient pris un jour de congé pour rendre à ma grand-mère un dernier hommage. Elle qui aimait la foule, elle aurait été heureuse de voir que l'église serait sans doute trop petite pour que tout le monde puisse y prendre place. Comme elle n'était pas baptisée dans la foi catholique, on avait eu du mal à trouver un prêtre pour lui dire une messe. Mais cette modeste église seyait bien à Gracieuse, si humble, si chaleureuse.

Je ne comprenais pas pourquoi je n'arrivais toujours pas à pleurer. Depuis que j'avais appris sa mort, je n'avais pas versé une larme. Maman avait fait les choses en grand et s'était occupée de tout. Juste avant la cérémonie, elle est venue me

rejoindre, un papier à la main, pour me dire qu'il fallait absolument que je lise un psaume en souvenir de ma grand-mère puisque nous avons été si proches. Moi je me sentais bien incapable de prendre la parole devant tous ces gens qui portaient son deuil. Ce que j'aurais voulu, c'était lui offrir un peu de musique. Comme il y avait un petit harmonium dans l'église, j'ai surmonté ma timidité pour demander au curé si je pouvais éventuellement le brancher et en jouer. Avant que les gens commencent à entrer, j'ai essayé quelques notes, je voulais que Gracieuse m'entende dans le silence de sa nuit, qu'elle sache combien je l'avais aimée.

Au cours de la messe, le curé nous a parlé d'elle avec des trémolos dans la voix alors qu'il ne l'avait jamais seulement rencontrée. Comme ça m'agaçait un peu, je me suis dit que Gracieuse aurait sans doute trouvé plaisant de l'entendre ainsi faire son panégyrique devant tous ceux qu'elle aimait. Elle aurait ri, elle nous aurait tous serrés dans ses bras et elle aurait sûrement préparé du thé à la menthe.

Maman tenait tant à son psaume que lorsque le curé m'a appelée à prendre la parole, je me suis docilement levée pour le lire en essayant même d'y mettre le ton, mais dès le dernier mot prononcé, j'ai remis le papier dans ma poche et je suis allée jouer sur l'harmonium un prélude et fugue de Jean-Sébastien Bach pour bercer Gracieuse dans son dernier sommeil, elle qui m'avait fait aimer le piano dès ma plus tendre enfance. A mon poignet, luisait le bracelet d'or ciselé qu'elle m'avait donné. Mes doigts semblaient jouer tout seuls, et j'ai enfin commencé à pleurer, toutes les larmes de mon corps y sont passées. C'était la dernière fois que je jouais pour elle et pourtant je savais que dorénavant, elle serait toujours vivante dans ma musique.

Quand l'harmonium s'est tu, beaucoup de gens que je ne connaissais pas pleuraient aussi. Lorsque tout le monde est sorti de l'église, Clara est restée toute seule sur son banc, la tête enfouie dans ses mains, comme pour cacher une douleur trop profonde pour être partagée. Je suis allée m'asseoir à côté d'elle et j'ai posé la main sur son genou qui tremblait comme une feuille d'automne. Elle m'a attirée contre elle et m'a serrée

fort contre son cœur. Ma grande sœur que j'aimais tant. Gracieuse aurait été heureuse de nous voir ainsi enlacées toutes les deux. Les accord du *Requiem* de Mozart résonnaient dans la nef.

Lorsqu'on a rejoint les autres dans le cimetière, l'enterrement était déjà presque terminé. Il faisait un soleil radieux. Grand-mère, toi qui aimais tant le soleil ! Ton cercueil sera bientôt entièrement recouvert, mais ton rire résonnera toujours en moi, et ta joie de vivre sera mon credo. Brille, soleil, pour que l'on n'oublie jamais à quel point Gracieuse rayonnait la vie et l'amour. Brille soleil, et réchauffe nos cœurs tristes comme la tristesse même. Brille soleil, pour nous rappeler que la nuit ne dure pas.

5	lettre d'amour
6	délivrance
9	un mouchoir brodé de larmes
14	les petits
20	la maison des citrouilles
26	la chevelure de la pianiste
30	les dattes fourrées
37	la jupe de princesse
44	les bouquets de la Saint-Jean
46	l'envol
49	duo avec Clara
52	la poule rousse
55	premier concert
64	la maîtresse de violoncelle
68	douche froide
74	l'anniversaire
77	le dernier steak
82	Bliska et Catulus
88	la pause goûter
91	le portrait de Gracieuse
97	la porte
100	les croissants de Fromentine
106	tirer, pousser !
112	l'aurore
118	l'ange gardien
120	la mappemonde et les escarpins
125	premier baiser
133	le lumbago
136	le camping-car
144	le sapin bleu
150	retrouvailles
157	le noyau de cerise
161	la source
165	chagrin d'amour
173	la chambre des petits
176	la Reine de la Nuit
180	Brest

183	les cornes de gazelle
189	les volets clos
194	le jour où je suis devenue femme
199	un secret redoutable
203	Glenn Gould et la tchoutchouka
206	les crocus de Mémé Zatopek
217	le gâteau sous l'oreiller
224	une bonne soirée
233	ombre et lumière
239	un jour sans piano
245	passport pour la musique
252	brille, soleil